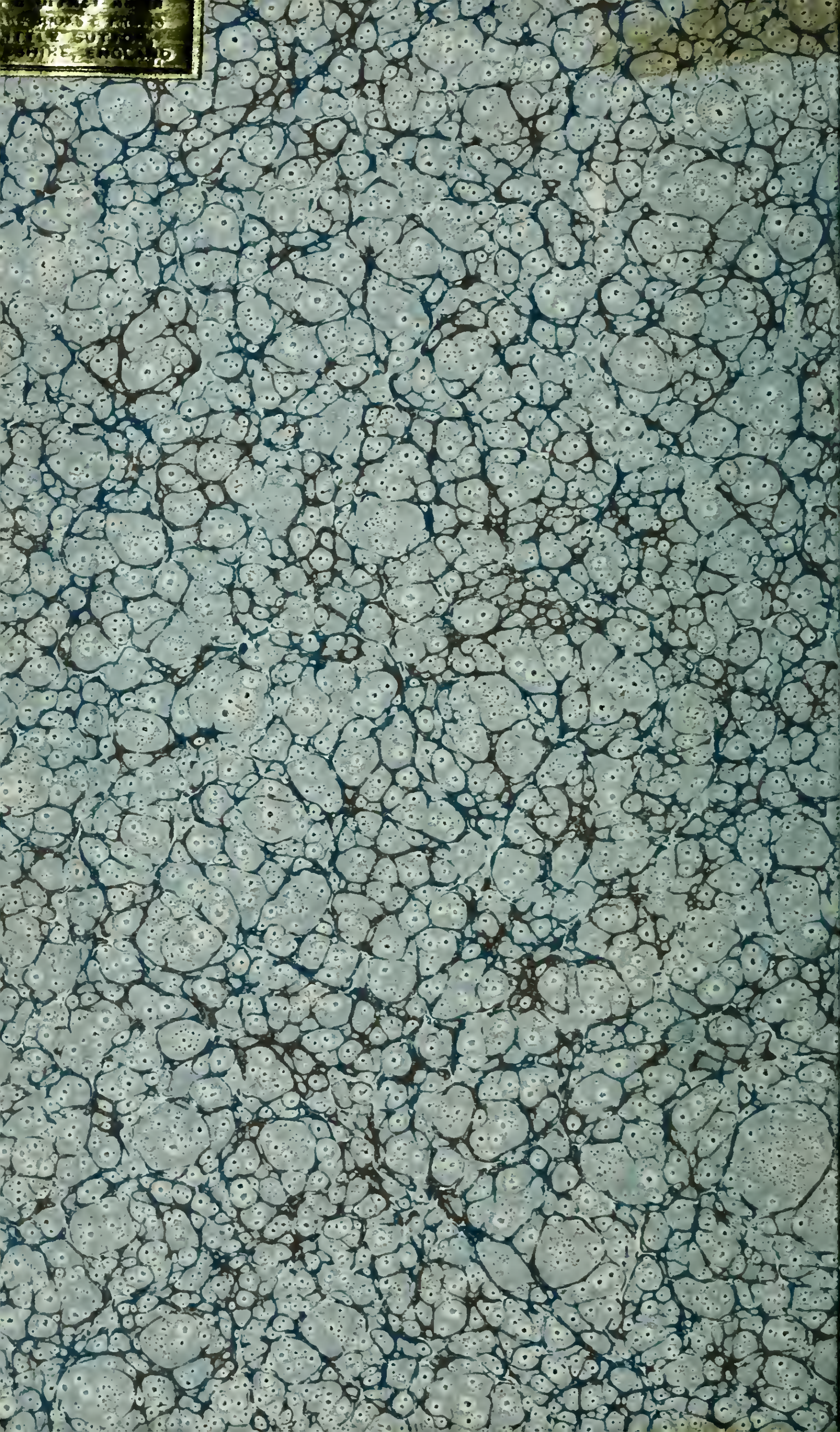
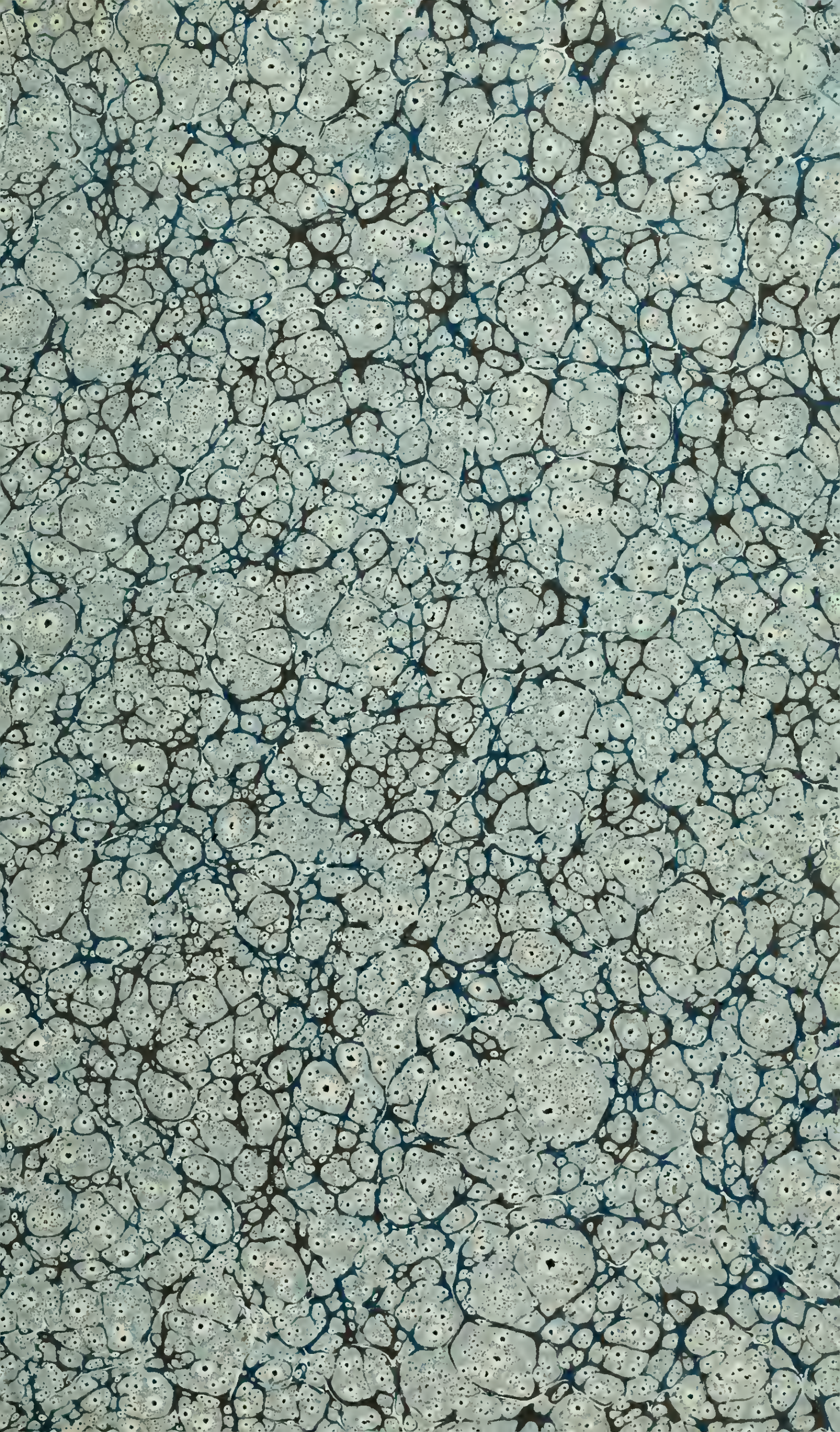

3 1761 08001523 3





COMÉDIES

DIALOGUES ET DRAME

(EN VERS)

COMÉDIES,

DIALOGUES ET DRAME

(EN VERS)

LES MISÈRES D'UN DÉPUTÉ; — LE FRÈRE A MARIER; — DIALOGUE ENTRE DEUX FONCTIONNAIRES MIS A LA RETRAITE; — DIALOGUE ENTRE DEUX AVOCATS; — L'AMBITIEUX ET LE CAMPAGNARD, DIALOGUE ENTRE DEUX FRÈRES; — MONSIEUR ANTOINE OU LES HONNÊTES GENS EN TEMPS DE RÉVOLUTION.

PAR M. MEILHEURAT,

ANCIEN DÉPUTÉ.



MOULINS

IMPRIMERIE DE C. DESROSIERS,

MDCCCLX.


LIBRARY
11 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

LES MISÈRES

D'UN DÉPUTÉ D'AUTREFOIS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

M. DUVAL, député.

Mme DUVAL, sa femme.

EUGÈNE, fils du premier lit de M. Duval.

LAURE, fille du même lit.

M RONDEAU, agriculteur.

CHARLES RONDEAU, son neveu.

D'ANGERVILLE, frère de Mme Duval.

SOLANGE, journaliste.

COMTOIS, domestique de M. Duval.

La scène se passe à Paris, dans le salon d'un hôtel garni habité par M. Duval

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVAL (seul à la Cantonnade).

C'est bien... C'est entendu... je sais ce qu'il faut faire...
Encore un coup, Monsieur, je connais votre affaire ;
Vous me l'avez, dix fois, expliquée en détail.

(Sur le devant du théâtre.)

Quand on est député, c'est un rude travail
Que d'avoir à répondre à ces coureurs de places,
A ces solliciteurs, si verbeux, si tenaces.
Ceux qui sortent d'ici méritent presque tous
D'obtenir une place... à l'hôpital des fous.
Enfin, pour aujourd'hui, ma tâche est achevée.
Je n'en recevrai plus. La séance est levée.

(Il sonne.)

Je vais charger Comtois, ce zélé serviteur.....

(Il sonne encore.)

Eh bien ! que fait-il donc? pourquoi cette lenteur ?
D'ordinaire, il s'empresse, il accourt quand je sonne.
Il se néglige un peu... j'ai beau sonner. Personne !
Pour le coup, c'est trop fort.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. DUVAL, COMTOIS (un journal à la main).

COMTOIS.

Me voilà ! me voilà !

M. DUVAL.

Enfin !... d'où sors-tu donc ?

COMTOIS.

Moi, Monsieur ? j'étais là.
Mais, c'est que je lisais le journal.

M. DUVAL.

Comment, traître !
C'est pour un tel motif !...

COMTOIS.

Excusez, mon cher maître,
J'étais en train de lire un article excellent
Où l'on parlait de vous, de votre beau talent.
J'en étais si charmé...

M. DUVAL.

C'est bon, je te pardonne,
Ne lis plus les journaux.

COMTOIS.

Puisque Monsieur l'ordonne
Je ne les lirai plus.... même le *Moniteur*.

M. DUVAL.

S'il se présente encor quelque solliciteur,
Dis que je n'y suis pas.

COMTOIS.

Oui, Monsieur. Quelle peste
Que ces solliciteurs! aussi je les déteste.

(Il va pour sortir, et revient.)

Si j'osais vous prier, Monsieur....

M. DUVAL.

Explique-toi!
Que veux-tu?

COMTOIS.

Je voudrais obtenir un emploi.

M. DUVAL.

Tu t'en mêles aussi!

COMTOIS.

Pourquoi pas? je sais lire,
J'écris passablement.

M. DUVAL.

Mais c'est un vrai délire,
Un vertige.

COMTOIS.

Je vois souvent dans les journaux
Qu'en France, maintenant, nous sommes tous égaux.
Je puis donc, sans montrer une bien grande audace,
Désirer obtenir une petite place.

M. DUVAL.

La rage des emplois est un de nos fléaux.

COMTOIS.

Nommez-moi, s'il vous plaît, garçon dans vos bureaux
Quand vous serez ministre, et de Votre Excellence
Je saurai mériter toujours la bienveillance.

(Il sort.)

M. DUVAL (seul).

L'ambition, qui gagne aujourd'hui tous les rangs,
Agite les petits aussi bien que les grands.

SCÈNE TROISIÈME.

LAURE, M. DUVAL.

LAURE (entr'ouvrant la porte).

Vous voilà seul enfin, mon papa! j'en profite
Pour vous voir un moment.

M. DUVAL (la baisant sur le front).

Chère enfant! ta visite
Pour moi de la journée est l'instant le plus doux.

LAURE.

Il ne m'est plus permis de causer avec vous,
Si ce n'est en courant, et cela me chagrine.

M. DUVAL.

Et moi donc!

LAURE.

J'étais là, dans la pièce voisine
Où j'attendais mon tour. Je le vois à présent,
L'état de député n'est pas très-amusant.
Je me souviens du jour où, malgré la cabale,
Votre nom est sorti de l'urne électorale.
Quels transports ont fêté ce succès glorieux !
Chacun de nous riait, chantait à qui mieux mieux.
Moi, j'étais dans le ciel, mais j'en suis revenue,
Et mon illusion chaque jour diminue ;
La vôtre également.

M. DUVAL.

Mais non.

LAURE.

J'ai de bons yeux.
Ici, toujours contraint, affairé, soucieux,
Vous ne riez jamais. Dieu, quel genre de vie !
J'espérais, l'an dernier, la session finie,
Qu'au milieu de vos champs, libre et loin des fâcheux,
Vous pourriez respirer pendant un mois ou deux.
Ah bien oui ! Tous les jours, je voyais de la ville,
Huit ou dix importuns arriver à la file.
Et les solliciteurs ! c'était pis qu'à Paris.
Vous aviez beau les fuir, vous étiez toujours pris.
Un jour, dans une barque, au milieu de la Loire,
Vous étiez à la pêche ; on ne devrait pas croire
Que vos persécuteurs vous poursuivraient sur l'eau,
Erreur ! l'un d'eux vous voit, s'empare d'un bateau ;
Quoique très-loin de vous, il entreprend la tâche
D'atteindre votre barque, en ramant sans relâche.

Il y parvient après un effort surhumain,
Et monte à l'abordage, un placet à la main.

M. DUVAL.

La députation a bien quelques épines,
Elle en a moins pourtant que tu ne l'imagines ;
C'est d'ailleurs à mes yeux le plus beau des mandats.

LAURE.

Je présume, en voyant les nombreux candidats
Qui, pour y parvenir, mettent tout en usage,
Que l'on doit y trouver plus d'un grand avantage.
Mais, je vous l'avouerai, je ne les connais pas.

M. DUVAL.

Je vais te les apprendre.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS (déposant plusieurs lettres sur une table).

On m'a remis en bas
Ces lettres, ces paquets que le facteur apporte.
En voilà pour vingt francs.

M. DUVAL.

La somme est assez forte,
Quoiqu'un peu moins qu'hier.

COMTOIS.

Gardez-vous tout cela ?

M. DUVAL.

Sans doute.

(Comtois sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DUVAL, LAURE.

M. DUVAL.

C'est prudent. Il peut se trouver là
Des lettres d'électeurs qu'il faut que l'on ménage,
Comme le dit ma femme.

LAURE.

Ou bien l'humble message,
Le modeste placet de quelque malheureux.
Faut-il me retirer?

M. DUVAL.

Non, reste si tu veux.
Pour ta discrétion j'ai la plus haute estime
Et te nomme aujourd'hui mon secrétaire intime.

LAURE.

Quel honneur!

M. DUVAL.

Ton office est d'ouvrir ces paquets.

LAURE (ouvrant un paquet).

C'est aisé. Celui-ci renferme six placets.

(Elle lit une note jointe aux placets.)

« Le pétitionnaire a perdu sa fortune.

« Il lui faut une place et, pour en avoir une,
« Il en demande six. Vous seriez son sauveur
« S'il pouvait, grâce à vous, devenir receveur ;
« Il se contentera, si c'est trop difficile ,
« D'une perception dans une grande ville.
« Il voudrait, à défaut de l'un de ces emplois,
« Etre juge de paix, commis dans les octrois,
« Débitant de tabacs ou directeur de poste.
« Il convient à merveille à l'un ou l'autre poste.»
Cet homme est propre à tout.

M. DUVAL.

C'est qu'il n'est bon à rien.
Je le plains s'il n'a pas d'autre appui que le mien.

(A Laure, qui fait un geste de mécontentement, après avoir ouvert une lettre et y avoir jeté les yeux.)

Tu fronces le sourcil ! quelle est donc cette lettre ?

LAURE.

Je ne la lirai pas, si vous voulez permettre.

M. DUVAL.

Pourquoi cela ?

LAURE.

Le style en est peu de mon goût.
Celui qui vous l'écrit n'est pas poli du tout.

M. DUVAL.

Voyons !

(Il prend la lettre et la lit haut.)

« Par votre faute et votre négligence
« Le ministère a méconnu mes droits.
« Mon concurrent obtient la préférence.

« Ne comptez plus désormais sur ma voix.
« A l'avenir, je veux un mandataire
« Qui parle moins et qui sache mieux faire.
« JEAN BONHOMME, *électeur*. »

LAURE.

Ce Bonhomme est méchant.
Il vendait donc sa voix?

M. DUVAL.

C'est un ancien marchand.

LAURE (lisant une autre lettre).

« Désirant publier l'histoire des grands hommes
« Et des célébrités de l'époque où nous sommes,
« J'ai dû songer à vous.... »

(Interrompant sa lecture.)

J'aime fort ce début,
Il est des plus flatteurs.

M. DUVAL.

Oui, mais voyons le but.
Des flatteurs, tu le sais, il faut qu'on se défie.

LAURE (continuant la lecture).

« Je vous ai demandé votre biographie.
« Vous en auriez vous-même été le rédacteur.
« Je n'en aurais, au fond, été que l'éditeur.

M. DUVAL.

C'est ainsi maintenant que l'on écrit l'histoire,
Que l'on se distribue à soi-même la gloire.

LAURE (lisant).

« Mais j'ai renouvelé ma demande deux fois,

« Et j'attends la réponse, en vain, depuis un mois.
« Il a fallu, sans vous, faire votre notice.
« Malgré tout mon désir de vous rendre justice,
« Je crains d'avoir commis plus d'une omission
« Dans vos titres de gloire et d'illustration.
« C'est pour cela, Monsieur, que je vous communique
« Ce document qui doit devenir historique. »

M. DUVAL (prenant la biographie).

Voyons comme il me traite... oh ! j'en étais certain
Et j'avais bien jugé d'avance l'écrivain.
Sa notice sur moi contient, à chaque ligne,
Quelque fait mensonger ou quelque erreur maligne.

LAURE (lisant).

« Cet écrit, dans huit jours, paraîtra tel qu'il est.
« Si, pourtant, vous voulez amender mon projet,
« En me le renvoyant, joignez-y la promesse
« D'une souscription à l'ouvrage sous presse. »

M. DUVAL.

Tu vois à quoi tendait un début si flatteur.
C'était pour attraper un nouveau souscripteur.
Du pauvre cœur humain connaissant la faiblesse,
L'honnête industriel l'exploite avec adresse.
Des gens de tous les rangs mordent à l'hameçon ,
Et plus d'un orgueilleux sans mérite, sans nom,
Débourse avec plaisir une modique somme
Pour se vanter lui-même et devenir grand homme.
Pour ces petits moyens je n'ai que du mépris.
Je ne serai jamais grand homme à pareil prix.
Passons !

LAURE (après avoir décacheté un autre paquet).

« Dix électeurs du canton d'Aubeterre
« A leur juge de paix ont déclaré la guerre.
« Si vous n'obtenez pas sa révocation,
« Ils ne voteront plus pour votre élection. »

M. DUVAL (prenant la lettre et la déchirant).

Voilà quel cas je fais d'une telle menace.
Derville est honnête homme ; il remplit bien sa place.
Je serai son appui. C'est justice et devoir.

LAURE.

Mon papa, c'est très-bien, et je commence à voir
Que, malgré les ennuis, les soucis qu'elle cause,
La députation est bonne à quelque chose.

(Ouvrant une lettre et cherchant vainement à la lire.)

Dieu, l'horrible écriture !... on y perd son latin,
Je renonce à la lire.

M. DUVAL.

Assez pour ce matin !
Aujourd'hui, des placets j'ai pardessus la tête.

LAURE (d'un ton caressant).

Vous lirez cependant ma petite requête !

(Elle tire un papier de sa poche.)

M. DUVAL.

Et toi, ma fille, aussi !

(Il prend le papier et y jette un coup d'œil.)

C'est pour un condamné ?

LAURE.

Un père de famille, honnête, infortuné.
Demandez, s'il vous plaît, sa grâce avec instance;
Car il est innocent.

M. DUVAL.

En as-tu l'assurance?

LAURE.

Oui, c'est son avocat qui me l'a dit.

M. DUVAL (souriant).

Vraiment!
La caution est bonne.

LAURE.

Oh! jamais il ne ment.
Monsieur Charle a toujours été franc et sincère.

M. DUVAL.

C'est un brave jeune homme, un noble caractère.
Mon fils le voit souvent. S'il prend de ses leçons,
Il ne peut qu'y gagner de toutes les façons.
Mais, qu'a donc ce cher fils? il paraît en colère.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Oui, je suis indigné contre le ministère.

M. DUVAL.

Tu te lances déjà dans l'opposition ?

EUGÈNE.

Vous devez partager mon indignation.
Peut-on voir, chaque jour, sans que l'on s'en irrite,
Préférer la bassesse et l'intrigue au mérite ?

M. DUVAL.

Te voilà dans le monde à peine à tes débuts.
Ce n'est pas à vingt ans qu'on connaît les abus.
Il faut, pour les fronder...

EUGÈNE (vivement).

Les abus que je fronde
Sont tellement patents qu'ils frappent tout le monde.

(gravement.)

La jeunesse, d'ailleurs, n'est plus, comme autrefois.
Nous sommes réfléchis, sérieux.

M. DUVAL (en souriant).

Oui, je vois
Que vous avez perdu l'habitude de rire.

LAURE.

Sans vouloir te fâcher, permets-moi de te dire
Que si vous étiez tous un peu moins sérieux,
Vous vaudriez autant et peut-être un peu mieux.
Je ne puis vous passer l'injuste répugnance,
Le dédain qu'aujourd'hui vous montrez pour la danse.
Ce n'est que pour jouer que vous allez au bal.
Est-ce un progrès ? pour moi je dis que c'est un mal.
N'est-ce pas, mon papa ? je vous prends pour arbitre.

M. DUVAL.

Je ne m'explique point sur ce grave chapitre.
Entre vous le débat ! J'ai besoin de revoir
Le discours que je dois prononcer. A ce soir !

EUGÈNE.

Vous parlez aujourd'hui ?

M. DUVAL.

C'est mon projet.

EUGÈNE.

J'espère
Que vous allez tonner contre le ministère.

(M. Duval sort sans répondre.)

SCÈNE SEPTIÈME[e]

EUGÈNE, LAURE.

EUGÈNE.

Il sort sans me répondre !

LAURE.

Oui, c'est une leçon.

EUGÈNE.

Il me regarde encor comme un petit garçon.

LAURE.

A-t-il tort ? soyons francs. Tu tranches, tu critiques,

Tu veux en remontrer aux plus fins politiques
Et ne sais pas encor quel état tu prendras.

EUGÈNE.

Il est vrai que j'hésite et suis dans l'embarras.

LAURE.

Tu devrais au barreau donner la préférence,
N'est-ce pas aujourd'hui l'état par excellence?

EUGÈNE.

On a dans le barreau rarement du succès
Sans être quelque peu charlatan, et tu sais
Si le charlatanisme est dans mon caractère.
Je ne ressemble point à notre belle-mère.
Pour atteindre son but elle n'épargne rien
Et ne dédaigne pas le plus petit moyen.

LAURE.

Elle n'a pas du moins le cœur d'une marâtre.
Au lieu d'être envers nous d'humeur acariâtre,
Elle est douce, indulgente.

EUGÈNE.

Oui. Conviens cependant
Qu'elle a pris sur mon père un fâcheux ascendant.
Mon père a de l'honneur, de la délicatesse,
Un talent élevé; mais je crains sa faiblesse.
Madame le domine, et son empire est tel
Qu'elle en fera peut-être... un ministériel.

LAURE.

C'est la calomnier.

EUGÈNE.

Ambitieuse et vaine,

Adulée en province, elle voit avec peine
Toute son importance éclipsée à Paris.
Elle veut devenir grande dame à tout prix.
A propos, j'oubliais de te dire une chose.
L'ami Charle, aujourd'hui, plaide une belle cause.

LAURE.

Je le sais.

EUGÈNE.

Il paraît qu'il ne te cache rien.
Je veux aller l'entendre au Palais.

LAURE.

C'est très-bien.
S'il gagne son procès tu viendras me le dire.

EUGÈNE.

Il m'en épargnera le soin. Je me retire,
Voici ma belle-mère !

LAURE.

Attends-la.

EUGÈNE.

Ma foi, non.

(Il salue froidement madame Duval, et sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

Mme DUVAL, LAURE.

Mme DUVAL.

Bonjour, ma chère enfant !

LAURE.

Madame...

Mme DUVAL.

Encor ce nom ?

Voulez-vous me traiter toujours en étrangère ?
J'ai pour vous la tendresse et le cœur d'une mère.

LAURE.

C'est ce que nous disons souvent, mon frère et moi.

Mme DUVAL.

Votre frère ! il me fuit. Je ne sais pas pourquoi.
Il me boude toujours. Mais, n'importe ! je l'aime.
J'estime sa franchise et sa rudesse même.
A-t-il enfin choisi son état ? Le barreau
Ouvre aux jeunes talents l'avenir le plus beau.

LAURE.

Tout le monde le dit ; cependant il balance.

Mme DUVAL.

Ce sont les avocats qui gouvernent la France.
Veut-on être ministre ? il faut être avocat.
Ce cabinet, qui jette aujourd'hui tant d'éclat,
En compte dans son sein une demi-douzaine.
Leur faveur doit grandir encor. Je suis certaine
Que nos braves marins et nos vaillants soldats
Pour ministres, un jour, auront des avocats.
Je ne puis concevoir que votre frère hésite.
Votre intérêt m'occupe aussi, chère petite !
Je veux votre bonheur, croyez-le.

LAURE.

Je le crois.

Mme DUVAL.

Le baron de Solange ici vient quelquefois ?

LAURE.

Il y vient à peu près tous les jours, ce me semble.

Mme DUVAL.

Au bal du ministère, où nous étions ensemble,
Il vous a fait danser ?

LAURE.

Il m'a fait cet honneur.

Mme DUVAL.

Que pensez-vous de lui ?

LAURE.

C'est un très-bon danseur.

Mme DUVAL (en souriant).

Sans compter son talent distingué pour la danse,
Il est spirituel, plein de grâce et d'aisance ;
Rédacteur d'un journal piquant et de bon goût,
Il est très-influent, bien accueilli partout ;
Et ce qui vient encore rehausser sa personne,
C'est qu'il est gentilhomme et qu'il fera baronne
Celle qui portera son nom.

LAURE.

On m'avait dit
Que ce titre, à présent, n'était plus en crédit.

Mme DUVAL.

Il a toujours son prix, quoi qu'on en puisse dire.
Tel s'en moque tout haut qui, tout bas, le désire.
On voit plus d'un marquis, d'un comte, d'un baron,
Epouser, sans avoir d'autre dot que son nom,
La fille d'un banquier ou d'un agent de change.

LAURE.

Est-ce la seule dot de Monsieur de Solange ?

Mme DUVAL.

Y pensez-vous ? Ses biens ne me sont pas connus ;
Mais il doit posséder de très-grands revenus.
Sa mise est recherchée ; il a chevaux, voiture ;
Aux courses de la Marche il brille, il fait figure...
Voici mon frère ! adieu ! nous en reparlerons.

LAURE (à part).

Les avocats, je crois, valent bien les barons.

(Elle sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

Mme DUVAL, D'ANGERVILLE.

D'ANGERVILLE.

Ma visite, à cette heure, est peut-être indiscrète?

Mme DUVAL.

Mais non ; j'ai déjà fait, tu le vois, ma toilette.

D'ANGERVILLE.

Tu ne perds pas de temps

Mme DUVAL.

J'en connais trop le prix.

D'ANGERVILLE.

Tu n'as jamais été si belle qu'à Paris.
Tous les jours, au milieu des plaisirs et des fêtes,
Tu dois être admirée et tourner bien des têtes.

Mme DUVAL.

Je suis dans l'élément qui convient à mes goûts.
Mon destin me paraît si glorieux, si doux,
Que souvent je me crois l'égale d'une reine.

D'ANGERVILLE.

Tu pourrais, en effet, te croire souveraine ;
Ton mari n'est-il pas l'un de nos souverains ?
Il a très-bien parlé l'autre jour, mais je crains
Qu'il n'ait jamais la vive et bouillante éloquence
Qui donne dans la Chambre une grande influence.
D'humeur toujours égale, exempt d'ambition,
Il manque des élans de cette passion
Qui transporte, électrise, entraîne un auditoire.

Mme DUVAL.

De le rendre éloquent je veux avoir la gloire.

D'ANGERVILLE.

Si tu peux, comme toi, le rendre ambitieux,
Ton procès est gagné.

Mme DUVAL.

J'y travaille.

D'ANGERVILLE.

Tant mieux.

Mme DUVAL.

De mon pouvoir sur lui j'ai fait plus d'une épreuve ;
Sa députation en est surtout la preuve.
Il fuyait un honneur qu'il croyait dangereux.
Il s'est mis sur les rang pour céder à mes vœux.

D'ANGERVILLE.

Je sais qu'à ton adresse il a dû maint suffrage
Et que même, sans toi, sa barque eût fait naufrage.

Mme DUVAL.

Mon courage, agrandi par un si beau début,
Se propose, à présent, d'atteindre un autre but.

D'ANGERVILLE (en riant).

Sans doute un portefeuille ?

Mme DUVAL.

Eh ! mais, pourquoi le taire ?
J'espère voir, un jour, Duval au ministère.

D'ANGERVILLE.

Bravo ! Ce ne sera qu'à son corps défendant.
J'aurais de son appui besoin, en attendant.

Mme DUVAL.

Parle ! il sera charmé de te rendre service.

(Appuyant.)

J'en réponds.

D'ANGERVILLE.

J'ai toujours détesté l'avarice

Ainsi que le travail ; j'en vois le résultat.
Ma bourse est presqu'à sec et je n'ai pas d'état.
Je voudrais un emploi qui donnât peu de peine
Et qui tînt cependant ma bourse toujours pleine.
Il faudrait me nommer receveur-général.

Mme DUVAL.

Vraiment, pour un début ce ne serait pas mal.
On peut se contenter d'une place pareille.

D'ANGERVILLE.

Elle me conviendrait, je t'assure, à merveille.

Mme DUVAL.

A bien d'autres, sans doute, elle convient aussi,
Mais il faut convenir à la place.

D'ANGERVILLE.

Merci!

Mme DUVAL.

Duval de trop de gens encourrait la censure.

D'ANGERVILLE.

Sa réélection en deviendrait plus sûre.
Qu'il me fasse, au plus tôt, obtenir cet emploi.
Il agira pour lui tout autant que pour moi.
Ce coup d'autorité, prouvant son influence,
Aux yeux des électeurs le met en évidence
Et sur eux, à jamais, assure son pouvoir.

Mme DUVAL.

Peut-être as-tu raison ?

D'ANGERVILLE.

C'est d'ailleurs un devoir,
Devoir sacré pour lui, de placer son beau-frère.

Mme DUVAL.

Afin de se former d'avance au ministère,
Il serait bon, je crois, que Duval débutât
Par être directeur ou conseiller d'Etat.

D'ANGERVILLE.

C'est assez mon avis.

Mme DUVAL.

J'attends une vacance
Et je guette, en secret, pour lui, la survivance
D'un conseiller d'Etat, le baron de Lormois,
Qui n'ira pas, dit-on, jusqu'à la fin du mois.

D'ANGERVILLE.

Bâtissant sur sa mort des châteaux en Espagne,
De nombreux candidats déjà sont en campagne.
Mais, revenons à moi. Serai-je receveur?
Veux-tu près de Duval agir en ma faveur?

Mme DUVAL.

Soit! j'agirai.

D'ANGERVILLE.

Vivat! il faut que je t'embrasse.

(Il l'embrasse.)

Mme DUVAL.

J'attendrai, pour avoir plus sûrement la place,
Que Duval soit ministre.

D'ANGERVILLE (d'un air désappointé).

Est-ce ton dernier mot?
J'aurais le temps, morbleu! de croquer le marmot
Entre nous, ton mari n'a pas le savoir-faire

Qui, plus que le mérite, est souvent nécessaire.
On ne peut aujourd'hui parvenir aux honneurs
Sans avoir des journaux pour appui, pour prôneurs.
C'est la presse qui fait et défait les grands hommes.

Mme DUVAL.

Nous aurons un prôneur influent.

D'ANGERVILLE.

Tu le nommes ?

Mme DUVAL.

Le baron de Solange.

D'ANGERVILLE.

Un gaillard plein d'esprit,
Qui se bat au besoin aussi bien qu'il écrit.
Quand on est journaliste, il faut qu'on s'accoutume
A manier l'épée aussi bien que la plume.
Tu le vois quelquefois ?

Mme DUVAL.

Très-souvent. Grâce à lui !
De quatre à cinq journaux j'espère avoir l'appui.
Tu dînes avec nous ?

D'ANGERVILLE.

Non, merci ! je régale
Quelques braves garçons d'une humeur joviale ;
Ce sera bien plus gai que de dîner chez vous.
On ne peut pas causer avec ton cher époux,
Si ce n'est de l'état des affaires publiques,
Projets de lois, impôts ou plans économiques.
On se croit à la Chambre, et c'est fort ennuyeux.

Mme DUVAL.

Ces sujets d'entretiens graves et sérieux,
Bien loin de m'ennuyer, sont ceux que je préfère.
De goûts, de sentiments avec toi je diffère.

D'ANGERVILLE.

C'est ton ambition qui te fait voir ainsi.

Mme DUVAL.

Est-ce que tu n'es pas ambitieux aussi?

D'ANGERVILLE.

Oh! mon ambition, à moi, n'est pas bien grande.

Mme DUVAL.

Comment la faut-il donc?

D'ANGERVILLE.

Qu'est-ce que je demande?
Une bonne recette et voilà tout. Adieu.
Songe à moi!

Mme DUVAL.

Ne crains rien.

(d'Angerville sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

Mme DUVAL (seule).

Quelle tête, bon Dieu!
Je doute qu'il existe un plus mauvais comptable

Et le nommer sera faire un choix détestable.
N'importe ! c'est mon frère.

(Regardant à sa montre.)

O ciel ! bientôt midi !
Quel temps je viens de perdre avec cet étourdi !
De femmes d'électeurs aujourd'hui mandataire,
J'ai dans vingt magasins des emplettes à faire,
J'ai besoin du remise.

(Elle sonne.)

En attendant le jour
Où nous pourrons rouler carrosse à notre tour,
Il faut avoir voiture et cocher de louage.

SCÈNE ONZIÈME.

Mme DUVAL, COMTOIS.

COMTOIS.

Qu'ordonnez-vous ?

Mme DUVAL (avec un peu d'emphase).

Qu'on fasse avancer l'équipage !

COMTOIS (étonné).

L'équipage, Madame !

Mme DUVAL (à part).

O mon Dieu ! je rêvais.

(Haut.)

Demande le remise.

COMTOIS.

Oui, Madame, j'y vais.

(Il va pour sortir.)

M[me] DUVAL (le rappelant).

Ah!... Monsieur de Lormois?

COMTOIS.

J'arrive, tout à l'heure,
De chez lui.

M[me] DUVAL.

Sa santé, je l'espère, est meilleure?

COMTOIS.

Au contraire, il est mort.

M[me] DUVAL (vivement).

Va vite où je t'ai dit.

(Comtois sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

M[me] DUVAL (seule).

Ce n'est plus maintenant d'emplettes qu'il s'agit.
Le ministre aujourd'hui ne reçoit pas. N'importe!
L'huissier m'introduira par la petite porte.
Il me faut, sans retard, un moment d'entretien.
Tâchons que mon mari ne se doute de rien.

S'il pouvait soupçonner mes démarches secrètes,
Il dérangerait tout. A demain les emplettes !
A demain ? et pourquoi ? deux heures suffiront ;
Je puis très-bien mener ces affaires de front.
On se sent du courage et l'on devient active
Quand on voit son mari ministre en perspective.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DUVAL, COMTOIS, PLUSIEURS FILLES DE BOUTIQUE PORTANT DES PAQUETS.

Mme DUVAL (donnant de l'argent aux filles de boutique).

Voilà pour vous !

(A Comtois.)

Et toi, va faire promptement
Déposer tout cela dans mon appartement.

(Comtois sort avec les filles de boutique.)

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DUVAL (seule).

J'ai rempli mon mandat. Mes chères commettantes
Seront de mon envoi, j'espère, assez contentes.
J'ai choisi des objets du goût le plus nouveau,
Ce qu'on peut désirer de plus frais, de plus beau.

Tout cela coûte cher. Mais aussi leur parure
Fera sensation à la sous-préfecture.
Elles m'en sauront gré. Les maris, à leur tour,
En votant pour Duval, me tiendront compte, un jour,
Du soin que j'aurai pris pour embellir leurs femmes.
Aux articles de mode envoyés à ces dames
Je joins pour les enfants quelques jolis hochets.
Dieu sait quelle influence ont ces colifichets !
Jusqu'au moindre marmot il faut tâcher de plaire.
Par l'amitié du fils on a celle du père,
Et quelquefois, (à quoi tient une élection !)
Un pantin peut donner la députation.

(Comtois lui remet une lettre.)

Une lettre pour moi ! c'est bien.

(Comtois sort.)

Son Excellence,
N'ayant pu, ce matin, m'accorder audience,
S'en excuse elle-même et m'écrit, de sa main,
En termes fort polis, qu'elle m'attend demain.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DUVAL, SOLANGE.

Mme DUVAL.

Ah ! monsieur de Solange !

(Elle salue Solange, qui s'incline profondément.)

SOLANGE.

Un hasard favorable

M'offre l'occasion de vous être agréable.
Voici quelques billets pour l'opéra nouveau.

(Il lui remet des billets.)

Mme DUVAL.

Mille remercîments. C'est vraiment un cadeau.
De la pièce d'avance on fait un tel éloge
Que bien des curieux n'ont pu trouver de loge.

SOLANGE.

J'ai, grâce à mon journal que tout le monde lit,
Près de chaque théâtre un assez grand crédit.
Toutes les fois qu'on joue une nouvelle pièce,
Je suis sûr d'une loge. En ménageant la presse,
Messieurs les directeurs ne font que leur devoir.
La presse est devenue un immense pouvoir.
Comme d'humbles vassaux, soumis à sa tutelle,
Tous les autres pouvoirs s'inclinent devant elle.
L'écrivain de nos jours a rangé sous ses lois
Les simples citoyens, les ministres, les rois,
Et leur inspire à tous une terreur profonde.
Une plume, à présent, *est le sceptre du monde.*
La mienne a mille fois plus de prix à mes yeux
Que les vieux parchemins laissés par mes ayeux.
Elle m'a procuré, ce matin, l'avantage
De rendre au vrai mérite un éclatant hommage.

(Lui remettant un journal.)

L'article que voici donne à monsieur Duval
Les éloges qu'on doit au député loyal,
A l'homme de talent ; et ce panégyrique
Frappera d'autant plus l'opinion publique,
Que jamais, Dieu merci ! l'on n'a vu mon journal
Faire de la louange un usage banal ;

Que, généralement, il censure, il critique
Et doit son grand succès à sa verve caustique.
Eh bien ! qu'en dites-vous ?

Mme DUVAL (lisant).

Éloquent orateur !
Homme d'État profond ! l'éloge est trop flatteur.

SOLANGE.

J'ai dit mon sentiment avec franchise. Au reste,
L'éloge paraîtra bien pâle et bien modeste
Près de ceux que l'on voit prodiguer à des gens
Qui de monsieur Duval sont loin pour les talents.
L'hyperbole aux journaux est assez familière.
Quiconque ne veut pas demeurer en arrière
Doit savoir avec eux se mettre à l'unisson,
Pour louer ses amis prendre le même ton,
Et c'est ce que j'ai fait, je crois, avec mesure.

Mme DUVAL.

Duval ne sera pas ingrat, je vous le jure.

SOLANGE.

Vous plaire est mon seul but, mon unique désir.
Je veux lui demander, cependant, un plaisir,
Un service.... Autrefois, un gentilhomme en France,
Sous peine d'avilir son nom et sa naissance,
Ne pouvait se mêler au monde industriel.
Ce préjugé gothique est détruit, grâce au ciel !
Aux nobles d'aujourd'hui l'industrie est permise.
Je puis donc m'occuper d'une grande entreprise
Qui doit aux malheureux procurer des travaux.
J'ai déjà réuni de nombreux capitaux.
J'ai pour associés des hommes de finance,

Plusieurs noms importants, même des pairs de France.
Il faudrait, pour bien faire, avoir un député,
Et sur monsieur Duval mon choix s'est arrêté.

Mme DUVAL.

Il sera très-sensible à ce choix qui l'honore,
Mais acceptera-t-il ? voilà ce que j'ignore.

SOLANGE.

Grâce à l'heureux progrès de nos opinions,
On peut, sans déroger, gagner des millions,
Et du petit au grand, tout le monde spécule.
Je ne conçois donc pas d'où viendrait son scrupule.
Nous devons aujourd'hui, dans un quart d'heure au plus,
Nous occuper du soin de régler nos statuts.
Pour cette grave affaire il faut que je vous quitte.
Demain Monsieur Duval recevra ma visite.
Que nous causions tous deux, seul à seul un moment,
Et nous nous entendrons, je l'espère, aisément.

(Il sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DUVAL (seule).

Il faut que mon mari l'attache à sa famille
Et ne balance pas à lui donner sa fille.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DUVAL, CHARLES.

Mme DUVAL (à part).

J'aperçois Monsieur Charle, apprenti Cicéron.

Qui serait volontiers le rival du baron.

CHARLES (préoccupé et se parlant à lui-même).

Est-ce bien lui ?

(A Mme Duval, qu'il ne voyait pas d'abord.)

Daignez m'excuser, je vous prie.

Mme DUVAL.

Quel est donc le sujet de votre rêverie ?

CHARLES.

La personne qui vient de quitter ce salon.

Mme DUVAL.

Le baron de Solange ?

CHARLES.

Eh quoi ! c'est là son nom ?

Mme DUVAL.

Vous ne le saviez pas ?

CHARLES.

Dans cette grande ville,
Un changement de nom est chose assez facile.

Mme DUVAL.

Veuillez vous expliquer.

CHARLES.

Vous allez tout savoir.
Tout dire, en pareil cas, me paraît un devoir.
A l'âge de vingt ans je me trouvais à Rome ;
On y parlait beaucoup d'un jeune gentilhomme,
Le comte de Monval. Par d'éclatants succès
Il avait éclipsé tous les autres Français.
Chacun, voyant son luxe et sa grande dépense,

Le jugeait possesseur d'une fortune immense.
Il était plein d'esprit, aimable, courageux
Et d'une habileté parfaite à tous les jeux.
Deux baronnets anglais, en quelques matinées,
Perdirent contre lui quatre mille guinées.
L'un d'eux, qu'exaspérait ce malheur si constant,
Exhala son humeur par un mot insultant.
L'affront public rendait un combat nécessaire.
Monval, d'un coup mortel, blessa son adversaire.
L'opinion tourna contre lui dès ce jour;
Il fut de chaque cercle éconduit tour à tour.
On se disait tout bas qu'il vivait d'industrie,
Qu'il s'était prudemment banni de sa patrie;
Que le nom, la noblesse, en lui, tout était faux,
Qu'on allait le livrer enfin aux tribunaux.
Obligé de quitter Rome avant les poursuites,
J'ignore si l'affaire eut alors quelques suites.
Je n'avais pas revu ce brillant cavalier
Depuis plus de six ans, quand, sur votre escalier,
J'ai cru le reconnaître en Monsieur de Solange.

Mme DUVAL.

Ce que vous dites là me paraît bien étrange.
Y pensez-vous, Monsieur? Votre indigne soupçon
Vous fait dans mon esprit plus de tort qu'au baron.

(Elle sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

CHARLES (seul).

Ne perdons pas de temps pour éclaircir mon doute;
Car si cet homme est bien celui que je redoute,

Ce n'est pas seulement comme joueur heureux,
Ou l'épée à la main qu'il serait dangereux.
Sans principes, sans mœurs, l'odieux personnage,
A Rome, dans le temps, troubla plus d'un ménage....

SCÈNE SEPTIÈME.

CHARLES, LAURE.

LAURE.

Vous voilà, Monsieur Charle! Eh bien! votre procès?
Vous avez obtenu, j'espère, un beau succès.

CHARLES.

Il est vrai.

LAURE.

Vous venez de plaider comme un ange.

CHARLES.

Vous vous trompez.

LAURE.

J'entends : vous craignez la louange.
J'aime la modestie, elle sied au vainqueur.

CHARLES.

Le succès que j'obtiens est plus doux pour mon cœur.

LAURE.

Tant mieux. Contez-le-moi, je brûle de l'apprendre.

CHARLES.

Deux époux, qui s'aimaient de l'amour le plus tendre,

Aigris par les rapports de quelques faux amis,
Voyaient leur avenir, leur bonheur compromis.
Les tribunaux étaient saisis de leur querelle.
Je plaidais pour la femme et ma cause était belle.
Mais j'avais un projet, jusqu'au dernier moment
J'espérais ménager un raccommodement.

LAURE.

C'était très-bien à vous.

CHARLES.

Notre jeune adversaire
Témoignait de ses torts un repentir sincère.
J'ai donné le conseil d'un généreux pardon.

LAURE.

Moi, j'aurais pardonné.

CHARLES.

Votre cœur est si bon !
Ma cliente a, d'abord, résisté pour la forme ;
Mais, au fond, son désir au mien était conforme.
Elle s'est donc rendue et j'ai, de son aveu,
Jeté, pour en finir, la procédure au feu.
Le bonheur du mari ne saurait se décrire ;
Il m'embrassait. Sa joie était un vrai délire.
La femme souriait et m'a serré la main.

LAURE

Je veux vous la serrer aussi.

(Elle lui tend la main, qu'il serre avec tendresse.)

CHARLES.

J'étais certain

Que vous préféreriez ma paisible victoire
Aux plus brillants succès du talent oratoire.

LAURE.

Oh ! oui. Votre triomphe est le plus beau de tous.
Ce trait augmente encor mon estime pour vous.
Je veux aussi vous dire une bonne nouvelle.
Mon papa m'a promis d'employer tout son zèle
Pour quelqu'un, suivant vous, bien digne d'intérêt,
Cet homme condamné par un injuste arrêt.

CHARLES.

Si votre père obtient un acte de clémence,
A toute une famille il rendra l'existence.
J'ai vu la pauvre femme et ses jeunes enfants,
Dont l'aîné n'a pas plus de quatorze à quinze ans.
Leurs traits, qui jusqu'alors exprimaient la souffrance,
M'ont paru respirer la joie et l'espérance.
Un ange de bonté chez eux était venu.
Ils m'ont dépeint cet ange et je l'ai reconnu.

LAURE.

Vous pourriez vous tromper.

CHARLES.

Non vraiment. J'en atteste
Votre aimable rougeur qui le prouve de reste.
Je sens, plus que jamais, qu'il faut vous adorer.

LAURE.

Si vous parlez ainsi, je vais me retirer.

CHARLES.

Mon oncle, qui pour vous a la même tendresse

Et qui voudrait déjà vous appeler sa nièce,
Débarque ici ce soir ou demain, au plus tard.

LAURE.

Monsieur Rondeau ! Comment ce digne campagnard,
Pour la première fois quittant son ermitage,
A-t-il pu se résoudre a faire un tel voyage ?

CHARLES.

Pour mon oncle, en effet, c'est un bien grand effort.
Une affaire, qui doit décider de mon sort,
Lui fait abandonner, non sans quelque murmure,
Son champêtre manoir, sa chère agriculture.

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, M. RONDEAU.

M. RONDEAU (dans la coulisse).

Par ici, dites-vous ?

CHARLES.

C'est lui ! j'entends sa voix.

(A M. Rondeau qui entre.)

Cher oncle !

M. RONDEAU.

A ton appel j'accours, comme tu vois.
Embrassons-nous !

(A Laure.)

Et vous ? vous permettez, j'espère ?

LAURE.

Très-volontiers, Monsieur.

(Il l'embrasse sur le front.)

M. RONDEAU (la regardant).

Je crois revoir sa mère.
De la pauvre défunte elle a surtout les yeux,
Le regard, le sourire aimable, gracieux.
C'est la même bonté qui dans ses traits respire.
Ma foi, tant mieux pour toi, mon neveu !... c'est-à-dire,
Tant mieux pour son futur ! mais parlons de Duval,
Notre cher député, comment va-t-il ?

LAURE.

Pas mal.

M. RONDEAU.

Il faisait son bonheur de la littérature,
Comme je fais le mien, moi, de l'agriculture.
Il lui faut renoncer à son goût favori.
C'est un bon citoyen.

(Appuyant.)

Surtout un bon mari.

LAURE.

Je crois que le trajet que vous venez de faire
Vous rend en ce moment le repos nécessaire.

M. RONDEAU.

Le repos ! Allons donc ! vous me connaissez bien !
Me prenez-vous ici pour un parisien,
Ou pour un citadin, nourri dans la mollesse,
Dont le moindre exercice accable la faiblesse ?

Quand on est campagnard, que soi-même on veut voir
Et parcourir ses champs, du matin jusqu'au soir,
Dans toutes les saisons, par le temps le plus rude,
De braver la fatigue on acquiert l'habitude.
On a beau voyager, on est toujours dispos.
Pour prouver combien peu j'ai besoin de repos,
Sans attendre à demain, je veux me mettre en course.

LAURE.

Vous allez visiter le Muséum, la Bourse,
Et tous les monuments qu'on admire à Paris?

M. RONDEAU.

Ces merveilles des arts ont pour moi peu de prix.
D'autres admireront un marbre, une peinture,
Ce que j'admire, moi, c'est la belle nature,
Ce sont les champs couverts de récoltes. Aussi,
Je ne compte pas faire un long séjour ici.
Un jour, deux jours au plus me suffiront sans doute
Et je m'empresserai de me remettre en route.
Les affaires se font rondement avec moi.
J'en ai deux à traiter et toutes deux pour toi,
Mon cher neveu ! Je suis resté célibataire,
Mais, toi, le célibat semble fort peu te plaire.
Je n'ai pas le projet de te contrarier.
Loin de là, mon garçon, je viens te marier.
Cette affaire, surtout, est celle qui m'amène.
La seconde, je crois, en vaut aussi la peine.
Il s'agit d'acheter, pour t'en faire le don,
Comme présent de noce, une terre en ton nom.

(Charles serre la main à son oncle en signe de remerciment.)

Je compte te laisser, très tard, mon héritage.
Il faut bien, jusque-là, t'assurer l'avantage

De soutenir le nom et l'honneur des Rondeaux.
L'amitié s'entretient par de petits cadeaux.
N'est-il pas vrai, ma nièce ?... Ah ! pardon, je vous prie,
De ma distraction, de mon étourderie !

LAURE (en souriant).

Le mal n'est pas bien grand.

M. RONDEAU.

Depuis que nous voyons
Tant de gens se livrer aux spéculations,
Il s'offre chaque jour d'excellentes aubaines.
C'est la mode à présent de vendre ses domaines
Afin de s'enrichir. Eh bien ! chacun son goût !
Quant à moi, c'est au sol que je tiens avant tout.
C'est plus solide. On fait des fortunes moins promptes,
Mais on éprouve aussi beaucoup moins de mécomptes.
Avec cent mille écus que je paierai comptant,
Je veux.....

CHARLES.

Cent mille écus !

M. RONDEAU.

Oui, mon cher, tout autant.
Et je doute bien fort que toute ta faconde
Te procure jamais une somme aussi ronde.

CHARLES.

Il est vrai.

M. RONDEAU.

C'est le fruit de trente ans de labeurs.
Je ne suis pas, vois-tu, de ces agriculteurs,
Habiles seulement à manier la plume,
Qui sur l'agriculture ont fait plus d'un volume,

Ont obtenu la croix pour leur brillants essais
Et se sont ruinés à force de succès.

(A Laure.)

A propos ! quand pourrai-je embrasser votre père ?

LAURE.

Sa joie, en vous voyant, sera vive et sincère.

(Elle sonne.)

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, COMTOIS.

LAURE (à Comtois).

Quelqu'un veut voir mon père, il faut l'en avertir.

COMTOIS.

Monsieur n'est pas chez lui.

LAURE.

Mais si. Pourquoi mentir ?

COMTOIS.

Lorsqu'il me dit : « Comtois, je n'y suis pour personne »
Je mens pour obéir à l'ordre qu'il me donne,
Comme c'est le devoir de tout bon serviteur.

M. RONDEAU.

Est-ce que tu me prends pour un solliciteur,
L'ami ?

COMTOIS.

Vous n'en avez ni l'air ni la tournure.

M. RONDEAU.

Je ne veux pas d'emploi, même de sinécure.

COMTOIS.

C'est possible, Monsieur, mais c'est bien étonnant ,
Tout le monde désire en avoir maintenant.

LAURE (à M. Rondeau).

Je vais vous annoncer moi-même.

COMTOIS.

Moi, je n'ose,
Car je serais grondé , mais vous, c'est autre chose ;
C'est vous qui bien plutôt grondez le cher papa.
La consigne est levée, au surplus, le voilà.

(Il sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

M. RONDEAU, CHARLES, LAURE, M DUVAL.

M. DUVAL (à part et l'air préoccupé).

Je m'étais oublié tout à fait. Partons vite !

LAURE.

Un de vos bons amis vient vous rendre visite.

M. DUVAL.

Que vois-je ? c'est Rondeau. Par quel heureux hasard ?

M. RONDEAU.

Tu ne m'attendais pas ?

M. DUVAL.

Toujours frais et gaillard.

M. RONDEAU.

Grâce au ciel ! les soucis ont sur moi peu de prise,
Mais toi, mon cher Duval, s'il faut que je le dise,
Tu n'es pas aussi bien ; je te trouve changé.

M. DUVAL.

Au milieu des ennuis dont je suis assiégé,
La santé.... Mais, pardon ! mon ami, je te quitte,
D'un devoir très-urgent il faut que je m'acquitte.

M. RONDEAU.

A Paris, tout exprès, j'arrive pour te voir
Et tu me plantes là !

M. DUVAL.

J'en suis au désespoir.
C'est très-mal de ma part, je dois le reconnaître ;
Mais de faire autrement je ne suis pas le maître.

M. RONDEAU.

Messieurs les députés, vous êtes malheureux.

M. DUVAL.

Avec nous, sans façon, venez dîner tous deux,
Nous pourrons librement causer.

M. RONDEAU.

A la bonne heure.
Mais je voudrais savoir quelle affaire majeure...

M. DUVAL.

Un discours à la Chambre.

M. RONDEAU.

Ah! ah! tu parleras?
Pauvre homme! je conçois alors ton embarras.

M. DUVAL.

Eh bien donc, laisse-moi partir, je t'en conjure.

M. RONDEAU.

Quel sera ton sujet? est-ce l'agriculture?

M. DUVAL.

Non.

M. RONDEAU.

Tant pis!

M. DUVAL.

A ce soir!

M. RONDEAU.

L'heure?

M. DUVAL.

Je ne sais pas.
On n'est jamais bien sûr de l'heure, en pareil cas.

M. RONDEAU.

Diable! c'est un abus.

M. DUVAL.

Pour prendre patience,
De la Chambre, aujourd'hui, veux-tu voir la séance?

M. RONDEAU.

Bien obligé, ma foi; je crains les longs discours,
Et dans votre assemblée on ne les fait pas courts.

Puis, j'aime le soleil, le grand air. C'est ma vie.
De me renfermer là je me sens peu d'envie.

CHARLES.

La séance sera du plus haut intérêt.

M. RONDEAU.

Les grands acteurs joueront, à ce qu'il me paraît.

CHARLES.

Il ne faut pas manquer cette bonne fortune.

M. RONDEAU (à M. Duval).

Au fait, puisque tu dois monter à la tribune,
Je serai volontiers l'un de tes auditeurs.
Je veux, à mon retour, dire à tes électeurs
Comment leur mandataire use de la parole.

M. DUVAL (avec impatience).

Dépêchons-nous, de grâce ! il est tard. Le temps vole
Et je perdrai mon tour.

M. RONDEAU.

Quelle vivacité !
Je te suis

M. DUVAL (l'entraînant).

Allons donc !

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE ONZIÈME.

CHARLES, LAURE.

CHARLES.

Je vais, de mon côté,
Courir à la police et même au ministère.

LAURE.

Pourquoi ?

CHARLES.

Pour éclaircir un important mystère.

(Il sort avec Laure.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVAL, COMTOIS.

COMTOIS (remettant plusieurs journaux à M. Duval).

Vos journaux !

(A part.)

Dieu ! va-t-il s'amuser aujourd'hui !
J'espère bien en lire un ou deux après lui.

(Il sort.)

SCÈNE DEUXIÈME.

M. DUVAL (seul).

Je veux savoir comment la presse politique
A fait de mon discours l'éloge ou la critique.
Mon effet sur la Chambre a dépassé mes vœux.
Félicité, prôné par des amis nombreux,

4

J'ai connu, j'ai goûté les charmes de la gloire
Qui s'attache aux succès du talent oratoire.

(Il lit haut un journal.)

« Monsieur Duval a, depuis ses débuts,
« Fait des progrès. Constatons avec joie
« Que nous avons un orateur de plus,
« S'il veut toujours suivre la bonne voie. »
L'éloge est modéré, mais flatteur, cependant ;
Car il part d'un journal sévère, indépendant,
Qui n'a jamais loué personne à la légère.

(Parcourant successivement plusieurs autres journaux.)

Très-bien... de mieux en mieux... ah ! cet autre exagère.
En vérité, d'après un éloge si beau,
Je pourrais, sans orgueil, me croire un Mirabeau.
Mais je suis philosophe et.... voyons que je lise
Comment de mon discours ils ont fait l'analyse.

(Il lit tout bas.)

Ah ! peut-on de la sorte estropier les gens !
C'est dans ce résumé pâle, vide de sens,
Où l'on me fait tenir un si triste langage
Que le public trompé va me juger ! j'enrage.
On devrait, sans pitié, punir les rédacteurs
Qui mutilent ainsi les pauvres orateurs.
La Chambre là-dessus a quelque chose à faire,
Et jamais une loi ne fut plus nécessaire.

(Parcourant d'autres journaux.)

Tous les autres journaux de l'opposition
Me font des compliments ; tous, sans exception,
Jusqu'au *Charivari*, dont l'humeur satirique
Donne si rarement dans le panégyrique.

Maintenant un coup d'œil aux journaux du pouvoir !
Leur ton, à mon égard, est facile à prévoir.

(Il lit haut.)

« Monsieur Duval s'est fait écouter plus d'une heure.
« Que ne défendait-il une cause meilleure ! »
Comment donc ! ce n'est pas du tout désobligeant.

(Il lit bas un second journal.)

Celui-ci me paraît encor plus indulgent.
On me craint. C'est pourquoi, sans doute, on me ménage.
Voilà de mon succès le plus sûr témoignage.

SCÈNE TROISIÈME.

M. DUVAL, M. RONDEAU.

M. RONDEAU.

Tu parais fort content.

M. DUVAL.

Je le suis en effet.

M. RONDEAU.

Moi, je suis en colère et j'en ai bien sujet.
Franchement, ta conduite est-elle supportable ?
Je viens dîner chez toi. Nous nous mettons à table ;
Mais à peine avons-nous commencé le repas
Que tu sors, sans rien dire, et ne reparais pas.
Je vais à l'Opéra ; ta femme le propose,
Je ne peux refuser. J'en ai pris une dose !

(Il bâille.)

La Chambre et l'Opéra, coup sur coup, dans un jour !
C'était trop de plaisir.

(Il bâille encore.)

M. DUVAL.

J'ai pressé mon retour
Autant que l'a permis ce que j'avais à faire.

M. RONDEAU.

Encor, suivant l'usage, une importante affaire !

COMTOIS (à M. Duval).

Voici le *Moniteur*.

M. DUVAL (à M. Rondeau).

Pardon ! je le parcours
Pour voir s'il aura bien reproduit mon discours.
Dieu !

M. RONDEAU.

Tu me fais trembler. La feuille officielle
De quelque grand malheur t'apprend donc la nouvelle ?

M. DUVAL.

O le maudit journal ! le perfide imprimeur !
Juge s'il est permis de prendre de l'humeur.
De mon dernier discours j'ai désiré moi-même
Vérifier l'épreuve, avec un soin extrême ;
Je n'en ai pas dîné.

M. RONDEAU.

Nous en sommes témoins.

M. DUVAL.

Eh bien ! j'y trouve encor dix fautes pour le moins.

M. RONDEAU.

De perdre un bon dîner ce n'était pas la peine.

M. DUVAL.

Si jamais au pouvoir la fortune m'amène,
Le *Moniteur* perdra son titre officiel.
Deux mots à l'imprimeur! il est essentiel
Qu'il répare ses torts, ses sottises bien vite,
Au moyen d'*errata*; c'est à quoi je l'invite.

(Il se met à une table et écrit.)

M. RONDEAU (avec impatience).

Adieu! l'on ne peut pas te parler un moment.

(Il va pour sortir.)

M. DUVAL (l'arrêtant).

Si, si, parle toujours! je t'écoute.

M. RONDEAU.

Comment?
De nouveaux *errata* je vais être la cause.

M. DUVAL.

Sois sans inquiétude! à la Chambre je cause,
Fais ma correspondance avec mes commettants,
Ecoute l'orateur, le tout en même temps.
Comment as-tu trouvé, mon cher, notre séance?

M. RONDEAU.

J'ai failli la quitter, vingt fois, d'impatience.
Moi qui croyais vous voir, comme un grave sénat,
Discuter sagement l'intérêt de l'Etat!
Juste ciel! ai-je été trompé dans mon attente!
Quel étrange sénat devant moi se présente!
Un essaim d'écoliers turbulents et joyeux.

Qui, loin de leurs censeurs, se livrent à des jeux.
La cour du roi Pétaud où tout le monde ordonne,
Veut n'agir qu'à sa guise et n'écouter personne ;
Une foire, une émeute où des milliers de voix
En bruyantes clameurs éclatent à la fois ;
Les vagues de la mer, au moment d'un orage,
De nos législateurs sont tour à tour l'image.

M. DUVAL.

C'est là notre portrait ?

M. RONDEAU.

Mais oui. S'il n est pas beau,
La faute en est à vous et non à mon pinceau.
A présent que je sais, Messieurs nos mandataires,
Comment de ce pays vous traitez les affaires,
Je ne m'étonne plus qu'elles marchent si mal.
Pendant que vous faisiez un tapage infernal,
Deux pauvres orateurs dont j'ai plaint l'infortune
Sont courageusement montés à la tribune.
Ils ont gesticulé, crié comme des sourds,
Sans qu'on ait pu saisir un mot de leur discours.

M. DUVAL.

Ce sont deux orateurs que jamais on n'écoute
Et qui veulent toujours parler, coûte que coûte.

M. RONDEAU.

Pour qui donc parlent-ils ?

M. DUVAL.

C'est pour leurs électeurs.
A défaut d'auditoire, ils auront des lecteurs
Qui croiront que la Chambre a, comme eux, en silence,
De leurs représentants admiré l'éloquence.

A propos de discours, que penses-tu du mien ?
Parle-moi franchement, ne me déguise rien.

M. RONDEAU.

L'avis d'un campagnard ne t'intéresse guère.

M. DUVAL.

Si, vraiment.

M. RONDEAU.

Eh bien donc ! s'il faut être sincère,
Ton discours, cher ami, ne m'a pas plu du tout.

M. DUVAL.

La Chambre cependant l'a trouvé de son goût.

M. RONDEAU.

Tu mets dans ton débit une certaine emphase,
Tu sais habilement arrondir chaque phrase
Et tu te sers de mots sonores et pompeux ;
Mais au fond, tout cela, c'est du vide, du creux.
De ce genre, il est vrai, la Chambre s'accommode.
Il paraît auprès d'elle être fort à la mode ;
Car elle t'accordait un silence flatteur
Ou par de longs bravos te prouvait sa faveur.
Ces bravos ne partaient que d'un côté. C'est drôle.

M. DUVAL.

J'ai sur le ministère exercé mon contrôle
Avec une vigueur qui, je crois, t'aura plu.

M. RONDEAU.

Tu ne l'as pas traité comme j'aurais voulu ,
Tu l'as trop ménagé.

M. DUVAL.

Veux-tu que la censure

Dégénère en gros mots et devienne une injure ?

M. RONDEAU.

Tu t'es pour ces Messieurs montré des plus courtois.

M. DUVAL.

On peut être civil et sévère à la fois.

M. RONDEAU.

Quand l'un d'eux osait dire, avec tant d'assurance,
Qu'on ne peut supprimer aucun impôt en France,
Je l'aurais rembarré de la bonne façon.

(M. Duval sonne, Comtois entre.)

M. DUVAL (à Comtois).

Fais porter cette lettre à l'instant, mon garçon.

(Comtois sort, après avoir pris un journal sur la table pendant que M. Duval a le dos tourné.)

M. RONDEAU.

J'aperçois les journaux.

M. DUVAL.

Oui. Voudrais-tu les lire ?

M. RONDEAU.

Je ne les lis jamais ; cependant je désire
Voir s'ils n'indiquent pas quelques ventes de biens,
Car j'ai l'intention d'en acheter.

(Après avoir parcouru un journal.)

Tiens ! tiens !

L'annonce que voici me paraît singulière :

« A vendre le château, la terre de Drôlière.
« Outre son beau produit, cette propriété
« Rend l'acquéreur certain d'être élu député. » (1)
Qu'en dis-tu ? la réclame est-elle originale ?

M. DUVAL.

Je n'en ris pas du tout, car c'est un vrai scandale.

M. RONDEAU.

Ainsi donc l'acquéreur, muni de son contrat,
Fût-il un imbécille ou même un scélérat,
Pour voir sortir son nom de l'urne électorale,
N'a qu'à faire afficher son titre dans la salle.
Si cet usage prend, et sans doute il prendra,
L'argent seul désormais nous représentera.
La députation n'ayant rien qui me tente,
Je n'achèterai pas celle qu'on met en vente,
Pour mon compte du moins. Parlons d'un autre objet.
Tu connais mon neveu ?

M. DUVAL.

C'est un très-bon sujet.
J'en fais le plus grand cas.

M. RONDEAU.

Tant mieux ; j'aime à t'entendre.
Tu consentirais donc à le nommer ton gendre ?

M. DUVAL.

Oui, oui, de tout mon cœur. Ma femme, cependant,
M'a parlé, ces jours-ci, d'un autre prétendant

(1) On a pu lire en 1847, dans quelques journaux de Paris, une annonce conçue à peu près dans les mêmes termes.

Qui, sous tous les rapports, conviendrait à ma fille
Et ferait, suivant elle, honneur à la famille.
Elle y tient.

M. RONDEAU.

Elle y tient! tant pis. Tu me fais peur.

M. DUVAL.

Pourquoi donc?

M. RONDEAU.

Quand ta femme a quelque chose à cœur,
Elle s'y prend si bien et son adresse est telle. .
Bref! *Ce que femme veut Dieu le veut.* C'est pour elle
Que ce proverbe ancien semble être imaginé.

M. DUVAL.

Je suis, lorsqu'il le faut, ferme et déterminé.

M. RONDEAU.

C'est certain... Néanmoins, je pense qu'il est sage
De nous concilier ce puissant personnage.
Si par quelque moyen?...

(Se frappant le front.)

Nous en viendrons à bout.
Un député pour elle est au-dessus de tout.
J'achète à mon neveu cette fameuse terre
Et...

M. DUVAL.

Quel est ton dessein?.

M. RONDEAU.

Je cours chez le notaire.

(Il sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

Mme DUVAL.

Cher ami, quel succès, quel triomphe éclatant !
Je n'ai pas, cette nuit, fermé l'œil un instant.
J'entendais résonner sans cesse à mon oreille
Les applaudissements, les bravos de la veille.

M. DUVAL.

C'est à cause de toi surtout que je suis fier,
Que je me réjouis de mon succès d'hier.

Mme DUVAL.

Quel bonheur de porter le nom de votre femme !
Grâce à vous, mon ami, je serai grande dame.
Votre talent vous ouvre un immense avenir.
Vous êtes maintenant sûr de tout obtenir.
Vous n'avez qu'à parler.

M. DUVAL.

Des châteaux en Espagne !
D'après ce que je vois l'ambition te gagne.

Mme DUVAL.

Moi ! de l'ambition !... c'est possible ; en tout cas,
Un mobile honteux ne me dirige pas.
C'est le bien de l'État, avant tout, qui m'anime.
Connaissant vos vertus, votre cœur magnanime,
N'est-il pas naturel que je désire voir

A vos loyales mains confier le pouvoir?
D'ailleurs, on peut ici s'expliquer sans mystère.
La députation est horriblement chère.
Tâchons d'en recueillir....

M. DUVAL (vivement).

De l'honneur.

Mme DUVAL.

Cher Duval!
Vous avez un défaut qui nous sera fatal.
Pour l'intérêt public plus ardent que nul autre,
Vous devenez glacé dès qu'il s'agit du vôtre.
Dieu sait combien alors vous êtes négligent
Et semblez étranger à tout calcul d'argent.

M. DUVAL.

Mes finances, c'est vrai, ne m'inquiètent guère.
Je t'en ai pleinement laissé le ministère.

Mme DUVAL.

Votre pauvre ministre a, malgré tous ses soins,
De la peine à pourvoir aux différents besoins
Et la dépense excède aujourd'hui la recette.

M. DUVAL.

Pas possible?

Mme DUVAL.

Je peux, d'une façon très-nette,
Prouver ce que je dis, mon registre à la main.
Voici mon résumé, bien précis, bien certain :
Reçu vingt mille francs, dépensé près de trente.

M. DUVAL.

Bon ! nous avons au moins dix mille écus de rente.
Ainsi dans ton calcul je te trouve en défaut.

Mme DUVAL.

J'ai vu nos revenus s'élever aussi haut.
Mais ce n'est pas depuis la mission nouvelle
Qui, six mois de l'année, à Paris vous appelle.
Nos fermiers villageois, qui sont d'habiles gens,
Savent l'utiliser, pour eux, à nos dépens.
Les uns nous doivent deux, trois termes d'arrérages ;
Les autres, alléguant la grêle et les orages,
Veulent qu'on leur remette un tiers, une moitié.
Vous êtes généreux, sensible à la pitié.
Votre bon cœur vous fait accueillir leur demande.
Un intérêt puissant, d'ailleurs, vous le commande.
Un député, sévère envers ses débiteurs,
Serait très-mal noté près de ses électeurs,
Vous devez là-dessus régler votre conduite.
La recette d'un tiers se trouve ainsi réduite.
De là le déficit.

M. DUVAL.

Il faut, à l'avenir,
Contre les déficit savoir nous prémunir.

Mme DUVAL.

Le moyen ?

M. DUVAL.

Le moyen est facile, je pense,
Il faut diminuer d'un tiers notre dépense.
Supprimer...

Mme DUVAL (vivement).

Supprimer ! comment ? sur quel objet ?
Cela ne se peut pas.

M. DUVAL (souriant).

Tu défends ton budget
Comme un ministre.

Mme DUVAL.

Oh non ! Examinons ensemble,
Vous verrez que je suis raisonnable. Il me semble
Que nous ne devons pas changer de logement.
L'hôtel est bien meublé, dans un quartier charmant.
Vous recevez chez vous des hommes d'importance,
Magistrats, députés, ministres, pairs de France.
De votre appartement prendraient-ils le chemin,
Si vous étiez logé dans le quartier Latin ?

M. DUVAL.

Je suis de ton avis.

Mme DUVAL.

Nous avons bonne table.
A Paris, c'est fort cher, mais c'est indispensable.
Faut-il, en invitant chez nous un électeur,
Lui faire regretter le dîner du traiteur ?

M. DUVAL.

Non, sans doute. Cherchons une autre économie.

Mme DUVAL.

La fièvre des emplois, fâcheuse épidémie,
Amène ici beaucoup de nos concitoyens.
Si, pour s'en retourner, ils manquent de moyens,

Tout naturellement vous êtes leur ressource.
Ils viennent, plus ou moins, puiser dans votre bourse,
Et votre argent prêté ne rentre pas toujours.
Désirez-vous toucher à ce fond de secours ?
Le supprimer ?

M. DUVAL.

Jamais. Quelle que soit la perte,
Ma bourse à leurs besoins sera toujours ouverte.

Mme DUVAL.

Le remise est coûteux. Vous n'en usez jamais.

M. DUVAL.

Je vais à pied par goût.

Mme DUVAL.

Si je le réformais ?

M. DUVAL.

Il faut bien s'en garder. Il t'est trop nécessaire.
Des réformes pour nous c'est la dernière à faire.

Mme DUVAL.

J'aime un peu la toilette.

M. DUVAL.

Elle te sied si bien !

Mme DUVAL.

Je pourrais là dessus...

M. DUVAL.

Oh ! n'en retranche rien.

Mme DUVAL.

Tout le reste est de même. On n'en peut rien exclure,

On n'y peut rien changer ; que faut-il en conclure ?
C'est que vos capitaux bientôt y passeront .
Si vous n'adoptez pas un remède très-prompt.
D'un mandat onéreux il faudra vous défaire,
Ou bien vous conformer à l'usage ordinaire
Et. . . .

M. DUVAL.

Je te vois venir. Je te déclare net
Que je n'accepterai rien de ce cabinet.
Je veux être, avant tout, indépendant et libre.

Mme DUVAL.

Pour que notre budget fût mis en équilibre,
Ne pourrions-nous trouver un moyen délicat ?
Quel est le traitement de conseiller d'Etat ?

M. DUVAL (en souriant).

Pourquoi pas de ministre ?

Mme DUVAL.

Oh ! n'allons pas si vite !...
Plus tard... mais le baron vient vous rendre visite
Pour vous entretenir d'un objet important ;
Je vous laisse tous deux.

(à part.)

Le ministre m'attend.
Voici l'heure ! partons !

(Elle sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DUVAL, SOLANGE.

SOLANGE.

Monsieur, sans préambule,
J'aborde mon sujet. Je me ferais scrupule
De vous voler un temps si précieux pour tous.
On est heureux d'avoir des hommes tels que vous,
Se vouant tout entiers au bien de leur patrie.

M. DUVAL.

Vous me flattez, Monsieur.

SOLANGE.

Ce n'est point flatterie.
Ce n'est point de ma part un compliment banal.
Je le disais, encore hier, dans mon journal,
Votre département est fier, à juste titre,
D'avoir un député...

M. DUVAL.

Brisons sur mon chapitre
Et venons...

SOLANGE.

M'y voici ! quelques amis et moi
Nous voulons entreprendre, en vertu d'une loi,
Un de ces grands travaux qui répandent l'aisance
Et la prospérité dans notre belle France,
Une ligne de fer. Ce n'est pas, Dieu merci !

L'intérêt personnel qui me dirige ici.
J'ai dans les fonds publics vingt mille francs de rente;
Ma plume et mon journal m'en rapportent quarante.
On peut s'en contenter, et j'en suis satisfait.
Mais je voudrais le bien du pays.

M. DUVAL.

C'est parfait,
Et j'admire, Monsieur, votre patriotisme.

(A part.)

C'est-à-dire, en français, votre charlatanisme.

SOLANGE.

Ne m'estimez pas plus, pourtant, que je ne vaux.
Profitant à l'Etat, je veux que nos travaux
Nous profitent aussi dans certaine mesure.

M. DUVAL.

C'est trop juste.

SOLANGE.

Je crois l'entreprise très-sûre.
Nous avons tout prévu, calculé. Notre argent
Nous produira de trente à quarante pour cent.

M. DUVAL.

C'est du patriotisme intelligent, habile.
Mais, en quoi, s'il vous plaît, puis-je vous être utile?

SOLANGE.

Dans la société dont je suis directeur
Nous possédons déjà des hommes de valeur,
Notamment des banquiers, de grands capitalistes,
Deux ou trois pairs de France et plusieurs journalistes.
Ce sont des éléments de succès, grâce au ciel!

Mais il nous manque encore un homme essentiel,
Un député. Voilà l'homme par excellence.
En lui sont concentrés le crédit, l'influence.
Ses vœux sont des arrêts, ses avis sont des lois.
Depuis les plus petits jusqu'aux plus grands emplois;
Du débit de tabacs jusqu'à la préfecture;
Depuis une modeste et mince fourniture
Jusqu'aux vastes travaux, aux spéculations,
Mettant en mouvement de nombreux millions,
On obtient tout par lui.

M. DUVAL.

C'est une erreur vulgaire.
D'un aussi grand pouvoir je ne m'aperçois guère.

SOLANGE.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, notre société
Désire dans son sein avoir un député,
Qui par son beau talent, son noble caractère,
Puisse nous assurer l'appui du ministère
Et la voix du public qui vaut encore mieux.
Sur vous, sans hésiter, elle a jeté les yeux.

M. DUVAL.

J'en suis reconnaissant, flatté, comme on doit l'être.

SOLANGE.

Très-bien. Vous acceptez.

M. DUVAL.

Je refuse.

SOLANGE.

Peut-être
Si vous examiniez...

M. DUVAL.

C'est tout examiné.

SOLANGE.

Pourtant...

M. DUVAL.

N'insistez pas. Je suis déterminé.

SOLANGE.

Quelle est votre raison, Monsieur?

M. DUVAL.

J'en ai plus d'une.
Je connais et je crains les jeux de la fortune ;
Pour moi, comme pour ceux dont l'intérêt m'est cher,
Je ne veux rien risquer sur les chemins de fer.
J'ai dans mon cabinet passé toute ma vie.
Aussi, je n'entends rien aux choses d'industrie ;
Je ne m'en mêlerai jamais, si je le peux.
La députation a des devoirs nombreux
Et mille soins divers qui m'occupent sans cesse.
Je n'en accepterai jamais d'une autre espèce,
Car je suis, je dois être, avant tout, député.
Enfin, dans mon mandat je veux la liberté
Et je ne l'aurais plus.

SOLANGE.

L'esprit qui vous anime
Pour vous, s'il est possible, augmente mon estime ;
Mais, vous en conviendrez, je crois, dans un moment,
Vos motifs de refus manquent de fondement.
Vous craignez les hasards auxquels notre entreprise,

Malgré tous nos calculs, peut se trouver soumise ?
Je n'ai qu'à dire un mot, vos craintes vont cesser.
Vous n'aurez pas, Monsieur, un centime à verser.
Les occupations de toute votre vie
Vous rendent étranger aux choses d'industrie ?
Soit ! il est parmi nous de grands industriels
Qui vous épargneront ces soins matériels.
La députation vous donne fort à faire,
De ses travaux nombreux rien ne doit vous distraire ?
C'est vrai. Mais l'on n'exige aucuns devoirs nouveaux
Qui puissent mettre obstacle et nuire à vos travaux.
En tête de nos noms voir figurer le vôtre,
C'est là notre désir. Nous n'en avons point d'autre.
Vous voulez librement remplir votre mandat ?
C'est le vœu de tout homme honnête et délicat,
Et ce serait le mien si j'étais à la Chambre.
Mais, d'une compagnie on peut bien être membre
Sans abdiquer les droits dont vous êtes jaloux.

M. DUVAL.

Je ne suis pas d'accord, là-dessus, avec vous.
Quels seraient, s'il vous plaît, mon devoir et mon rôle,
Quand sur la compagnie exerçant son contrôle
La Chambre ?...

SOLANGE

En ce cas-là vous ne voteriez pas.

M. DUVAL.

Et moi, je veux pouvoir voter dans tous les cas.
Il n'est point, sans cela, de complet mandataire.
Une chose, d'ailleurs, ne me paraît pas claire.
Comment, sans aucun risque et sans mise de fonds,
Puis-je dans l'entreprise ?....

SOLANGE.

A cela je réponds :
Si vous vous décidez à nous rendre service,
N'est-il pas naturel et de toute justice
Que nous reconnaissions ce que vous avez fait ?
Vous recevrez de nous, pour prix de ce bienfait,
Quatre cents actions de cinq cents francs chacune.
Attendez, pour les vendre, une chance opportune,
Vous pourrez en tirer au moins cent mille écus ;
Car, avant quelques mois, nous sommes convaincus
Qu'au moyen des journaux, des réclames d'usage,
Elles vaudront cela, si ce n'est davantage.

M. DUVAL.

Vous voulez acheter mon nom, je vous comprends.
Vous en portez le prix à deux cent mille francs ;
Je ne lui croyais pas une telle importance.
Mais enfin tel qu'il est, j'en donne l'assurance.
Ce nom n'est pas à vendre et ne se vendra pas.

(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

SOLANGE (seul).

Le pauvre homme, avec moi, faisant des embarras,
A beau crier bien haut : « je suis pas à vendre »
Il se vendra, pourvu que l'on sache le prendre.
D'autres à moins de frais achèteront sa voix.
Avec une misère, un hochet, une croix.

J'ai sur le cœur l'affront qu'il me fait. Patience !
J'en tirerai bientôt une douce vengeance.

SCÈNE SEPTIÈME.

SOLANGE, COMTOIS (un sac d'argent à la main).

COMTOIS (saluant).

Un journal d'aujourd'hui donne avis au lecteur
Que d'un chemin de fer vous êtes directeur.
C'est, d'après ce journal, une superbe affaire.
Je viens me proposer pour être actionnaire.

SOLANGE.

Vous, mon cher ?

COMTOIS.

Mon patron, par un soin obligeant,
A la caisse d'épargne avait mis mon argent.
Mais, ma foi, du produit la somme était petite !
Ça marchait lentement ; afin d'aller plus vite,
Sur un chemin de fer je place mon trésor.
Ces chemins, quoiqu'en fer, valent des mines d'or.

SOLANGE.

Oui vraiment.

COMTOIS.

Je voudrais faire au plus tôt fortune.

SOLANGE.

C'est une fantaisie aujourd'hui très-commune.

COMTOIS (lui présentant son sac d'argent).

J'ai, dans le petit sac que voici, mille écus,
Amassés sou par sou pendant vingt ans et plus.
Prenez-les, s'il vous plaît.

SOLANGE.

C'est bien. Soyez tranquille,
Je les prendrai, mon cher ; mais à mon domicile
Il faudra les porter vous-même, et mon caissier
Vous les échangera contre de bon papier.

COMTOIS.

Mon maître des journaux me défend la lecture ;
J'aurais manqué, sans eux, une fortune sûre.

SOLANGE (à part).

Les réclames toujours produisent leur effet.

(Haut.)

Vous lisez les journaux ?

COMTOIS (se frottant les mains).

Mais oui.

SOLANGE.

C'est très-bien fait.
Si vous savez des gens, parmi vos connaissances,
Disposés, comme vous, à partager nos chances,
Dites-leur qu'il est temps et qu'il faut se presser.
Nous n'aurons bientôt plus d'actions à placer.

COMTOIS.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

SOLANGE (seul).

De même qu'à la Bourse,
Dans l'anti-chambre, on veut s'enrichir à la course.
On spécule sur tout. L'ardente soif de l'or
Semble, de jour en jour, prendre un nouvel essor.
Nous voilà revenus au temps de la régence,
Sachons en profiter avec intelligence.

SCÈNE NEUVIÈME.

SOLANGE, CHARLES.

CHARLES (à part).

Je n'ai rien découvert et pourtant...

(Apercevant Solange.)

Le voici !
S'il pouvait se trahir !

(S'avançant vivement vers Solange.)

Quel bonheur ! vous ici !
Vous me reconnaissez, Monsieur ?

SOLANGE (d'un ton sec).

Non.

CHARLES.

Il me semble
Que nous nous sommes vus, trouvés jadis ensemble.

SOLANGE.

Vous êtes dans l'erreur.

CHARLES (à part).

C'est le son de sa voix.

(Haut.)

Mes traits depuis six ans ont changé, je le vois.
Que Monsieur néanmoins consulte sa mémoire,
Il pourra....

SOLANGE.

Terminons cet interrogatoire.
Je ne vous connais pas.

CHARLES.

Je n'insisterai plus.

SOLANGE.

Dites-moi, je vous prie, où nous nous serions vus.

CHARLES.

A Rome.

SOLANGE.

Ah ! ah ! la chose eût été difficile,
Car je n'ai jamais mis le pied dans cette ville.
Vous aurez pris pour moi, sans doute, un mien parent
Qui voyageait toujours comme le juif errant.
Ce jeune homme en effet, pour l'air et la tournure,
Me ressemblait un peu.

CHARLES.

Beaucoup, je vous assure.
Le comte de Monval était très-beau garçon.

SOLANGE.

Monval ! précisément. Monval était son nom.

CHARLES.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'en donner des nouvelles ?
Est-il, comme autrefois, le favori des belles ?
Est-il encore à Rome ? est-il toujours joueur ?
Comment se porte-t-il ?

SOLANGE.

Il est mort. Serviteur !

(Il sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

CHARLES (seul).

Monval est-il bien mort ? n'en déplaise à Solange !
J'en doute. Il l'a tué pour me donner le change.
Peut-être cependant que je l'accuse à tort.
S'il faut de la police en croire le rapport,
Solange est à Paris un petit personnage.
On l'accueille partout, partout on le ménage.
D'une feuille publique il est le rédacteur,
D'une grande entreprise il s'est fait directeur.
Il est très-bien posé. Je m'y perds. Je m'égare.

SCÈNE ONZIÈME.

CHARLES, D'ANGERVILLE.

D'ANGERVILLE.

Eh ! bonjour, cher ami ! vous devenez bien rare.

CHARLES.

Je sors peu.

D'ANGERVILLE.

Je conçois. Le travail, les procès !
Vous obtenez, dit-on, de très-brillants succès.
Déjà, dans les journaux, je vois que l'on vous cite.
Vous gagnez de l'argent. Je vous en félicite.
Moi, je n'en gagne pas. Le malheur me poursuit.
Je viens de perdre encor mille écus cette nuit.

CHARLES.

C'est beaucoup.

D'ANGERVILLE.

C'en est fait. Il faut que je me range.
Je ne veux plus jouer, surtout contre Solange.

CHARLES.

Solange ! pourquoi donc ?

D'ANGERVILLE.

Il a toujours beau jeu
Et de sa loyauté je me défie un peu.

Je ne suis pas le seul. Plus d'une autre victime
Pense que son bonheur n'est pas très-légitime.
On n'ose, cependant, le dire que tout bas ;
Car c'est un ferrailleur qui ne plaisante pas.

CHARLES.

En vérité ?

D'ANGERVILLE.

Dieu sait tout ce qu'on en raconte !
Quand il s'y met, Belmont en dit long sur son compte.

CHARLES.

Belmont ! je cours le voir. Merci de votre avis.

D'ANGERVILLE.

Diable ! auriez-vous affaire à Solange ?

CHARLES.

Oui.

D'ANGERVILLE.

Tant pis !
Prenez garde ! je crains...

CHARLES.

Quand le devoir ordonne,
J'obéis à sa voix et je ne crains personne.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DUVAL (seule).

Le ministre est charmant ; il m'a fait un accueil
Qui pour mon cher mari m'inspire un juste orgueil.
Je n'ai dit que deux mots, ma cause était gagnée.
Je crois qu'en ce moment l'ordonnance est signée.
Duval, sans qu'il s'en doute, est conseiller d'Etat.
Entre nous là-dessus je prévois un débat.
Il voudra refuser, j'en suis sûre d'avance ;
Mais j'espère à la fin vaincre sa résistance.
J'ai sur lui, grâce au ciel ! un heureux ascendant.
D'ailleurs il peut toujours rester indépendant.
La chose est convenue avec Son Excellence
Qui sur mon entremise a promis le silence.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

M. DUVAL.

Je te cherchais. Je sors d'une réunion

De nombreux députés de notre opinion.
Contre le cabinet on prépare une lutte
Qui, suivant l'apparence, amènera sa chute.
Pour commencer l'attaque on vient de me choisir.

Mme DUVAL.

O ciel !

M. DUVAL.

Tu l'apprendras sans doute avec plaisir.

Mme DUVAL (à part).

Quel contre-temps fâcheux !

(Haut.)

Pourtant ce ministère
A pour vous, je le sais, une estime sincère.
Il vous en donnera la preuve tôt ou tard.

M. DUVAL.

Qui te l'a dit ?

Mme DUVAL.

Je tiens le fait de bonne part.

M. DUVAL.

Il est de mon devoir d'être son adversaire,
Car sa chute au pays me paraît nécessaire.
Il faudra dans ce but travailler désormais.

Mme DUVAL.

Mon Dieu ! ce ministère est-il donc si mauvais ?

M. DUVAL.

Comment ! s'il est mauvais ! ce que tu dis m'étonne.
Toi qui l'as si souvent blâmé plus que personne !

Mme DUVAL.

Dieu sait ce que vaudront ses futurs successeurs !
Pourront-ils mieux que lui désarmer les censeurs ?

M. DUVAL.

Est-ce toi que j'entends ? quelle métamorphose !

Mme DUVAL.

J'examine avec calme et froidement la chose.
Au fond, qu'on le renverse ou qu'il reste debout,
Cela m'est fort égal, je n'y tiens pas du tout.

M. DUVAL.

Notre réunion était belle, imposante.
J'aurais été charmé que tu fusses présente.
Du parti maintenant je suis le favori.
Comme l'on m'a fêté ! j'en étais attendri.

Mme DUVAL.

La tactique est connue. On vous choie, on vous fête,
Tant qu'on n'est pas encor sûr de votre conquête ;
Dès qu'on a réussi, vous perdez vos flatteurs.
Alors humble sujet de vos admirateurs,
Il faut leur obéir et de la servitude,
Sous ces petits tyrans, vous faire une habitude.

M. DUVAL.

Un banquet aura lieu bientôt en mon honneur.

Mme DUVAL.

Et vous l'accepterez ?

M. DUVAL.

Sans doute, avec bonheur.

C'est un gage éclatant de la faveur publique
Dont je suis très-flatté.

Mme DUVAL (à part).

Ma tâche se complique.

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS (remettant une lettre à M. Duval).

Un gendarme à cheval vient d'arriver ici,
Apportant pour Monsieur le paquet que voici.

(Il sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

M. DUVAL (regardant le timbre du paquet).

Du ministère ! ah ! ah ! voyons quelle nouvelle.

Mme DUVAL (à part).

Grand Dieu ! c'est sûrement l'annonce officielle.

M. DUVAL.

Que vois-je !

Mme DUVAL.

Qu'est-ce donc ?

M. DUVAL.

Voici du curieux !
Moi, conseiller d'Etat ! je n'en crois pas mes yeux.
Est-ce vraiment pour moi ?

(Il regarde l'adresse.)

Mon adresse est bien mise.
Mais c'est probablement l'effet d'une méprise.
On voulait sur la lettre écrire un autre nom.
Tu ne partages pas ma surprise ?

Mme DUVAL.

Moi, non.

M. DUVAL.

Je n'en puis revenir. Je ne sais si je veille.

Mme DUVAL.

La chose cependant se conçoit à merveille,
Et je cherche pourquoi vous êtes étonné.
Le cabinet fait voir par ce choix spontané
Qu'il sait aller lui-même au-devant du mérite ;
C'est un trait qui l'honore, et je l'en félicite.

M. DUVAL.

Bien loin d'être un honneur, c'est un affront pour moi.

Mme DUVAL.

Je ne vous comprends pas, mon cher Duval. Eh quoi !
Ce serait un affront qu'un choix si légitime
Et qui prouve pour vous une si haute estime !
Lorsque l'on vous préfère à vingt solliciteurs
Qu'appuyaient de nombreux, de puissants protecteurs,

On vous fait un affront ! D'une semblable injure
Beaucoup de députés seraient fiers, je vous jure.

M. DUVAL.

Ne vois-tu pas qu'on veut m'acheter à ce prix ?
Et me croire vénal n'est-ce pas du mépris ?

Mme DUVAL.

Que la prévention est injuste et bizarre !
Comment ! ce cabinet fait une chose rare,
Un acte de bon goût, une belle action,
En cherchant dans les rangs de l'opposition
L'homme qui d'un emploi lui paraît le plus digne,
Et de cette conduite on s'irrite, on s'indigne !
On n'y voit qu'un calcul ignoble ! en vérité,
C'est lui qui, bien plutôt, devrait être irrité,
Qui devrait s'indigner des torts qu'on lui suppose.
Quoi que vous en disiez, ce cabinet dispose
D'une majorité dont le ferme concours
L'affranchit du besoin de tout autre secours.
Il a vécu sans vous, et sans vous il peut vivre.
Voici donc, cher Duval, le parti qu'il faut suivre.
Bannissez un scrupule ici hors de saison.
Par un refus, blâmable aux yeux de la raison,
Qui peut-être influerait sur votre vie entière,
Ne compromettez pas la plus belle carrière.
Venez remercier avec moi dans l'instant
Celui qui vous élève à ce poste important.
Préparez-vous, je vais demander la voiture.

M. DUVAL.

Je n'accepterai pas.

Mme DUVAL.

Avant de rien conclure,
Veuillez à ce sujet réfléchir mûrement.
Vous savez, cher ami, quel est mon sentiment.
Mais l'avis d'une femme a bien peu d'importance.
Aussi je n'entends pas y mettre d'insistance ;
Je me contenterai de vous faire un aveu,
C'est que votre refus me fâcherait un peu.

(Elle sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DUVAL (seul).

C'est-à-dire beaucoup. J'en suis fâché moi-même.
Combien il est cruel d'affliger ce qu'on aime !
Je n'accepterai pas. . j'y suis bien décidé. .
Du ministre pourtant j'aime le procédé.
Vingt rivaux pour la place étaient en concurrence.
Moi, sans la demander, j'obtiens la préférence.
Si de graves motifs ne dictaient mon refus...
Il n'y faut pas songer... je ne veux pas non plus
Imiter sottement certains de mes confrères
Qui sont ennemis-nés de tous les ministères,
Qui, toujours par système, éloignés du pouvoir,
Semblent s'être imposé pour unique devoir
La tâche de blâmer, de critiquer sans cesse ;
Qui mettent là leur gloire et toute leur sagesse ;
Qui ne font jamais rien...

SCÈNE SIXIÈME.

M. DUVAL, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Faut-il ajouter foi
Au bruit qui se répand qu'on vous offre un emploi,
Mon père?

M. DUVAL.

Cette lettre en effet me l'annonce,
Et je vais dans l'instant y faire ma réponse.

EUGÈNE.

Je n'ose là-dessus hasarder un conseil. .
Je n'hésiterais pas, moi, dans un cas pareil.
Sitôt qu'un député devient fonctionnaire,
De ses concitoyens il n'est plus mandataire,
C'est l'homme du pouvoir, son docile instrument.
Au mot d'ordre donné soumis aveuglément,
Il perd son libre arbitre et son indépendance.
Sa voix n'est qu'un écho sans force et sans puissance;
Il fait pour l'élever des efforts superflus;
On sait ce qu'il va dire, on ne l'écoute plus.
A de petits esprits que l'intérêt gouverne
Il faut abandonner ce rôle subalterne.
Un homme de talent et de cœur tel que vous
D'un seul titre aujourd'hui devrait être jaloux.

Ce titre, le plus beau, le plus digne d'envie,
Auquel j'aspirerai pendant toute ma vie,
C'est le titre de chef de l'opposition.
N'avoir qu'un seul désir et qu'une ambition,
L'intérêt, le bonheur, la gloire de la France ;
Y travailler sans cesse avec persévérance ;
Se montrer des abus l'inflexible censeur
Et de nos libertés le zélé défenseur ;
Etre l'appui constant du faible qu'on opprime ;
Quel rôle magnifique, admirable, sublime !
Il faut qu'on soit bien grand pour être à sa hauteur ;
Qu'on soit, comme Bayard, sans reproche et sans peur.
Aux fureurs des partis incessamment en butte,
Il faut vivre au milieu d'une éternelle lutte ;
Mais aussi l'on obtient un nom pur, glorieux,
Dont l'éclat populaire attire tous les yeux.
Le pauvre le bénit dans son humble chaumière,
Et sa célébrité remplit l'Europe entière.
Ah ! qu'il devienne un jour le prix de vos efforts,
Ce nom qui vaut lui seul les plus riches trésors !
Je ne demande pas de plus bel héritage
Et je remercierai le ciel de mon partage.

M. DUVAL.

J'aime ces sentiments nobles et généreux.
Embrasse-moi, mon fils.

(Ils s'embrassent.)

EUGÈNE.

Vous me rendez heureux.
Vous n'accepterez pas l'offre du ministère ?

M. DUVAL (se mettant en devoir d'écrire).

Je ferai mon devoir.

EUGÈNE.

Merci, merci, mon père !

(Il sort.)

SCÈNE SEPTIÈME.

M. DUVAL (seul, ecrivant).

Ce sera, quelque jour, un jeune homme accompli.
Ecrivons poliment. Il faut être poli....
Même envers un ministre. Evitons, sans faiblesse,
De nos vertus du jour la morgue et la rudesse.
A ma place peut-être un zélé puritain
Ecrirait fièrement, en style de Romain,
Et dans trente journaux publierait son chef-d'œuvre
Pour se faire prôner. Une telle manœuvre,
Quoiqu'elle soit reçue et dans les mœurs du temps,
Doit être, selon moi, laissée aux charlatans.

(Il sonne.)

SCÈNE HUITIÈME.

M. DUVAL, COMTOIS (accourant).

COMTOIS.

Me voilà ! me voilà ! Monsieur, j'accours, je vole.
Ah !.... je suis si content que j'en perds la parole.

M. DUVAL.

Es-tu fou ? quel transport trouble ainsi ton cerveau ?

COMTOIS.

Nous voilà donc enfin, vous, garçon de bureau,
Moi, ministre !

M. DUVAL (riant).

Tu perds décidément la tête.

COMTOIS (se frappant le front).

En effet... Monseigneur... excusez... suis-je bête ?

M. DUVAL.

Qui t'a dit que j'étais Monseigneur ?

COMTOIS.

Le portier
Que l'on a surnommé moniteur du quartier.

M. DUVAL.

Eh bien ! ton moniteur a menti.

COMTOIS.

Comment diable !
Vous n'êtes pas ministre ?

M. DUVAL.

Eh ! non. C'est une fable.
Va porter cette lettre à la poste au plus tôt.

COMTOIS (à part).

Est-ce vexant pour moi de tomber de si haut ?

(Il sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

M. DUVAL, D'ANGERVILLE.

D'ANGERVILLE.

Que je vous félicite et que je vous embrasse,
Cher beau-frère !

M. DUVAL.

Pourquoi !

D'ANGERVILLE.

Quelle superbe place !
On ne pouvait choisir pour ce poste éminent
Un mérite plus rare.

M. DUVAL (à part).

A l'autre maintenant !

(Haut.)

Quoi ! vous savez ?..

D'ANGERVILLE.

La chose est tout-à-fait publique.
On en parle beaucoup.

M. DUVAL.

Et sans doute on critique ?

D'ANGERVILLE.

Nous vivons dans un siècle envieux te jaloux.

Et cependant tous ceux qui m'ont parlé de vous
Approuvent hautement le choix qu'on vient de faire.
Le cabinet voudrait se rendre populaire ;
C'est pour cela, dit-on, qu'il vous a préféré ,
Vous de tous les partis justement révéré.
Ce n'est pas tout. On croit, il paraît certain même ,
Qu'il a l'intention de changer de système,
Et, se modifiant dans un sens libéral,
D'appeler dans son sein...

M. DUVAL.

Qui donc ?

D'ANGERVILLE.

Vous, cher Duval.

M. DUVAL.

C'est très-flatteur pour moi.

D'ANGERVILLE.

Votre sang-froid m'effraie.
Est-ce qu'il serait faux ?...

M. DUVAL.

Non ; la nouvelle est vraie,
J'étais nommé. Je viens d'envoyer mon refus.
Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous voilà tout confus.

D'ANGERVILLE.

Je le suis, en effet, tant ma surprise est grande.

M. DUVAL.

Vous auriez accepté ?

D'ANGERVILLE.

Parbleu ! belle demande !
Votre refus me passe et je n'y conçois rien.
C'est d'un mauvais parent, d'un mauvais citoyen.

M. DUVAL.

Ma foi, je vous conçois encor moins, cher beau-frère,
Et je sors, pour laisser calmer votre colère.

(Il sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

D'ANGERVILLE (seul).

Quelle sotte équipée ! à quoi pense ma sœur ?
Est-ce qu'elle n'a plus de pouvoir sur son cœur ?
Jeune, adroite, jolie, une femme comme elle
Devrait. . . .

SCÈNE ONZIÈME.

D'ANGERVILLE, Mme DUVAL.

D'ANGERVILLE.

Eh bien ! j'apprends une belle nouvelle !
Ton cher mari refuse.

Mme DUVAL.

Il en a le projet.

D'ANGERVILLE.

Il vient de me le dire en style clair et net.
C'est le cas ou jamais de faire un beau tapage.

Mme DUVAL.

Mauvais moyen, mon frère! il en est un plus sage.
Je sais par la douceur le conduire où je veux.

D'ANGERVILLE.

Ta douceur a produit un effet merveilleux.

Mme DUVAL.

Attends l'événement et suspends ta censure!

D'ANGERVILLE.

Son refus est parti.

Mme DUVAL.

Tu crois?

D'ANGERVILLE.

La chose est sûre.
Quel calme! quel sang-froid! au lieu de prendre feu...

Mme DUVAL.

Je ne me laisse pas émouvoir pour si peu.

D'ANGERVILLE.

Avec le cabinet sa rupture est complète.

Mme DUVAL.

Pas tout-à-fait encore.

D'ANGERVILLE.

Au diable ma recette !
Il n'y faut plus compter, si ce refus a lieu.
Tu m'en réponds, ma sœur. Songes-y bien, adieu.

(Il sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

Mme DUVAL, ENSUITE M. RONDEAU.

Mme DUVAL.

Mon frère ne voit plus qu'un intérêt au monde,
Sa recette future. Il veut que j'en réponde,
C'est un peu singulier.

(A M. Rondeau qui entre, en se frottant les mains.)

Et bien ? quoi de nouveau ?
Vous semblez enchanté, mon cher Monsieur Rondeau ?

M. RONDEAU.

Je viens pour mon neveu d'acheter une terre
Qui le rend à la fois riche propriétaire,
Electeur, éligible, et, de plus, député.

Mme DUVAL (se recriant).

Député !

M. RONDEAU.

C'est un droit de sa propriété ;
Privilége superbe et d'espèce nouvelle ,
Près duquel les anciens n'étaient que bagatelle.

Mme DUVAL.

Je ne vous comprends pas.

M. RONDEAU (à part).

Ce n'est pas étonnant.

(Haut.)

La députation s'achète maintenant.
Je l'ai, ce matin même, appris par la gazette
Et pour mon cher neveu je viens d'en faire emplette.
Ce sera quelque jour un député parfait.
Le jeune homme ira loin.

Mme DUVAL.

Je le crois en effet.

M. RONDEAU.

Je vais vite à Duval annoncer mon affaire.

(A part.)

La dame à mon neveu ne sera plus contraire.

(Il sort.)

SCENE TREIZIÈME.

Mme DUVAL (seule).

Tout se vend aujourd'hui, pourtant je ne crois pas....
Le bonhomme a voulu s'amuser. En tous cas,
Sans être deputé, son neveu peut encore
Etre un fort bon parti pour notre chère Laure.

SCÈNE QUATORZIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

Mme DUVAL.

Cher ami, qu'avez-vous ?

M. DUVAL.

Je suis... je suis outré.
Sorti pour prendre l'air, j'ai d'abord rencontré
Mon collègue Dubreuil qui semblait fuir ma vue.
Je m'avance vers lui, l'aborde et le salue.
Il me fait compliment alors d'un ton railleur,
Sur ma nouvelle place et ma haute faveur.
Je lui conte comment la chose s'est passée,
Et comment cette place est par moi repoussée.
Il me quitte en disant : « *Qui ne demande rien*
« *N'a rien.* Je m'en rapporte à ce proverbe ancien. »

Mme DUVAL.

Dubreuil ne vous parlait ainsi que par envie.
Il a sollicité les trois quarts de sa vie.
Comme on lui préférait toujours ses concurrents,
De l'opposition il a grossi les rangs.
Petit ambitieux, sans talent, sans mérite
Parmi les mécontents il intrigue, il s'agite,
Il verrait sans regret bouleverser l'Etat
Pourvu que sa fortune en fût le résultat.

M. DUVAL.

Plus loin, j'ai vu Germain, ce puritain farouche
Qui discute toujours la menace à la bouche.
« Tous rapports entre nous, m'a-t-il dit, sont rompus,
« Ne soyez pas surpris qu'on ne vous parle plus. »
De me justifier j'ai pris en vain la peine
Et j'ai tourné le dos à cet énergumène.
Après ce que j'ai fait, un pareil traitement!
Tu m'en vois indigné, révolté justement.

Mme DUVAL.

Je vous l'avais bien dit que vous seriez esclave.

M. DUVAL.

Je ne le serai pas, non morbleu! je les brave
Et, pour le leur prouver, je vais, par un billet,
Refuser sur le champ l'honneur de leur banquet.

(Il écrit.)

Mme DUVAL.

C'est très-bien.

M. DUVAL.

Des partis repoussant l'influence,
Je ne veux relever que de ma conscience.
Mon parti, c'est moi seul. Ce sera du nouveau,
Mais c'est le seul moyen d'être libre.

(Il sonne.)

Mme DUVAL (à part).

Bravo!

SCÈNE QUINZIÈME.

LES MÊMES, COMTOIS.

M. DUVAL.

Va porter ce billet toi-même à son adresse.

COMTOIS (bas à Mme Duval).

Faut-il ?

Mme DUVAL (bas).

Certainement, va vite ! cela presse.

COMTOIS (bas).

Bien.

M. DUVAL (à Comtois).

Mon dernier message est parti, n'est-ce pas ?

COMTOIS (avec embarras).

Oui, Monsieur, je le crois.

M. DUVAL.

D'où vient ton embarras ?

COMTOIS.

C'est que...

M. DUVAL.

Parleras-tu ? je crains quelque sottise.
Qu'as-tu fait de ma lettre ? à qui l'as-tu remise ?

COMTOIS.

Elle est en bonnes mains.

M. DUVAL.

Je l'espère.

COMTOIS.

Au besoin,
Je vous en donnerais un excellent témoin.

M. DUVAL.

J'entrevois là-dessous je ne sais quel mystère.

Mme DUVAL.

Je vais vous l'expliquer par un aveu sincère.

(A Comtois.)

Laisse-nous !

(Comtois sort.)

SCÈNE SEIZIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

Mme DUVAL.

Vous allez vous fâcher contre moi.
J'ai besoin de pardon, mon cher Duval.

M. DUVAL.

Pourquoi ?

Mme DUVAL (lui remettant la lettre en question).

Vous vouliez au ministre adresser ce message.

M. DUVAL.

Ma lettre! vous l'avez arrêtée au passage!

Mme DUVAL.

Si j'en ai suspendu l'envoi, mon seul motif
Etait de vous sauver d'un repentir tardif,
En vous donnant le temps de réfléchir encore
Sur un parti fâcheux, parti que je déplore.

M. DUVAL.

Ce trait de votre part m'étonne, me confond
Et me cause, Madame, un déplaisir profond.
Je n'aurais jamais cru que vous fussiez capable...

Mme DUVAL.

Mon motif était pur, pourtant, je suis coupable.
Je ne peux soutenir ce sévère regard.
Je vous ai toujours vu si bon à mon égard.

M. DUVAL.

Dites trop faible.

Mme DUVAL.

Hélas! si le tort qui vous blesse
Devait diminuer pour moi votre tendresse,
Avant peu, je le sens, j'en mourrais de douleur.

M. DUVAL (à part).

Dans le fond, ce retard n'est qu'un léger malheur.

Mme DUVAL.

Je suis au désespoir d'avoir pu vous déplaire.
Mais vos yeux ont repris leur douceur ordinaire.
Votre bonté revient...

(M. Duval lui tend la main qu'elle serre avec tendresse.)

C'est par amour pour vous
Que j'avais attiré sur moi ce grand courroux.

M. DUVAL.

N'en parlons plus.

Mme DUVAL.

Parlons plutôt de cette place.
La question paraît avoir changé de face.

M. DUVAL.

Que dis-tu ? pas du tout.

Mme DUVAL.

Je croyais cependant. .

M. DUVAL.

Ma lettre va partir, et de peur d'accident,
C'est moi...

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS.

Monsieur ! monsieur !

M. DUVAL.

Qu'est-ce donc ?

COMTOIS.

Venez vite !

Venez ! je vous annonce une grande visite.
Un ministre.

M. DUVAL.

Un ministre !

COMTOIS.

Oui, Monsieur. Il attend,
Dans votre cabinet, pour vous voir un instant.

(Il sort.)

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

M. DUVAL.

Pourquoi cette visite ?

Mme DUVAL.

Allez vite l'apprendre !
Allez vite ! Un ministre a peu le temps d'attendre,
Mais déchirez d'abord...

(Elle montre la lettre que M. Duval tient à la main.)

M. DUVAL.

Non vraiment. Pour le coup,
Le ministre l'aura.

Mme DUVAL.

Vous me fâchez beaucoup,
Cher ami, cher Duval !

M. DUVAL.

Je voudrais te complaire,
Mais le devoir commande et l'amour doit se taire.

(Il sort.)

SCÈNE DIX-NEUVIÈME.

Mme DUVAL (seule).

Le ministre avec lui désire un entretien.
Pour vaincre son refus il n'épargnera rien.
Je ne perds pas encor tout-à-fait l'espérance.

SCÈNE VINGTIÈME.

Mme DUVAL, SOLANGE.

SOLANGE (à part).

Elle est seule, tant mieux ! préparons ma vengeance.

Mme DUVAL.

Vous avez, ce matin, entretenu Duval.
Vous vous êtes, j'espère, entendus.

SOLANGE.

Mal, très-mal.
Il a des préjugés d'espèce singulière.
Du siècle où nous vivons il est fort en arrière.

Mme DUVAL.

Il a la probité qu'avaient nos bons ayeux.

SOLANGE.

Nous sommes en progrès et la nôtre vaut mieux.
Bref! il n'a pas voulu, n'a pas su me comprendre.
Nous saurions, vous et moi, beaucoup mieux nous entendre.
Votre esprit élevé plane au-dessus du sien.

Mme DUVAL.

Vous croyez me flatter, Monsieur, il n'en est rien ;
Car j'ai pour mon mari la plus sincère estime
Et pour ses sentiments un respect légitime.

SOLANGE.

Je l'avais pris d'abord pour un homme éminent ;
Mais pour lui j'en rabats de moitié maintenant.
Oui, plus je l'étudie et je le considère,
Plus je crains qu'il ne joue un rôle secondaire
Et ne puisse jamais s'élever un peu haut.
Pour arriver au grand il n'a pas ce qu'il faut.
Que ne suis-je à sa place ! Un jour, j'aime à le croire,
J'aurais mis à vos pieds des grandeurs, de la gloire.
J'aurais voulu pour vous rendre mon nom fameux.
Un mot de votre bouche, un regard de vos yeux
M'auraient fait, sans effort, vaincre tous les obstacles,
Surpasser mes rivaux, enfanter des miracles.
Pour avoir le bonheur de vous plaire toujours
Il n'est rien....

Mme DUVAL.

Arrêtez ! quel étrange discours !

SOLANGE.

Dussiez-vous me punir d'un aveu téméraire !

Madame, c'en est fait, je ne puis plus me taire.
Mon cœur laisse échapper, malgré moi, son secret.

Mme DUVAL (avec dignité).

Restons en là, Monsieur! je le vois à regret,
Je vous ai mal connu. J'ai par quelque imprudence
Sur moi, de votre part, attiré cette offense ;
Mais ne vous flattez pas du criminel espoir
De me faire manquer à mon plus cher devoir.
J'ai le vice en horreur. Cessez donc vos poursuites
Et veuillez, s'il vous plaît, supprimer vos visites.

SOLANGE.

Ainsi vous me chassez, Madame, avec mépris.
Du plus ardent amour voilà quel est le prix !
Et vous pouvez penser qu'à cet arrêt barbare
Je souscrirai? non, non jamais, je le déclare.

Mme DUVAL.

Et moi je vous préviens, Monsieur, que désormais,
Quand vous viendrez ici, je n'y serai jamais.

SOLANGE.

Ah! vous rétracterez cet ordre qui m'accable !

Mme DUVAL.

N'y comptez pas, Monsieur, il est irrévocable.
Recevez mes adieux.

(Elle veut sortir, il l'arrête.)

SOLANGE.

O ciel ! ne plus vous voir !
Ne me réduisez pas, de grâce, au désespoir.

Mme DUVAL (à part).

Quelle leçon !

SOLANGE.

Mon cœur pousse tout à l'extrême.
Si j'aime avec transport je peux haïr de même.
Quand j'en veux à quelqu'un pour lui point de pitié !
Choisissez : mon amour ou mon inimitié.

Mme DUVAL (avec dignité).

Mon choix est fait. Sortez !

SOLANGE.

Vous préférez ma haine.
Eh bien, soit ! vous l'aurez. Votre vertu hautaine,
Un jour, regrettera de m'avoir outragé ;
Mais il sera trop tard et je serai vengé.

(Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVAL, M. RONDEAU.

M. DUVAL.

Je n'ai pas fermé l'œil de cette nuit.

M. RONDEAU.

Pauvre homme !
Je te plains de bon cœur. Moi, je n'ai fait qu'un somme.
Je ne suis député ni conseiller d'Etat.

M. DUVAL.

Puis-je encore espérer de garder mon mandat ?
Comment les électeurs vont-ils prendre la chose ?
Cette place, crois-tu qu'elle les indispose ?

M. RONDEAU.

Que t'importe ?

M. DUVAL.

Beaucoup.

M. RONDEAU.

Tu me disais hier :
« La députation est un métier d'enfer.
« Que d'ennuis, de soucis ! quel cruel esclavage !
« On doit, comme un fléau, la fuir, quand on est sage.
« Le jour où j'en serai délivré sans retour,
« Je le dis hautement, sera mon plus beau jour. »
As-tu changé d'avis ?

M. DUVAL.

Mon ami, je l'avoue,
Je serai désolé, malheureux, si j'échoue.

M. RONDEAU.

Oh ! l'amour-propre !

M. DUVAL.

Eh bien ! qu'en penses-tu ? voyons
Quelles seront pour moi leurs dispositions?

M. RONDEAU.

Ils diront qu'ils t'avaient nommé leur mandataire,
Non pour toi, mais pour eux. Ce petit commentaire
Est assez naturel, soyons de bonne foi.

M. DUVAL.

Je ne serai donc pas réélu, suivant toi?

M. RONDEAU.

Je ne dis pas cela. Je crois, quoi qu'il arrive,
Qu'entre les concurrents la lutte sera vive.

M. DUVAL.

Ne nous endormons pas ! il faut partir demain.

M. RONDEAU.

Bien.

M. DUVAL.

Ce soir.

M. RONDEAU.

Encor mieux. Mettons-nous en chemin,
Dans deux heures au plus. Voyageons en famille.
Et puisque tu consens à nous donner ta fille,
Que ta femme veut bien adhérer à ton choix,
Faisons l'élection et la noce à-la-fois.

M. DUVAL.

L'élection d'abord.

M. RONDEAU.

C'est ta première affaire.
Le bonheur de ta fille est un point secondaire.

M. DUVAL.

Oh ! non. C'est le plus cher de tous mes intérêts.
Mais, comment d'une noce ordonner les apprêts,
Au milieu des tracas d'une candidature ?

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES. Mme DUVAL.

M. RONDEAU.

Voici ta femme ! tiens, je lis sur sa figure
Que tes nouveaux honneurs ne l'affectent pas tant
Et qu'ils n'ont pas troublé son sommeil un instant.

Mme DUVAL.

J'ai pendant cette nuit écrit trente messages.

M. RONDEAU.

Diable ! je me trompais.

M. DUVAL (à sa femme).

Si tu ne te ménages ,
Tu tomberas malade.

Mme DUVAL.

Au contraire.

M. RONDEAU.

Vraiment ?

Mme DUVAL.

Il faut à ma santé beaucoup de mouvement,
D'activité ; jamais elle ne fut meilleure.
Cette nuit, au sommeil je n'ai donné qu'une heure.
J'ai voulu, sans retard, devancer nos rivaux
Auprès des électeurs, des meneurs principaux.
C'était urgent.

M. RONDEAU (à M. Duval).

Tu vois que ta candidature
Ne doit pas te causer la moindre tablature.
De ton élection t'épargnant le souci ,
Ta femme fera tout. Nous pourrons, Dieu merci !
Marier nos enfants plus tôt que tu ne penses.

Mme DUVAL.

La noce dans huit jours ! nous aurons des dispenses,
Je m'en charge.

M. RONDEAU.

Bravo! Madame parle d'or
Et surtout elle agit, ce qui est mieux encor.
Je vais tout disposer pour partir au plus vite.
Je m'en retournerai, fier de ma réussite
Dans les plans que j'avais formés pour mon neveu.
Je ne regrette pas Paris, j'en fais l'aveu.
Quoiqu'il soit beau, très-beau, déjà l'ennui m'y gagne.
Quel plaisir, quel bonheur de revoir ma campagne!

(Il sort.)

SCÈNE TROISIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

M. DUVAL.

Comment sortiras-tu de tous les embarras
Que tu viens de te mettre à la fois sur les bras?

Mme DUVAL.

Il ne me font pas peur, loin de là, je les aime.

M. DUVAL.

Quoi! même cette noce?

Mme DUVAL.

Oui, cette noce même;
Elle va nous servir, ne le voyez-vous pas?
C'est une occasion de donner des repas,
D'inviter à dîner la campagne et la ville;
A notre élection il faut la rendre utile.

Nous allons inviter alternativement
Les deux cents électeurs de l'arrondissement
Et nous aurons autant d'amis que de convives

M. DUVAL.

La lutte, m'a-t-on dit, doit être des plus vives.

Mme DUVAL.

On se trompe très-fort. Quant à moi, je vous dis :
« Plus un homme s'élève et plus il a d'amis. »
Vous n'eûtes donc jamais de chances plus certaines.

M. DUVAL.

Que de méchancetés, de noirceurs et de haines
Je viens de m'attirer, en faisant, malgré moi,
La faute d'accepter ce malheureux emploi !
Des journaux, ce matin, le blâme est unanime.

Mme DUVAL.

Ils ont fait leur métier.

M. DUVAL (montrant une lettre).

Cette lettre anonyme
M'accable indignement d'outrages.

Mme DUVAL.

Le mépris
Est l'accueil que l'on doit à de pareils écrits.

M. DUVAL.

En revanche, d'amis j'ai fait une recrue.
Tels qui me saluaient à peine dans la rue
De compliments sans fin me comblent aujourd'hui.

(Montrant plusieurs lettres.)

Il faut à tout cela répondre. Quel ennui !

Mme DUVAL.

Je répondrai pour vous. Mais ceci nous éclaire
Sur la nécessité de prendre un secrétaire.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, EUGÈNE.

M. DUVAL (à Eugène).

Tu parais bien ému.

EUGÈNE (montrant un journal).

Je lis dans ce journal
Un article odieux, un article infernal
Dont la noirceur m'indigne et me met en colère.

M. DUVAL.

Tâche de modérer ton bouillant caractère.

Mme DUVAL.

Faut-il pour un journal se gendarmer si fort?

EUGÈNE (lui remettant le journal).

Lisez, lisez vous-même et jugez si j'ai tort.

(Il sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

Mme DUVAL.

Le journal rédigé par Monsieur de Solange !

(Après avoir parcouru le journal qu'elle laisse tomber.)

Le monstre ! quelle horreur ! c'est ainsi qu'il se venge !

M. DUVAL (ramasse le journal et lit).

« Un député qu'on croyait délicat,
« Mais qu'en secret l'ambition tourmente,
« Monsieur Duval, passe au conseil d'Etat.
« Il est l'époux d'une femme charmante.
« Ce titre, auprès d'un ministre galant,
« Est préférable à celui du talent.
« C'est ainsi qu'on parvient, aux dépens du mérite ;
« Voilà les mœurs du temps ! »
Misérable hypocrite !
Il se sert de sa plume ainsi que d'un poignard,

Mme DUVAL.

Cet homme audacieux, que j'ai connu trop tard,
A voulu me séduire et me rendre parjure.
De son coupable amour j'ai repoussé l'injure.
Le traître, en menaçant, a reçu son congé,
Et vous venez de voir comment il s'est vengé.
Ah ! peut-être, abusé par son article infâme,
Me supposerez-vous digne de quelque blâme ?

M. DUVAL.

Qui, moi te soupçonner ! grand Dieu ! j'en suis bien loin.
De te justifier épargne-toi le soin....
Mais tu sais que parfois une simple imprudence
D'une faute, d'un tort peut donner l'apparence.

Mme DUVAL.

Ainsi donc vous croyez...

M. DUVAL.

Au concert de la cour
Avec toi le ministre a causé l'autre jour ?

Mme DUVAL.

C'est vrai.

M. DUVAL.

Je ne sais pas ce qu'il a pu te dire,
Mais toi, tu l'écoutais avec un doux sourire.

Mme DUVAL.

Il me parlait de vous. Est-ce qu'en l'écoutant
Je pouvais prendre un air maussade, rebutant ?
Est-ce ainsi que l'on doit traiter une Excellence ?

M. DUVAL.

C'est assez pour donner prise à la malveillance.
Ceux qui t'ont vue alors vont croire ce journal.
On a tant de penchant à soupçonner le mal.

Mme DUVAL.

Ah ! vous le prouvez bien, car l'amour le plus tendre
De vos soupçons jaloux ne peut pas me défendre.

M. DUVAL.

Quelle idée ! il faudrait avoir perdu l'esprit....

Ce ministre galant ne t'a-t-il pas écrit
Et n'es-tu pas allée hier au ministère ?

Mme DUVAL.

Je n'ai pas de motif pour en faire un mystère,
J'allais solliciter.

M. DUVAL.

Pour qui ?

Mme DUVAL.

Permettez-moi
De ne pas vous le dire en ce moment.

M. DUVAL.

Pourquoi ?
Si j'étais défiant, tu conviendras, ma chère...
Je n'ai pas, Dieu merci ! ce méchant caractère.
Pourtant je veux savoir...

Mme DUVAL.

Ah ! vous voulez ? eh bien !
Votre doute me blesse et vous ne saurez rien.
Mon Dieu ! me soupçonner d'une telle infamie.
Moi, moi ! j'en pleurerais.

M. DUVAL.

Pardonne, chère amie.
J'ai confiance en toi ; mais cet article affreux
Me poursuit, me chagrine et me rend malheureux.
O le maudit journal ! je me sens du courage
Quand personnellement on m'attaque, on m'outrage ;
Mais te calomnier, chercher à te flétrir,
C'est une indignité que je ne puis souffrir.

Mme DUVAL.

Au lieu de nous troubler, de nous chercher querelle
Pour cette calomnie, élevons-nous contre elle.
Combattons-la d'abord dans les autres journaux.

M. DUVAL.

Mauvais moyen !

Mme DUVAL.

Ayons recours aux tribunaux.

M. DUVAL.

Nous aurons contre nous la presse tout entière,
D'un confrère attaqué fidèle auxiliaire,
Sans compter l'avocat qui, dans son zèle ardent,
Aggravera le mal par plus d'un trait mordant.
Ta réputation en sortira ternie.

Mme DUVAL.

On est donc sans recours contre la calomnie?

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, CHARLES (qui a entendu les derniers mots de Mme Duval).

CHARLES.

Ne croyez pas cela. Le calomniateur
Doit toute sa puissance et sa force à la peur.
On le craint et c'est là ce qui fait son audace.
Mais, au lieu de trembler, qu'on le regarde en face.
Qu'on marche droit à lui, qu'on l'écrase à la fois

Sous le mépris public et la rigueur des lois ;
De ces tyrans du jour la race malfaisante
Ira cacher dans l'ombre une rage impuissante.

Mme DUVAL.

Je pense comme vous.

M. DUVAL.

Si le conseil est bon,
Il paraît peu suivi.

CHARLES.

Quelle en est la raison ?
C'est qu'il faut, pour le suivre, un courage trop rare ;
C'est qu'on trouve chez nous un contraste bizarre.
Au milieu des combats, faut-il vaincre ou mourir ?
Au-devant du danger on nous verra courir.
Mais devant un procès le plus brave recule.
Il ne craint pas la mort, il craint le ridicule.
Quand un homme de bien, blessé dans son honneur,
Dénonce aux tribunaux un calomniateur,
Ce n'est pas pour lui seul qu'il réclame justice,
Il rend à tout le monde un important service ;
Il remplit un devoir. Aussi je ne crois pas
Que l'on doive hésiter, faiblir en pareil cas.

M. DUVAL (lui remettant le journal de Solange).

Ce journal, dégouttant de fiel et d'imposture,
S'est permis contre nous la plus sanglante injure.
Et pourtant, d'un procès je voudrais m'abstenir.

CHARLES (après avoir parcouru le journal).

O ciel ! qu'attendez-vous pour le faire punir ?
A peine à mes débuts, j'ai peu d'expérience.

Des maîtres du barreau je n'ai pas l'éloquence ;
Mais, faute de talent, j'ai de l'âme, du cœur,
Et pour la calomnie une profonde horreur.
Dénoncez, poursuivez cet odieux libelle,
Et daignez me charger d'une cause aussi belle,
Je réponds du succès.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE (tirant Charles à part).

J'arrive de chez toi.
Je te rencontre enfin.

CHARLES (bas).

Que me veux-tu ?

EUGÈNE (bas).

Suis-moi.
C'est très-pressé.

CHARLES (bas).

C'est donc une affaire majeure ?

(Eugene fait un signe affirmatif.)

Je suis à toi.

(A M. et Mme Duval.)

Pardon ! je reviens tout-à-l'heure.

EUGÈNE (à part).

Il reviendra, mais, moi ?... moi, ce n'est pas bien sûr.

(Charles et Eugène sortent ensemble.)

SCÈNE HUITIÈME.

M. ET Mme DUVAL.

Mme DUVAL.

J'aime de plus en plus notre gendre futur.
C'est un homme d'esprit, de cœur et de courage.
Il nous donne un conseil qui me paraît fort sage,
Un conseil qu'il faut suivre avec empressement.

M. DUVAL.

Ne redoutes-tu point le retentissement
Et le fâcheux éclat d'un procès de la sorte ?

Mme DUVAL.

Et pourquoi, s'il vous plaît, le craindrais-je ? on est forte
Quand on est, comme moi, sans reproche.

M. DUVAL.

En ce cas,
Il faut porter ma plainte, et j'y vais de ce pas.

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, D'ANGERVILLE.

D'ANGERVILLE.

Enfin, mon cher Duval, je suis heureux d'apprendre
Qu'au vœu de vos amis vous venez de vous rendre
Et que vous acceptez. Je vous fais compliment.

M. DUVAL (à part).

L'instant est bien choisi.

D'ANGERVILLE.

Convenez franchement
Que vous alliez commettre une grande sottise
En refusant.

M. DUVAL.

Morbleu ! que ne l'ai-je commise !

D'ANGERVILLE.

D'une sage action faut-il se repentir ?

M. DUVAL.

Cher beau-frère, excusez ! j'ai besoin de sortir.

D'ANGERVILLE.

Avant de nous quitter, vous permettrez sans doute
Que je vous dise un mot.

M. DUVAL.

Très-volontiers. J'écoute

D'ANGERVILLE.

Vous vous êtes toujours conduit en bon parent.

M. DUVAL.

Votre langage hier était bien différent.
N'importe ! poursuivez. Je n'ai point de rancune.

D'ANGERVILLE.

Un mot de vous, un seul peut faire ma fortune.
Monsieur de Beaudicourt, receveur général,
D'après ce qu'on m'a dit tout à l'heure, est très-mal.
Sa recette vaut mieux que le plus beau domaine.
Elle sera vacante avant une semaine.

M. DUVAL.

Eh bien ?

D'ANGERVILLE.

Vous comprenez.

M. DUVAL.

Mais non.

D'ANGERVILLE.

Vingt concurrents
Vont, pour le remplacer, se mettre sur les rangs.
Faites pour moi, de grâce, une démarche prompte.

M. DUVAL.

Receveur-général ! vous ! comptez-y.

D'ANGERVILLE.

J'y compte.
Mais agissez bien vite.

M. DUVAL.

On aurait des raisons
Pour me faire enfermer aux Petites Maisons,
Si j'osais me permettre une action pareille.

D'ANGERVILLE.

Morbleu ! vous vous feriez bien moins tirer l'oreille
Si je n'avais perdu mon titre d'électeur.

(Bas à Mme Duval.)

Tu n'as pas dit encore un mot en ma faveur ?

Mme DUVAL (bas).

Pas encore.

D'ANGERVILLE (bas).

On le voit.

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, LAURE.

M. DUVAL (à Laure).

Te voilà tout en larmes !
Qu'as-tu donc ?

LAURE.

Vous allez partager mes alarmes . . .
Mon pauvre frère . . .

M. DUVAL.

Eh bien ?

LAURE.

Lisez !

(Elle remet à son père une lettre ouverte.)

M. DUVAL (lisant).

« Ma bonne sœur,
« Je te fais mes adieux. Un indigne imposteur
« Vient de porter atteinte à l'honneur de mon père.
« Je n'ai pu maîtriser ma trop juste colère,
« J'ai provoqué Solange. »
O Ciel !

D'ANGERVILLE (à part).

Le malheureux !
Il ne sait pas combien Solange est dangereux.

M. DUVAL.

Cet être malfaisant est mon mauvais génie.
C'est peu qu'il nous outrage et qu'il nous calomnie...
O mon fils, mon cher fils, dois-je pleurer ta mort ?

Mme DUVAL (à part).

Mon cœur est déchiré par un secret remord.

M. DUVAL (lisant).

« Je n'existerai plus peut-être dans une heure. »
Je ne puis achever. Si le ciel veut qu'il meure,
Je le suivrai de près. Mon fils, pardonne-moi !
J'aurais dû repousser ce misérable emploi.
Ta perte est mon ouvrage. Ah ! combien je déteste
La faveur du ministre et son présent funeste !

Mme DUVAL (à part).

De le voir succomber si j'avais la douleur,
Je me reprocherais à jamais ce malheur.

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, M. RONDEAU.

M. RONDEAU.

Eh bien ? fait-on ici les apprêts du voyage ?
Il me tarde déjà d'avoir plié bagage,
Partirons-nous enfin ? mais qu'est-ce que je vois ?
Vous voilà tous les quatre interdits et sans voix !

(A M. Duval.)

J'ai pourtant à t'apprendre une heureuse nouvelle.

M. DUVAL (avec empressement).

Tu viens de voir mon fils ?

M. RONDEAU.

Je viens de voir Grivelle.
De tous tes électeurs c'est le plus en crédit.

Mme DUVAL (vivement).

Vous croyez qu'il sera pour nous ?

M. RONDEAU.

Sans contredit.
Il appuiera très-fort notre candidature.
Il nous promet cent voix et sa parole est sûre.
Nous pouvons regarder la lutte comme un jeu.

Mme DUVAL (à son mari).

Eh bien ! m'en croirez-vous ?

M. DUVAL (avec impatience).

Eh ! qu'importe, mon Dieu !

M. RONDEAU.

Je ne te conçois pas. Quelle mouche te pique ?
Que t'arrive-t-il donc ?

M. DUVAL.

Fatale politique,
Triste soif des honneurs, de la célébrité,
Triomphe de l'orgueil et de la vanité,
Où m'avez-vous conduit ? Ah ! combien je regrette
D'avoir quitté pour vous la paisible retraite
Où, loin des malveillants, des calomniateurs,
D'un loisir occupé je goûtais les douceurs !
Sur le brillant théâtre où s'écoule ma vie,
En butte chaque jour à la haine, à l'envie,
De joie et de bonheur je n'ai pas un moment,
Et pour comble de maux, pour comble de tourment...
O mon fils, digne objet de toute ma tendresse,
Qui devais être un jour l'honneur de ma vieillesse,
Je ne te verrai plus.

M. RONDEAU.

Si j'en crois ton discours,
Ton fils est en danger, volons à son secours !

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS.

Ah ! Monsieur, quel malheur !

M. DUVAL.

Dieu ! que va-t-il nous dire?

COMTOIS.

Ce monsieur de Solange...

M. DUVAL.

A peine je respire.

COMTOIS.

Il vient d'être arrêté.

M. DUVAL.

D'être arrêté ! pourquoi ?
Ce nouvel incident redouble mon effroi.

COMTOIS.

Le traître ! le bandit ! il mérite la corde.
Je le pendrais tout net et sans miséricorde,
S'il tombait sous ma coupe.

M. DUVAL.

Ah ! j'en deviendrai fou !
Achève, qu'a-t-il fait ?

COMTOIS.

Il m'a, comme un filou,
Dérobé mon trésor, ma fortune, ma vie,
Le fruit de mon travail, de mon economie,
Les pauvres mille écus que j'avais amassés.

D'ANGERVILLE.

Est-ce là tout ?

COMTOIS

Vraiment ! ce serait bien assez.

Mais nous ne sommes pas au bout de son histoire.
Il friponnait au jeu, comme un larron en foire.
Enfin, le scélérat, et c'est là le plus fort,
Il a commis un meurtre.

M. DUVAL (tombant accablé dans un fauteuil).

O Ciel ! mon fils est mort.

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, EUGÈNE, CHARLES.

EUGÈNE.

Non, non, rassurez-vous !

M. DUVAL.

Quel bonheur ! cher Eugène !

(Il le serre dans ses bras.)

Cruel enfant, ta mort aurait causé la mienne.

LAURE (à Eugène qui veut l'embrasser).

Méchant ! je ne sais pas si je dois t'embrasser.
Quel terrible moment tu nous as fait passer !

(Elle l'embrasse avec transport.)

M. DUVAL.

Si quelqu'un m'insultait encor, je te conjure
De me laisser le soin de venger mon injure.

D'ANGERVILLE (à Eugène).

Vous n'êtes pas blessé ?

CHARLES.

Le combat a manqué.
Le prétendu baron vient d'être démasqué.
C'était un intrigant, plein d'astuce et d'audace.
De ses anciens méfaits on a saisi la trace
Et l'on a découvert toute la vérité.
Il va bientôt subir un arrêt mérité.

EUGÈNE.

En livrant un faussaire, un fourbe à la justice,
A la société Charle a rendu service,
Et vous voyez en lui peut-être mon sauveur.

M. DUVAL.

Il nous a sauvés tous.

CHARLES.

Ma joie et mon bonheur...

M. DUVAL.

Ne peuvent égaler notre reconnaissance.
Un tel service...

CHARLES (regardant Laure).

Etait récompensé d'avance.

Mme DUVAL (à M. Rondeau).

C'est maintenant surtout, mon cher Monsieur Rondeau,
Qu'il faut hâter la noce.

M. RONDEAU.

Oui, c'est bien dit, bravo!
Pour commencer, quittons Paris à l'instant même,
Et si vous en croyez un homme qui vous aime,
Faites-lui vos adieux sans retour.

Mme DUVAL (alarmée).

Sans retour !
Que dites-vous, Monsieur ?

M. RONDEAU (à M. Duval).

Il m'a suffi d'un jour
Pour voir que tu n'es pas heureux dans cette ville.
Reviens dans ton pays là, tu vivras tranquille,
A l'abri des noirceurs, des fourbes, des méchants.
Et tu cultiveras les lettres et tes champs.

Mme DUVAL (regardant son mari d'un air suppliant).

Mon ami !

M. DUVAL (à M. Rondeau).

C'est ainsi qu'il serait doux de vivre.
Ton conseil est très-bon, mais je ne peux le suivre.

Mme DUVAL (à part).

Je respire.

M. RONDEAU.

Pourquoi ne le suivrais-tu pas ?

M. DUVAL.

Quand dans la politique on a fait un seul pas,
Ce n'est que malgré soi qu'on retourne en arrière.

M. RONDEAU.

Heureux donc qui jamais n'entre dans la carrière.

M. DUVAL.

Hélas, oui !

Mme DUVAL (à part).

Mon procès est gagné, Dieu merci !
Duval sera ministre avant un an d'ici.



LE FRÈRE A MARIER,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

CÉLINCOUR, magistrat de 38 à 40 ans.

VICTOR D'ARCY.

FRANÇOIS, domestique.

M. LEROND, vieux chasseur, campagnard.

Mme veuve DE BELMONT.

VICTORINE, sa fille.

ADÈLE, sœur de Victor d'Arcy.

ROSE, femme de chambre de Mme de Belmont.

Le théâtre représente un salon de campagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, ROSE.

FRANÇOIS.

Ma foi, vive l'automne et vivent les vacances !
C'est un temps de plaisirs et de réjouissances.
Ce château, si longtemps le séjour de l'ennui,
De joyeuses chansons retentit aujourd'hui ;
Il a pris tout-à-coup une face nouvelle.

ROSE.

A qui doit-on tout cela ? c'est à Mademoiselle,
Dont l'aimable gaîté met tout le monde en train.
Ce grave conseiller, son oncle et son parrain,
Qui jadis ne riait qu'une fois dans l'année,

Rit maintenant dix fois, vingt fois dans la journée.
Victorine a produit cet heureux changement.
De mille qualités assemblage charmant,
De bonté, de malice adorable mélange,
C'est un petit démon, et pourtant c'est un ange.

FRANÇOIS.

Son amie est moins gaie.

ROSE.

A l'âge de quinze ans
Mademoiselle Adèle a perdu ses parents.
Elle n'a pour l'aimer que notre Victorine,
Elevée avec elle à la ville voisine ;
Il n'est pas étonnant qu'elle ait quelque souci.

FRANÇOIS.

Affable et sans orgueil, nous l'aimons tous ici.

ROSE.

Tous, excepté Madame. Elle craint que son frère
Ne devienne amoureux de la belle étrangère
Et qu'il ne se marie.

FRANÇOIS.

Eh quoi ? c'est là sa peur ?
Quand il se marierait, serait-ce un grand malheur ?

ROSE.

Elle a pour ce cher frère horreur du mariage.

FRANÇOIS.

Par tendresse pour lui ?

ROSE.

Non, pour son héritage.
Monsieur de Célincour a cinq cent mille francs.
Elle veut conserver ce bien à ses enfants.
Veuve d'un diplomate, elle est très-politique.
Pour atteindre son but, elle met en pratique
Mille petits ressorts, mille moyens adroits.
Son frère a déjà dû se marier dix fois.
Lorsqu'on allait conclure, elle a su si bien faire
Qu'il est, bon gré, mal gré, toujours célibataire.
Monsieur le conseiller est modeste à l'excès ;
Il s'en prend à lui seul de son peu de succès.
Tremblant près d'une femme, il a peur de déplaire,
Autant qu'un écolier ou qu'un sexagénaire.

FRANÇOIS.

Quoique de la jeunesse il ait passé le temps,
Il est beaucoup moins vieux que bien des jeunes gens.
Quand on a ses vertus, son âme généreuse,
On doit certainement rendre une femme heureuse.

ROSE.

Il serait le phénix, la perle des maris ;
Mais il mourra garçon, sa sœur le veut.

FRANÇOIS.

Tant pis.

ROSE.

Voici Madame ! sors.

(François sort

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE BELMONT, ROSE.

Mme DE BELMONT.

Que fait ma fille, Rose?

ROSE.

Avec sa jeune amie elle est, je le suppose.

Mme DE BELMONT.

Toujours ensemble!

ROSE.

Oh! oui, du matin jusqu'au soir,
C'est un attachement qui fait plaisir à voir.

Mme DE BELMONT.

A te dire le vrai, j'en veux à Victorine
De m'avoir amené cette jeune orpheline,
Qui n'est pas du pays. Pour plus d'une raison
Je n'augure pas bien de cette liaison.
Ma fille a très-bon cœur mais fort mauvaise tête.

ROSE.

Mademoiselle Adèle a l'air modeste, honnête,
Elle paraît fort douce.

Mme DE BELMONT.

On la connaît si peu!

ROSE.

Elle n'est pas coquette.

Mme DE BELMONT.

Elle cache son jeu.
Je crains que Célincour, s'il voit souvent la belle,
D'un amour insensé ne s'enflamme pour elle.
Il en est bien capable, et Dieu sait quels tracas,
Quels tourments il aurait à subir dans ce cas !
L'amour ne rend heureux que pendant la jeunesse.
A sa tranquillité je veux veiller sans cesse ;
C'est pénible, pourtant je le fais de bon cœur,
Par amitié pour lui.

ROSE.

Quelle excellente sœur !

Mme DE BELMONT.

Sans affectation et sans qu'il le soupçonne,
Je l'empêche de voir cette jeune personne.
Bien que depuis huit jours elle soit au château,
Son visage est pour lui peut-être encor nouveau.
Mon frère a, grâce à moi, toutes les jouissances
Que donnent la campagne et le temps des vacances.
La chasse, les chevaux, la pêche, il peut choisir.
Je ne lui laisse pas un moment de loisir.
Notre voisin Lerond en a fait son élève.
Il le mène à la chasse aussitôt qu'il se lève,
Et ne rentre avec lui qu'au coucher du soleil.

ROSE.

Rien, dit-on, n'est plus sain qu'un regime pareil.

Mme DE BELMONT.

Sans doute. A Célincour c'est rendre un vrai service
Que de lui procurer cet utile exercice.
Le soir, mourant de faim, quand il est de retour,
Il songe beaucoup plus au dîner qu'à l'amour.
A table, par mes soins, il occupe une place
Qui ne lui permet pas de voir Adèle en face.
Je le colloque ensuite au piquet du curé.
Quand il quitte le jeu, chacun s'est retiré.
Le temps s'écoule ainsi, d'une façon rapide,
Sans danger pour son cœur et sans le moindre vide.

ROSE.

Vous êtes son sauveur et son ange gardien.

Mme DE BELMONT.

J'ai conduit, jusqu'ici, mon entreprise à bien.
Mais... chut ! voici ma fille ! étourdie et légère,
Il faut qu'à mes projets elle reste étrangère.

(Rose sort).

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE BELMONT, VICTORINE.

VICTORINE.

Oh ! maman, j'ai joué, tout à l'heure, un bon tour
A mon cher oncle.

Mme DE BELMONT.

Encore ! ainsi donc, chaque jour,

Votre oncle est le martyr de votre espièglerie !
De cet oncle si bon je ne veux pas qu'on rie,
Et je vous le défends, ma fille, encore un coup.

VICTORINE.

Bien loin de s'en fâcher, il en a ri beaucoup.
Car, il rit maintenant, tous les jours. J'en suis cause
Et je peux me vanter de sa métamorphose.
Un beau soir, il riait. Depuis plus d'un grand mois,
C'était, je m'en souviens, pour la première fois.
Il faut, assurément, que le rire embellisse ;
Il semblait rajeuni. Je l'ai dit, sans malice,
Et, depuis, l'homme grave est devenu rieur.
Ce n'est pas tout. Je veux qu'il devienne danseur.
Je lui donne, ce soir, une leçon de danse.

Mme DE BELMONT.

Crois-tu que je me prête à cette extravagance ?
Ce serait de respect manquer à son égard.

VICTORINE.

Est-ce donc de respect lui manquer, par hasard,
Que de le rendre aimable et de le faire rire ?
Qu'il suive mes leçons, comme je le désire,
J'en fais, avant huit jours, un charmant cavalier.

Mme DE BELMONT.

Je doute du succès.

VICTORINE.

Pourquoi ?

Mme DE BELMONT.

Ton écolier
A, depuis trop longtemps, passé l'âge de plaire.

VICTORINE.

J'ai de bonnes raisons pour penser le contraire.

Mme DE BELMONT.

Lesquelles donc ?

VICTORINE.

Mon oncle est tout votre portrait.

Mme DE BELMONT (à part).

On ne peut se fâcher des contes qu'elle fait.

VICTORINE.

Par exemple, il est temps, je crois, qu'il se marie.

Mme DE BELMONT.

Il est même un peu tard.

VICTORINE.

Dites-moi, je vous prie,
D'où vient qu'il tarde tant ?

Mme DE BELMONT.

Qu'il se marie ou non,
Cela t'importe peu, ce me semble.

VICTORINE.

Pardon !
Vous ne savez donc pas, maman, combien je l'aime ?
En le voyant heureux, je le serai moi-même.

Mme DE BELMONT.

Ne peut-on être heureux, satisfait de son sort,
Sans être marié ?

VICTORINE.

Je ne sais si j'ai tort,
Mais je le crois.

Mme DE BELMONT.

Enfant! à quinze ans, c'est l'usage.
On ne voit le bonheur que dans le mariage.

VICTORINE.

Vous ne répondez pas à ma demande.

Mme DE BELMONT.

Eh bien!
Ton oncle est d'un avis tout différent du tien.
Personne à marier n'est aussi difficile.
Je l'ai tenté, dix fois au moins, peine inutile!
Il reculait toujours au moment du contrat.
Il est probablement né pour le célibat.
Il paraît avoir pris le mariage en haine.
J'ai vu, pendant longtemps, son projet avec peine.
Mais, puisqu'il veut laisser son bien à ses neveux,
Je ne m'obstine plus à combattre ses vœux.
Au surplus, ce sont là des secrets de famille
Qui ne regardent pas une petite fille.

VICTORINE.

Cependant...

Mme DE BELMONT.

Nous aurons, ce soir, un grand dîner.
Pour qu'il n'y manque rien je vais tout ordonner.

(Elle sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

VICTORINE (seule).

A marier les gens maman n'est pas habile,
Cependant, selon moi, la chose est bien facile
Et si je m'en mêlais.... j'agirais de façon
Que mon oncle, avant peu, ne serait plus garçon.
Adèle a de l'esprit, elle est bonne, charmante,
Elle a vingt ans... il faut que j'en fasse ma tante.
Si je peux à mon gré terminer le roman,
Quelle gloire pour moi! quel plaisir pour maman!

SCÈNE CINQUIÈME.

CÉLINCOUR, VICTORINE.

CÉLINCOUR.

Tu ne ris plus?

VICTORINE (affectant un air grave).

Oh! non. Ce qu'on vient de me dire
Sur votre compte est fait pour m'empêcher de rire
Et, je vous l'avouerai, me fâche contre vous.

CÉLINCOUR.

Je ne crois pas avoir mérité ton couroux.

VICTORINE.

Vous avez pris, dit-on, tout notre sexe en haine.

CÉLINCOUR.

Mon amitié pour toi doit te rendre certaine
Que rien n'est moins fondé que ce reproche-là.

VICTORINE.

Si vous restez garçon, c'est, dit-on, pour cela.

CÉLINCOUR.

De qui peux-tu tenir une pareille histoire ?

VICTORINE.

D'une personne sûre et d'ailleurs, c'est notoire,
Vous seriez marié si vous l'aviez voulu.

CÉLINCOUR.

A faire un bon mari j'étais bien résolu.
J'ai formé vingt projets que j'ai tous vu détruire
Par un destin jaloux qui s'attache à me nuire.
J'ai manqué mon bonheur, je le vois, je le sens.
J'en gémis quelquefois. Que faire ? Il n'est plus temps.

VICTORINE.

Il en est temps encor.

CÉLINCOUR (vivement).

Tu crois ? vaine chimère !
Je suis, à ce sujet, de l'avis de ta mère.

VICTORINE.

Je veux vous rendre heureux, vous marier enfin,
En dépit de vous-même, en dépit du destin.

CÉLINCOUR.

Comment ?

VICTORINE.

Laissez-moi faire. Ah ! que je suis contente !
Avant un mois d'ici, j'embrasserai ma tante.
Je commence mon œuvre aujourd'hui sans retard.

(Elle va pour sortir et revient.)

Je voudrais vous donner un conseil.

CÉLINCOUR.

De ta part
Il sera bien reçu. Que faut-il que je fasse ?
Dis-le moi.

VICTORINE (comme en confidence).

N'allez pas si souvent à la chasse.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE SIXIÈME.

CÉLINCOUR (seul).

Quelle charmante enfant ! je l'envie à ma sœur.
Je pourrais d'un tel bien être aussi possesseur,
Sans la fatalité qu'aujourd'hui je déplore.
Victorine prétend qu'il serait temps encore.
Si j'osais me livrer à cet espoir flatteur,
Comme j'irais offrir ma fortune et mon cœur
A cette intéressante et douce jeune fille
Que je vois à vingt ans, sans appui, sans famille !
Je l'observais hier, en secret. Qu'elle est bien !

Que ses traits sont touchants ! quel gracieux maintien !
Dix ans plus tôt, j'aurais... Il faut, avec sagesse,
Etouffer, dans son germe, une telle faiblesse.
Quels sont donc les projets que ma nièce a sur moi ?
Elle est folle... mais non. C'est de très-bonne foi
Qu'elle veut... C'est cela. Je comprends, je devine.
J'ai fui, jusqu'à présent, cette aimable orpheline,
De peur de me trahir par un mot, un regard.
Je veux de procédés changer à son égard.
A la chasse, aujourd'hui, je renonce pour elle,
Et, dût monsieur Lerond me faire une querelle !
Il chassera tout seul.

SCÈNE SEPTIÈME.

CÉLINCOUR, Mme DE BELMONT.

Mme DE BELMONT.

Voici monsieur Lerond !
Il est au bout du parc.

CÉLINCOUR.

Je lui ferai faux bond.

Mme DE BELMONT.

Comment ! pour quel motif?

CÉLINCOUR.

Je reste.

Mme DE BELMONT.

Quel caprice !
La chasse est cependant un si bon exercice.
Le docteur la conseille aux gens de cabinet,
Comme toi.

CÉLINCOUR.

Le docteur la conseille, en effet ;
Mais elle me fatigue.

Mme DE BELMONT.

Allons donc ! tu t'amuses,
Un vieillard peut donner de semblables excuses.
Mais, toi qui d'un jeune homme as toute la verdeur,
Toi, qu'on a surnommé l'intrépide marcheur,
Te croire fatigué c'est te faire une injure.

CÉLINCOUR.

Je ne marche pas mal. C'est vrai.

Mme DE BELMONT (à part).

J'en étais sûre,
Il ira.

CÉLINCOUR.

Mais, ma sœur, conviens-en franchement,
Ton cher voisin Lerond est un homme assommant.

Mme DE BELMONT.

Il a d'un campagnard le ton et le langage.

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, M. LEROND (équipé en chasseur).

M. LEROND (à Célincour).

Je viens pour vous chercher avec arme et bagage.
Mais qu'est-ce que je vois, Monsieur, pas encor prêt !
Allez vous équiper bien vite, s'il vous plaît,
Et partons !

Mme DE BELMONT.

Oui, partez.

M. LEROND.

Nous sommes en arrière.
Nous devrions déjà dans notre carnassière
Avoir un lièvre ou deux, sans compter les perdrix.

(Au moment où Célincour va sortir, M. Lerond l'arrête en lui disant :)

J'emmène Patinaud. C'est un chien d'un grand prix ;
Il n'a pas son pareil dans toute la province,
Et par ses qualités il est digne d'un prince.
Sa mère était anglaise et son père danois.

Mme BELMONT.

Partez !

M. LEROND.

Comme il est vif et prudent à la fois !
Vous verrez quel jarret, quelle superbe quête !
Est il majestueux et beau quand il arrête !

J'ai fait, dans ce moment, dessiner son portrait.
Ecoutez de sa part un admirable trait.

Mme DE BELMONT (à part).

Il ne finira pas.

M. LEROND.

J'avais battu la plaine
Et je rentrais chez moi la carnassière pleine.
Un lièvre énorme part, je le tire à cent pas ;
Je ne manque jamais mon coup en pareil cas,
Mais il courait encore avec tant de vitesse
Que je pestais déjà contre ma maladresse.
Patinaud suit la piste et revient en courant
Déposer à mes pieds l'animal expirant.

Mme DE BELMONT (à part).

Il est lancé.

M. LEROND.

J'ai mis Médor à la retraite.
C'était encore un chien d'une race parfaite.
Après avoir servi douze ans comme un héros,
Il doit enfin jouir d'un glorieux repos.
Il restera chez moi jusqu'à sa dernière heure,
De ses jeunes rivaux partageant la demeure.
Bien nourris, bien soignés jusqu'au moment fatal,
Tous mes vieux compagnons meurent à l'hôpital.

CÉLINCOUR (bas à sa sœur).

Hein ! est-il amusant ?

Mme DE BELMONT (bas).

Si tu veux qu'il se taise,
Va t'équiper.

CÉLINCOUR (à part).

J'irai, mais ne leur en déplaise,
Je saurai m'esquiver bientôt.

(Haut à Lerond.)

Mille pardons !
Je vais me préparer.

M. LEROND.

Dieu ! quel temps nous perdons !

SCÈNE NEUVIÈME.

M. LEROND, Mme DE BELMONT.

M. LEROND.

Notre apprenti chasseur, je le vois, dégénère.
Il n'a pas, aujourd'hui, son ardeur ordinaire.
Jamais un citadin ne vaut un campagnard.
Et celui-là, d'ailleurs, a commencé trop tard.
Il est presqu'aussi fier quand il tue une caille,
Qu'un général qui gagne une grande bataille.
Malgré mes bons conseils, il fait peu de progrès.
Arpentant gravement les champs et les forêts,
Au milieu d'une chasse, il se croit aux assises.
Le gibier, en partant, lui cause des surprises
Qui ne lui laissent pas le calme et le sang-froid
Dont il aurait besoin, afin de viser droit.

Mme DE BELMONT.

Il est très-bon marcheur, ou du moins il s'en vante.

M. LEROND.

C'est vrai. Mais il n'a pas cette marche savante
De l'habile chasseur qui connaît son métier.
Il ne saura jamais dépister le gibier.

Mme DE BELMONT.

S'il faut marcher longtemps, il se croit votre maître.

M. LEROND.

C'est ce que nous verrons. Car, pour le reconnaître,
Je vais jusqu'à la nuit le faire promener.

Mme DE BELMONT (à part).

Très-bien.

(Haut.)

Je vous promets un excellent dîner.

M. LEROND.

Tant mieux. Les vrais chasseurs sont amis de la table
Et j'en porte avec moi la preuve incontestable.

(Il frappe sur son ventre).

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, CÉLINCOUR (en chasseur).

CÉLINCOUR.

Je n'ai pas été long. Partons vite.

M. LEROND (prenant le fusil de Celincour).

Un moment.

Mme DE BELMONT (à part).

Ils ne s'en iront pas.

M. LEROND (après avoir examiné le fusil).

J'en étais sûr.

CÉLINCOUR.

Comment !

M. LEROND.

Les canons sont rouillés. Et cette batterie !
Dans quel état, grand Dieu !.. Monsieur, je le parie,
N'a jamais nettoyé son fusil de sa main.
Il en charge un valet, sans doute.

CÉLINCOUR.

Il est certain.....

M. LEROND.

Mais vous avez grand tort. C'est une faute immense.
Un chasseur d'un tel soin jamais ne se dispense.

(Montrant son fusil.)

Regardez celui-ci. Quel brillant ! quel éclat !
Je n'ai jamais souffert qu'un valet y touchât.
Aussi c'est un fusil modèle, je m'en flatte.
Vous pouvez attester que jamais il ne rate...
Il m'est d'autant plus cher que je l'obtins en prix
Dans un fameux concours des chasseurs du pays.
Pour moi, pour mes enfants, c'est un titre de gloire.
Je vais vous raconter...

Mme DE BELMONT.

On connaît cette histoire,
Vous nous l'avez déjà contée au moins dix fois.

M. LEROND.

Vous croyez?... C'est qu'on aime à conter ses exploits.

Mme DE BELMONT.

Vous êtes en retard.

M. LEROND.

C'est vrai. Le temps se passe.
(Au moment de sortir, il revient pour dire à Mme de Belmont :)
Ne nous souhaitez pas, Madame, bonne chasse,
Ce serait le moyen de nous porter malheur.

(Il sort avec Célincour.)

Mme DE BELMONT (respirant).

Enfin !
(Apercevant Victorine et Adele).
Il était temps. Juste ciel ! quel parleur !

SCÈNE ONZIÈME.

Mme DE BELMONT, VICTORINE, ADÈLE.

VICTORINE.

J'ai cru trouver mon oncle ici.

Mme DE BELMONT.

Suivant l'usage,
Ton oncle est à la chasse.

VICTORINE.

Encor ! c'est une rage...

Mme DE BELMONT.

Il est fou de la chasse, ainsi qu'un écolier.
La chasse est son bonheur.

VICTORINE.

Quel bonheur singulier !
Il rentre, tous les jours, la carnassière vide.

Mme DE BELMONT.

C'est notre ami Lerond qui le rend intrépide.

VICTORINE.

Tout courageux qu'il est, j'ai peine à concevoir
Qu'il puisse supporter, du matin jusqu'au soir,
Cet épais campagnard dont la lourde sottise
Avec son esprit fin n'a rien qui sympathise.

Mme DE BELMONT.

Je le soupçonne fort d'avoir certain projet.
Lerond n'a qu'une fille, un excellent sujet,
Une riche héritière...

VICTORINE.

Oh ! la bonne folie !
Vous croyez...

Mme DE BELMONT.

Pourquoi non ? sans être très-jolie,
Céleste n'est pas mal, puis elle a des vertus,
Un mérite solide, avec cent mille écus.

VICTORINE.

Mon oncle a trop bon goût pour épouser Céleste.

Mme DE BELMONT.

Quels sont donc ses défauts ?

VICTORINE.

Mais sans parler du reste,
Elle a trente ans passés.

Mme DE BELMONT.

L'âge convient au mieux.
Ton oncle n'est plus jeune et même il se fait vieux.

VICTORINE (finement).

Vous êtes son aînée ; ainsi je suis certaine
Qu'il est encor très-loin d'avoir la quarantaine.
Malgré sa grosse dot qu'on fait sonner bien haut,
Céleste attend toujours le mari qu'il lui faut.
Elle a de petits yeux dont l'un est un peu louche.
Si les yeux sont petits, en revanche, la bouche
Compense ce défaut par sa dimension,
Et le nez avec elle est en proportion.
La taille enfin répond aux charmes du visage.
Cette beauté rustique, élevée au village,
A nos arts d'agrément attache peu de prix.
Elle a pour la musique un souverain mépris ;
La danse lui paraît chose vaine et légère ;

Mais elle est économe et bonne ménagère ;
Elle a pour le tricot un talent merveilleux
Et ferait la leçon à tous nos cordons bleus.

Mme DE BELMONT.

Ces modestes vertus, objet de ta critique,
Sont les plus sûrs garants du bonheur domestique.
Pour trouver un mari, pour t'en faire chérir.
Loin de les dénigrer, cherche à les acquérir.

(Elle sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

VICTORINE, ADÈLE.

ADÈLE.

La réprimande est juste. Oui, tu fais tes délices
De te moquer des gens, de dire des malices.
C'est mal, la médisance est un vilain défaut
Et je veux, à mon tour, te gronder comme il faut.

VICTORINE.

Je me corrigerai. Pourtant je te proteste
Que si tu connaissais la divine Céleste
Tu m'absoudrais bientôt de mon tort d'aujourd'hui.
C'est rabaisser mon oncle et se moquer de lui
Que de lui supposer quelque projet sur elle.
Mon oncle a de bons yeux ; c'est mon aimable Adèle
Qui touchera son cœur et fixera son choix.

ADÈLE.

Folle ! tu me le dis pour la seconde fois.
Mais, d'où peut te venir une pareille idée ?
Il ne m'a pas encor seulement regardée.
Il chasse si souvent qu'il ne me connaît pas.

VICTORINE.

C'est égal. Je serai ta nièce, tu verras.
Que j'aurai de plaisir à t'appeler ma tante !
De te donner ce nom je suis impatiente.
En attendant la noce, il fait un temps trop beau
Pour nous claquemurer toutes deux au château.
Il faut, si tu m'en crois, nous promener dans l'île.
C'est l'île de mon oncle. Oh ! le charmant asile !
C'est un lieu tout couvert d'ombrages et de fleurs,
Où des milliers d'oiseaux étalent leurs couleurs
Et remplissent les airs d'une douce harmonie.
Tu connais *Robinson* et *Paul et Virginie.*
C'est là que, l'an passé, tous deux je les ai lus.
Ces ouvrages divins me charmaient d'autant plus
Que je me croyais là sur le lieu de la scène.

ADÈLE.

Ton esprit romanesque embellit tout sans peine
Et nous fait de cette île un petit paradis.

VICTORINE.

Je n'exagère pas. C'est comme je le dis.
Notre île est favorable à la mélancolie.
Aussi, tu l'aimeras, je gage, à la folie.

ADÈLE.

De mon chagrin secret tu connais la raison.
Je n'ai, pour tous parents, qu'un frère aimable et bon.

Tu sais ce que lui coûte un acte d'obligeance.
Dans les troubles récents qui divisaient la France
Il a donné retraite à deux de ses amis
Et, par suite, avec eux se trouve compromis.
De son fatal procès n'ayant pas de nouvelles
Je suis, à son égard, dans des transes mortelles.

VICTORINE.

Va, va! nous gagnerons son procès... et le mien.
Tu ne vois que ton frère et me comptes pour rien.
Ne suis-je pas ta sœur?

ADÈLE (l'embrassant).

Bonne sœur! ta tendresse
Me fait de temps en temps oublier ma tristesse.

VICTORINE.

Tu reverras bientôt ce frère bien-aimé.
Mais songeons au projet que nous avons formé.

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

VICTORINE.

Ah! te voilà, François; rends-nous un bon office.

FRANÇOIS.

Ordonnez! je suis prêt; pour vous rendre service
Je me mettrais au feu.

VICTORINE.

Nous n'exigeons pas tant.

Nous désirons voir l'île, y passer un instant.
Va faire par Thomas préparer la nacelle.
Va vite, et je saurai récompenser ton zèle.

FRANÇOIS.

Pour me récompenser, que votre douce voix
Me dise seulement : « merci, mon cher François. »
Je serai satisfait.

VICTORINE.

Eh bien ! reçois d'avance
La preuve que tu veux de ma reconnaissance :
« Merci ! mon cher François !

FRANÇOIS.

Bon ! je cours, de ce pas,
Exécuter votre ordre et prévenir Thomas.

(Il sort en courant.)

SCÈNE QUATORZIÈME.

VICTORINE, ADÈLE, ENSUITE ROSE.

VICTORINE.

Nous allons donc sur l'eau faire un petit voyage.
Quel plaisir ! as-tu peur ?

ADÈLE.

Oh ! non. J'ai du courage.
Mais, d'abord, de ta mère il faut avoir l'aveu.

VICTORINE.

Nous l'aurons. Tu sais bien qu'elle me gâte un peu.
Allons vite chercher nos chapeaux, nos ombrelles.
Courons !

ROSE.

Où courez-vous ainsi, mesdemoiselles ?

VICTORINE.

Tu ne le sauras pas.

(Elle sort avec Adele.)

SCÈNE QUINZIÈME.

ROSE (seule).

Je connais leur projet.
François vient de me dire un mot à ce sujet.
Madame ne veut pas que son frère les voie.
Donc, s'il me les demande, il faut que je l'envoie
Du côté du Midi ; car l'île est vers le Nord.

(Apercevant Celincour.)

Tiens ! le voilà déjà !

SCÈNE SEIZIÈME.

CÉLINCOUR (sans fusil ni carnassière), ROSE.

CÉLINCOUR (à part).

Lerond m'en voudra fort,
Mais je n'y tenais plus.

ROSE.

Quel motif vous ramène ?

CÉLINCOUR.

Je me suis égaré.

ROSE.

C'est un vrai phénomène.
Vous fermiez donc les yeux ?

CÉLINCOUR.

Je suis un peu distrait.
Puis... je ne sais pas trop comment cela s'est fait.

ROSE.

Vous allez sûrement vous remettre en campagne ?

CÉLINCOUR.

Non, je suis las... Où sont ma nièce et sa compagne ?

ROSE (à part).

Nous y voilà !

CÉLINCOUR.

Parlez !

ROSE.

Elle sortent d'ici,
Pour aller dans le bois se promener.

CÉLINCOUR.

Merci !
Je cours les y trouver.

(Il sort en courant.)

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

ROSE (seule).

Comme il est vif et leste !
Il n'a plus que vingt ans. Cela se voit de reste,
Un miracle pareil est l'œuvre de l'amour.
Je viens de lui jouer un assez méchant tour.
Il lui faudra longtemps pour attraper sa belle.
Plus il court vers le bois, plus il s'éloigne d'elle.

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

Mme DE BELMONT, ROSE.

ROSE.

Vous paraissez fâchée ?

Mme DE BELMONT.

Oui, j'en veux à François.

ROSE.

Qu'a-t-il fait ?

Mme DE BELMONT.

Célincour se rendait vers le bois.
Monsieur François l'arrête et le conduit vers l'île.

ROSE.

Tant pis, il a rendu mon adresse inutile.

Mme DE BELMONT.

François est un ivrogne, un paresseux, un sot,
Et je lui donnerais son congé pour un mot.

ROSE (à part).

Excellente leçon ! leçon qui nous indique
Qu'il ne faut pas toujours se montrer véridique.

SCÈNE DIX-NEUVIÈME.

LES MÊMES, M. LEROND.

M. LEROND.

Pour ma chasse aujourd'hui j'éprouve un vrai guignon.
Je cours depuis une heure après mon compagnon.
Je marchais en avant, plein d'une ardeur guerrière ;
Mon chien tombe en arrêt dans la grande bruyère ;
Nous avions devant nous une haie. A l'assaut
Je cours sans hésiter, je la franchis d'un saut,
Car je suis très-léger, sans que cela paraisse.
Monsieur le conseiller, qui n'a pas mon adresse,
N'osant faire le saut, veut prendre des détours ;
Mais il ne connaît pas très-bien les alentours,
Puis il est si distrait ! bref ! il manque sa route,
Il se perd, et voilà notre chasse en déroute.

ROSE.

Il s'est sans accident retrouvé, Dieu merci !
Car il est de retour.

M. LEROND.

Que veut dire ceci ?
Se moque-t-il de moi ?

Mme DE BELMONT.

Non, non, je vous le jure.

M. LEROND.

Si j'étais convaincu qu'il m'eût fait cette injure,
J'irais lui demander compte d'un tel affront,
Et je lui montrerais ce que c'est que Lerond.

Mme DE BELMONT.

Tout le département connaît votre courage.

M. LEROND.

S'il ne veut pas chasser avec moi davantage,
Je ne m'en pendrai pas. Un chasseur maladroit
Fait à son compagnon plus de tort qu'on ne croit.
Il vous gêne, vous trouble, et souvent c'est unique
Comme sa maladresse à vous se communique.
Je vais poursuivre seul mes glorieux travaux
Et je me vengerai de lui sur les perdreaux.

(Il sort.)

SCÈNE VINGTIÈME.

Mme DE BELMONT, ROSE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ah ! quel événement ! ces pauvres demoiselles !
Leur barque a chaviré.

Mme DE BELMONT.

Dieu !

FRANÇOIS.

Par bonheur pour elles,
Votre frère survient, et par un prompt secours
Les sauve de la mort au péril de ses jours.

Mme DE BELMONT.

Courons les embrasser.

ROSE.

Je frémis quand je songe
Au mal que j'ai failli causer par un mensonge.

(Elle sort avec François.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, ADÈLE.

VICTORINE.

Nous avons fait naufrage ainsi que Robinson.

ADÈLE.

Ce naufrage me donne encore le frisson.

VICTORINE.

Le pis aller pour nous sera d'avoir un rhume.
Depuis que nous avons pris un nouveau costume,
Qui pourrait se douter de cet événement ?
Je crois que tu lui dois quelque remercîment.

ADÈLE.

Ah ! ah ! comment cela?

VICTORINE.

Je te trouve embellie.
L'émotion te rend encore plus jolie.
Tes yeux ont plus d'éclat.

ADÈLE.

Tu te moques de moi.

VICTORINE.

Vraiment non. L'accident, cause de tant d'effroi,
M'a fait voir dans mon oncle un nouveau caractère.
Je l'aimais, maintenant je l'aime et j'en suis fière.
Je le considérais comme un homme excellent,
Comme un vrai magistrat, plein d'honneur, de talent.
Je ne me doutais pas, voyant son air timide,
Qu'il fût dans le danger un héros intrépide.

ADÈLE.

Comme il s'est dans les flots précipité vers nous,
Nous a rendu l'espoir et nous a sauvés tous !
Quel calme, quel sang-froid dirigeaient son courage !
Quels nobles sentiments animaient son visage !

VICTORINE.

Nous aimerons, un jour, à nous en souvenir
Et nous en parlerons, souvent, dans l'avenir.
Je t'entends, je te vois, au sein de ton ménage,
Contente, jouissant d'un bonheur sans nuage,
Raconter cette histoire à tes enfants chéris,
Et leur dire d'un ton et d'un air attendris :
« Mes bons amis, je dois la vie à votre père. »

ADÈLE.

Tu plaisantes toujours.

VICTORINE.

Je ne ris pas, ma chère.
Je prédis l'avenir. Voici notre héros.

(A part.)

L'instant est favorable. Il vient fort à propos.

ADÈLE. (à part).

J'éprouve, en le voyant, un trouble involontaire.

SCÈNE DEUXIÈME.

Les Mêmes, CÉLINCOUR.

VICTORINE.

Venez, notre sauveur, notre ange tutélaire !

CÉLINCOUR.

Ma bouche ne pourrait qu'exprimer faiblement
Le bonheur qui remplit mon âme en ce moment.
Ce jour est le plus doux, le plus beau de ma vie.

ADÈLE.

Ah ! je le crois. S'il est un bonheur que j'envie,
C'est le vôtre. Est-il rien, en effet, de plus beau
Que d'arracher quelqu'un des portes du tombeau ?
C'est vraiment partager la puissance divine.

VICTORINE.

Sans vous c'était fini. La pauvre Victorine
N'aurait plus, chaque jour, par un joyeux refrain,
Egayé la maison, mis tout le monde en train.
Elle ne pourrait plus déployer sa malice
Pour amuser son oncle ou le mettre au supplice.
Adèle aurait manqué le destin qui l'attend.

On ne la verrait pas, par son amour constant
Et toutes les vertus dont elle est le modèle,
Faire, un jour, le bonheur d'un mari digne d'elle.

ADÈLE (bas).

Tais-toi !

VICTORINE.

Pourquoi me taire ? Ai-je menti, dis-nous,
En parlant du bonheur de ton futur époux ?

CÉLINCOUR (à Adele).

Oh non ! Heureux celui que le Ciel vous destine !

VICTORINE (à part).

A la bonne heure, donc !

ADÈLE (bas).

Méchante Victorine !

VICTORINE (se frappant le front).

O mon Dieu ! quel oubli ! J'y songe maintenant.
Au sortir du danger, il n'a rien d'étonnant.
Le trouble, la frayeur le rendent pardonnable.
Mais, s'il se prolongeait, il serait condamnable.

ADÈLE.

Quel est donc cet oubli ?

VICTORINE.

Si tu veux le savoir,
C'est pour le réparer ?

ADELE.

N'est-ce pas un devoir ?

VICTORINE.

Oui, sans doute ; un devoir de la reconnaissance.
Nous avons, (je rougis d'une pareille absence) ,
Oublié d'embrasser notre libérateur.
Embrassez-moi , mon oncle.

CÉLINCOUR (l'embrassant).

Oh ! oui. De tout mon cœur.

VICTORINE (à Adèle).

Je t'ai donné l'exemple, et quoique ta cadette,
Je me suis acquittée, avant toi, de ma dette.

(A part.)

Ils sont dans l'embarras tous deux, j'en ai pitié,

(A Adele.)

Notre oubli n'est encor réparé qu'à moitié.

(A Célincour.)

Vous qui, pour nous sauver, aviez tant de courage !
Pour embrasser les gens en faut-il davantage ?
Qu'est-ce qui vous arrête ? allons ! ne craignez rien.
De ce nouveau péril vous vous tirerez bien.

CÉLINCOUR (à Victorine).

Je te rends responsable au moins de ma disgrâce.

(Il embrasse Adele, qui s'y prête en rougissant.)

VICTORINE (à Adele).

Tu t'es executee enfin de bonne grâce.

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, Mme DE BELMONT (arrivant au moment où Célincour embrasse Adèle).

Mme DE BELMONT (à part).

O ciel !... qui m'eût prédit ce que je viens de voir ?

VICTORINE (à sa mère).

Adèle, à mon exemple, a rempli son devoir
Envers notre sauveur, mais ce n'est pas sans peine.

(bas.)

Elle a pâli, rougi. Dieu ! la drôle de scène !
Tout semble, jusqu'ici, seconder mon projet.
Je ne puis rien vous dire encore à ce sujet,
Mais si le dénouement répond à mon attente,
Vous serez bien surprise et surtout bien contente.

(Elle sort avec Adèle.)

SCÈNE QUATRIEME.

CÉLINCOUR, Mme DE BELMONT.

CÉLINCOUR.

Chère sœur, tu me vois amoureux tout de bon.

Mme DE BELMONT.

Encor quelque caprice ?

CÉLINCOUR (vivement).

Oh ! non, mille fois non.
Je ne puis être heureux sans la charmante Adèle.
L'amour qu'elle m'inspire est sérieux comme elle.

Mme DE BELMONT.

Tu la connais si peu que cet amour ardent,
Autant qu'il est subit, me paraît imprudent.

CÉLINCOUR.

Sur sa douce figure il est aisé de lire,
Et, pour bien la connaître, un moment doit suffire.

Mme DE BELMONT.

Notre sexe n'est pas si facile à juger.
D'ailleurs il faudrait prendre, avant de s'engager,
Des informations sur le rang, la famille,
La fortune et la dot de cette jeune fille.

CÉLINCOUR.

Je connais sa beauté, son air modeste et doux.
Je sais qu'elle fera le bonheur d'un époux ;
Voilà l'essentiel. Que m'importe le reste ?

Mme DE BELMONT.

Je conviens avec toi qu'elle a l'air doux, modeste
Et possède les dons qui séduisent les yeux.
Mais, quant à ces trésors beaucoup plus précieux
Que l'on doit, avant tout, désirer en ménage,
Qui peut t'avoir appris qu'ils sont son apanage ?

CÉLINCOUR.

Ta fille.

Mme DE BELMONT.

Beau garant !

CÉLINCOUR.

Malgré ton air railleur,
Je soutiens qu'on ne peut en avoir un meilleur.

Mme DE BELMONT.

Tu trouverais ici vingt partis honorables
Qui, sous tous les rapports, me semblent préférables.

CÉLINCOUR.

Tu m'as prouvé souvent, tu dois t'en souvenir,
Qu'aucun de ces partis ne peut me convenir.

Mme DE BELMONT.

Aucun ! c'est une erreur. Je t'ai dit, au contraire,
Que, sans aller bien loin, nous avions ton affaire.
La fille de Lerond...

CÉLINCOUR (vivement).

J'en fais le plus grand cas,
Je l'estime très-fort. Mais, ne m'en parle pas.

Mme DE BELMONT.

L'autre est mieux, beaucoup mieux. Elle est même trop belle
Et trop jeune surtout.

CÉLINCOUR.

Je suis trop vieux pour elle,
N'est-ce pas ? Parle-moi franchement, ne crains rien.

Mme DE BELMONT.

Son âge est, en effet, bien éloigné du tien.
Elle n'a pas vingt ans et tu serais son père,

CÉLINCOUR.

Je le sais et voilà ce qui me désespère.

Mme DE BELMONT.

D'un nœud mal assorti tu courrais les hasards.

CÉLINCOUR.

Je ne suis pourtant pas au nombre des vieillards,
Et même, si j'en crois ta fille, il est possible
Qu'une femme à mes vœux ne soit pas insensible.

Mme DE BELMONT (à part).

Ma fille a la fureur de se mêler de tout.

(Haut.)

Puisque le mariage est si fort de ton goût,
Epouse, j'y consens, ta charmante héroïne.
Cependant, tu voulais adopter Victorine,
Lui donner pour époux un jeune magistrat,
Vivre auprès d'eux tranquille et dans le célibat.
Tu devais élever leur famille future.
Tu destinais les fils à la magistrature.
Par tes petits neveux doucement caressé,
Tu serais parvenu dans un âge avancé,
Sans le moindre souci, la moindre inquiétude.
Ce plan te souriait, j'en ai la certitude.
C'était, hier encor, le plus cher de tes vœux.

CÉLINCOUR.

J'aimerais, sûrement, ces chers petits neveux ;
Mais j'aurais pour des fils encor plus de tendresse.

Mme DE BELMONT.

Je vois que tu n'as plus d'amitié pour ta nièce.

CÉLINCOUR.

Tout en me mariant je puis l'aimer toujours.

Mme DE BELMONT.

Je veux dans tes projets te prêter mon secours.
Mais il faut diriger l'affaire avec prudence.
Ainsi donc, mon ami, pas tant d'impatience !
Ne précipitons rien.

CÉLINCOUR.

Si l'on peut jusqu'ici
Me reprocher un tort, ce n'est pas celui-ci.
J'invoque à cet égard ton propre témoignage.
Depuis plus de quinze ans, j'aspire au mariage ;
Cependant, malgré moi, je suis encor garçon.
J'ai suivi tes conseils jusqu'à présent. Pardon
Si j'entends aujourd'hui m'y prendre à ma manière !
Mais cette occasion peut-être est la dernière
Et je veux la brusquer. J'y suis bien résolu.

(Il sort.)

Mme DE BELMONT (seule).

Ce mariage-là n'est pas encor conclu.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE BELMONT, ROSE.

(Rose remet une lettre à Mme de Belmont.)

Mme DE BELMONT (après avoir lu la lettre).

C'est de Monsieur Lerond. Toujours plus en colère ,

Il ne veut pas venir dîner avec mon frère.
Je vais trouver chez lui ce brave campagnard
Et je l'amènerai.

(Elle sort.)

ROSE (seule).

Jamais ce vieux grognard
N'avait joui chez nous d'une faveur pareille.

SCENE SIXIÈME.

ROSE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS (d'un air mystérieux).

Personne ici?

ROSE.

Madame est sortie.

FRANÇOIS.

A merveille!

ROSE.

Monsieur est au jardin.

FRANÇOIS.

C'est ça, de mieux en mieux.

ROSE.

Qu'as-tu donc et pourquoi cet air mystérieux?

FRANÇOIS.

Chut! j'ai certain billet qu'à l'instant, en cachette,

A la jeune étrangère il faut que l'on remette.
Peux-tu le lui glisser sans qu'on en sache rien ?

ROSE.

Oui, je vais à l'instant le lui porter.

FRANÇOIS.

Très-bien !

ROSE.

Mais apprends-moi d'abord de qui vient ce message ?

FRANÇOIS.

Il vient d'un inconnu.

ROSE.

D'un jeune homme, je gage ?

FRANÇOIS.

Précisément.

ROSE.

Ah ! ah !

FRANÇOIS.

D'un fort joli garçon.

ROSE.

Serait-ce un amoureux ?

FRANÇOIS.

J'en ai quelque soupçon.
Il m'a gratifié d'un écu.

ROSE.

Cette aubaine
Prouve sa qualité d'une façon certaine.

FRANÇOIS.

Le jeune homme s'ennuie et je cours le chercher
Dans le coin solitaire où je l'ai fait cacher.
Toi, pendant ce temps-là...

ROSE.

Je me charge du reste.

(François sort.)

SCÈNE SEPTIEME.

ROSE (seule).

Ah! ah! Mademoiselle, avec cet air modeste,
Ce maintien réservé!.. Si Monsieur Célincour
Apprenait par hasard ce rendez-vous d'amour,
Ce petit incident refroidirait sa flamme.
Il faudra, sans retard, en informer Madame.

(Regardant du côté par lequel Victor doit entrer.)

J'aperçois le jeune homme. Il est très-bien vraiment
Et la belle a du goût.

(Elle sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

VICTOR, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Attendez un moment,
Elle n'est pas ici mais elle va s'y rendre.

VICTOR.

Dans cet appartement ne peut-on nous surprendre ?

FRANÇOIS.

Non, non, je vous l'ai dit.

VICTOR.

Ce serait dangereux.

FRANÇOIS (à part).

Je vois décidément que c'est un amoureux.

VICTOR.

Je suis sur des charbons.

FRANÇOIS.

Je conçois votre peine.
Vous êtes comme moi quand j'attends Madeleine.

VICTOR (apercevant Adèle).

La voici ! laissez-nous.

(François sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

VICTOR, ADÈLE.

ADÈLE.

Mon frère !

(Elle l'embrasse.)

VICTOR.

Bonne sœur !
De ce moment trop court goûtons bien la douceur.
Je vais quitter la France. Il faut que je m'exile,
Que j'aille à l'étranger demander un asile.

ADÈLE.

Ah ! que me dis-tu là ! quel malheur, ô mon Dieu !

VICTOR.

Avant de m'embarquer je viens te dire adieu.
Par suite du guignon qui partout m'accompagne,
J'ai plus d'une heure, en vain, cherché cette campagne.
J'arrive ici, mourant de fatigue et de faim...
Mais tout est oublié ; je te revois enfin.

SCÈNE DIXIÈME.

Les Mêmes, VICTORINE.

VICTORINE.

Quoi ! Monsieur, vous mourez de faim ?

VICTOR.

O ciel ! qu'entends-je ?
Qui vient ?

(Apercevant Victorine.)

Nous n'avions rien à craindre. C'est un ange.

VICTORINE.

Je ne souffrirai pas que vous mouriez ainsi.
Pour vous en empêcher le Ciel m'envoie ici.

ADELE.

C'est mon frère Victor.

VICTORINE.

Vraiment, j'en étais sûre.
Je l'avais reconnu, rien qu'à voir sa figure.
C'est donc monsieur Victor, ce jeune homme si bon,
Qu'on veut, si méchamment, faire mettre en prison ?
Ah ! quel dommage !

VICTOR.

Et moi, sans peine, je devine
Que j'ai devant les yeux l'aimable Victorine
Dont tu vantais toujours la grâce et les attraits.
J'ai cru qu'en les peignant tu les exagérais,
Mais je vois, aujourd'hui, que c'est tout le contraire.

VICTORINE.

Tous ces beaux compliments ne peuvent me distraire
Ni me faire oublier que vous mourez de faim.
Je vais vite chercher quelques fruits et du pain.

ADÈLE.

De la discrétion, surtout, je t'en conjure.

VICTORINE.

Me la recommander c'est me faire une injure.

(A part.)

Dieu ! se ressemblent-ils ? pauvre Monsieur Victor !
Que je plains son malheur !

(Elle sort.)

SCÈNE ONZIÈME.

VICTOR, ADÈLE.

VICTOR.

C'est vraiment un trésor.
Qu'elle est bien ! je crains moins de laisser mon Adèle
Depuis que je connais sa compagne fidèle.

ADÈLE.

Elle veut, de sa main, me donner un mari.
C'est aujourd'hui son but, son rêve favori.

VICTOR.

Le prétendu, sans doute, est digne de te plaire.
Tu rougis, je comprends, cette rougeur m'éclaire.
Je vois que le jeune homme a su toucher ma sœur.

ADÈLE.

Crois-tu que l'on ne peut laisser toucher son cœur
Que par des jeunes gens ? Si quelqu'un d'estimable
Qui, sans être un jeune homme, est encor très-aimable,
M'avait...

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, VICTORINE (portant des fruits et du pain dans une corbeille.)

VICTORINE.

Je vous apporte un repas bien frugal.
Je n'ai pu trouver mieux.

VICTOR.

Dieu ! le charmant régal !

VICTORINE.

J'ai tellement couru que j'en suis hors d'haleine.

VICTOR.

Pardon et mille fois merci de tant de peine !

VICTORINE.

Vous me remercirez plus tard, mangez d'abord.
Savez-vous bien, Monsieur, que si vous étiez mort,
Adèle, au désespoir, ne pourrait vous survivre ?
Et moi, par contre coup, je pourrais bien la suivre.

VICTOR.

Daigneriez-vous me plaindre ?

VICTORINE.

Eh ! mais, dans l'amitié
Que l'on a pour la sœur le frère est de moitié.
C'est naturel, je crois.

VICTOR.

O flatteuse espérance !
Pourquoi faut-il, hélas ! que je quitte la France ?

VICTORINE.

Quitter la France ! ô ciel ! ce doit être un tourment.

VICTOR.

Je comprends mon malheur, surtout en ce moment.

VICTORINE.

Mais ce n'est pas, du moins, pour longtemps ?

VICTOR.

Je l'espère.
Un exil prolongé sur la terre étrangère !..
J'aimerais mieux mourir.

VICTORINE.

Revenez promptement.

VICTOR.

Oh ! oui. Ne doutez pas de mon empressement.
Au retour le plus prompt maintenant tout m'engage.
Mon cœur demeure ici. Je vous le laisse en gage.

VICTORINE.

Vous êtes un bon frère, on me l'avait bien dit.
Mais, mangez donc, Monsieur.

VICTOR.

Je n'ai plus d'appétit.

VICTORINE.

Je fais des vœux au Ciel pour qu'il vous soit propice
Et sur votre innocence éclaire la justice.
Je vais veiller pour vous. Causez, sans nul souci.
Je tousserai trois fois si quelqu'un vient ici.
Dès que vous m'entendrez, cette porte discrète
Vous offre le moyen de sortir en cachette.

(Elle lui montre une petite porte latérale.)

Adieu ! n'oubliez pas que vous avez promis
De venir au plus tôt rejoindre vos amis.

(Elle sort.)

SCÈNE TREIZIÈME.

VICTOR, ADÈLE.

VICTOR.

Quelle aimable candeur ! quelle bonté touchante !
Plus je vois ton amie et plus elle m'enchante.

ADÈLE.

Tu connais mon projet.

VICTOR.

Puisses-tu réussir !
Désormais, j'en conviens, c'est mon plus cher désir.
Une lettre m'attend à la ville prochaine,
Au sujet du procès qui cause notre peine.
Peut-être...

ADÈLE.

Tout espoir n'est pas encor détruit ?

VICTOR.

J'en conservé bien peu... N'entends-je pas du bruit ?

(On entend tousser.)

ADÈLE.

Ciel ! déjà le signal ! par ici, sortons vite !
Je vais guider tes pas.

(Elle veut ouvrir la porte latérale, qui résiste d'abord.)

Oh ! la porte maudite !
C'est comme un fait exprès. Enfin !

(La porte s'ouvre. Ils sortent.)

SCÈNE QUATORZIÈME.

CÉLINCOUR, Mme DE BELMONT.

(Ils sont arrivés au moment de la sortie d'Adele et de Victor.)

Mme DE BELMONT.

Tu les as vus,

J'espère qu'à présent tu ne douteras plus.

CÉLINCOUR.

J'hésite à le penser.

Mme DE BELMONT.

La chose est par trop claire.
Moi, je n'hésite pas et suis fort en colère.

CÉLINCOUR.

Flatteuse illusion qui n'a duré qu'un jour !

Mme DE BELMONT.

Donner ainsi chez moi des rendez-vous d'amour !
Quelle société pour notre Victorine !
Après un trait pareil fiez-vous donc à la mine !
Qui n'eût été séduit par son air de candeur ?

CÉLINCOUR.

Tu viens de me tirer d'une bien douce erreur.

Mme DE BELMONT.

Aurait-il mieux valu ne pas l'avoir détruite ?
Tu devrais applaudir à ma sage conduite.
Je viens de te sauver pour la dixième fois.

CÉLINCOUR.

J'en suis reconnaissant, ainsi que je le dois.
Mais faut-il renoncer à trouver dans le monde
Un cœur dont la tendresse à la mienne réponde ?

Mme DE BELMONT.

Non sans doute. Céleste a beaucoup de vertu ;
Elle est bonne, sensible...

CÉLINCOUR.

Ah ! mon Dieu ? que dis-tu ?
J'aimerais mieux rester garçon toute ma vie.

Mme DE BELMONT (à part).

Quel heureux incident et qu'il m'a bien servie !
Ecrivons à la belle et sans bruit, sans éclat,
Faisons-la reconduire à son pensionnat.

(Elle sort.)

SCÈNE QUINZIÈME

CÉLINCOUR, VICTORINE.

VICTORINE.

Mon oncle, qu'avez-vous ? qu'est-ce qui vous chagrine ?
Confiez ce secret à votre Victorine.

CÉLINCOUR.

Je n'ai pas de chagrin.

VICTORINE.

Mon Dieu, si ! je le vois.
Quoiqu'on soit magistrat, on ment donc quelquefois ?
Vous le niez en vain, vous avez quelque chose.
Votre front rembruni, votre air triste et morose
Vous font, en ce moment, ressembler, trait pour trait,
A mon vieux bisayeul dans son vilain portrait.

Que la gaité sur vous reprenne son empire ;
Que votre air soucieux fasse place au sourire,
Qui sied à tout le monde et même aux magistrats.
Aux femmes, voyez-vous, mon oncle, on ne plaît pas
Quand on est sérieux, lugubre comme un drame.

CÉLINCOUR.

Je ne peux plus prétendre à l'amour d'une femme.

VICTORINE.

Espérez, croyez-moi.

CÉLINCOUR.

J'en ai bien rabattu.

VICTORINE.

Si je voulais parler !

CÉLINCOUR.

Eh bien ! que dirais-tu ?

VICTORINE (gravement).

Il faut qu'au préalable et pour préparatoire,
Je vous fasse subir un interrogatoire.
Avant tout, jurez-moi de parler franchement.

CÉLINCOUR.

Je le jure.

VICTORINE (gravement).

Fort bien. J'ai reçu le serment
Et je puis commencer. Que pensez-vous d'Adèle ?

CÉLINCOUR.

Ce que j'en pense, hélas ! que peut-on penser d'elle ?
Sinon qu'elle est charmante.

VICTORINE (*gravement*).

Elle doit, suivant vous,
Faire par ses vertus le bonheur d'un époux ?

CÉLINCOUR.

Qu'importe, à ce sujet, ce que je pourrais croire ?

VICTORINE (*gravement*).

Répondez, je vous prie, à l'interrogatoire,
Sans observation.

CÉLINCOUR.

Eh ! bien oui. Je le crois.

VICTORINE (*gravement*).

Et vous l'épouseriez volontiers ?

CÉLINCOUR.

Je le vois,
Tu ris à mes dépens. C'est un enfantillage
Auquel je ne dois pas me prêter davantage.

VICTORINE.

Rien n'est plus sérieux. Voyez ma gravité.
Vous l'aimez ?

CÉLINCOUR.

Pour le coup...

VICTORINE (gravement).

Dites la vérité.
C'est pour vous, maintenant, un cas de conscience.
Parlez !

CÉLINCOUR.

J'ai des raisons pour garder le silence.

VICTORINE (gravement).

Après votre serment, on ne peut en avoir.
Vous êtes magistrat, vous devez le savoir.
Vous l'aimez ?

CÉLINCOUR.

Eh bien ! oui. Tu connais ma faiblesse.
C'est à toi, maintenant, de tenir ta promesse,
De parler à ton tour.

VICTORINE (avec vivacité).

Oh ! le charmant secret !
Le ciel évidemment sourit à mon projet.
De joie et de bonheur j'en vais devenir folle.
Vous serez son mari, j'en donne ma parole.
Je vais tout lui conter.

CÉLINCOUR.

Garde-t-en bien !

VICTORINE.

Pourquoi ?
Ah ! j'y songe, il vaut mieux que ce soit vous que moi.
Elle vient à propos. Mon oncle, je vous prie,
Point de timidité, de sotte gaucherie.
Expliquez-vous enfin ! parlez sans embarras.
Je vous laisse tous deux.

SCÈNE SEIZIÈME.

LES MÊMES, ADÈLE.

VICTORINE (bas à Adèle).

Ne l'intimide pas !

ADÈLE (bas).

Que dis-tu ?

VICTORINE (bas).

Sans adieu, chère petite tante !

(Elle sort en courant.)

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

CÉLINCOUR, ADÈLE

CÉLINCOUR (à part).

Ma situation est très-embarrassante.
Après ce que j'ai vu, j'agirais comme un sot
Si de mon fol amour je disais un seul mot.

ADÈLE (à part).

Quand Victorine est là, je me sens plus hardie.
Pourquoi m'abandonner, la petite étourdie ?

CÉLINCOUR (à part).

Je ne sais trop comment entamer l'entretien.

ADÈLE (à part).

C'est l'instant de parler. Pourtant, il ne dit rien.
Le voilà qui m'aborde enfin.

CÉLINCOUR.

Mademoiselle !

ADÈLE.

Monsieur !

CÉLINCOUR (à part).

Elle est tremblante et je tremble comme elle.

FRANÇOIS (remettant une lettre à Adele).

Cette lettre pressée est pour vous.

(Il sort.)

ADÈLE (après avoir lu).

Qu'ai-je lu !
O mon Dieu !

CÉLINCOUR.

Qu'avez-vous ?

ADÈLE (à part).

C'est un ordre absolu,
Un congé très-formel. Ce dernier coup m'accable
Et plus j'y songe, moins je le trouve explicable.

CÉLINCOUR.

De grâce, apprenez-moi...

ADÈLE.

Recevez mes adieux.

(Elle sort.)

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

CÉLINCOUR (seul).

Ce château désormais me devient odieux.
Il faut que je m'éloigne, il faut que je voyage.

SCÈNE DIX-NEUVIÈME.

CÉLINCOUR, VICTORINE.

VICTORINE.

Eh bien ! mon oncle, eh bien! quel jour le mariage ?
Pour le coup, il faudra que nous dansions tous deux.
Mais, mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé de fâcheux ?
Vous semblez consterné.

CÉLINCOUR.

Tout est perdu, ma chère.

VICTORINE.

Comment ! tout est perdu ! pas encor, je l'espère.

CÉLINCOUR.

Ton amie à l'instant va quitter le château,
Et moi, je pars aussi.

VICTORINE.

Voici bien du nouveau.
C'est là le résultat de votre tête-à-tête !
Moi qui du dénouement me faisais une fête !
Vous allez m'expliquer cette énigme. En tout cas,
Je vous en avertis, vous ne partirez pas.

CÉLINCOUR.

Qui m'empêchera ?

VICTORINE.

Moi. Quant à ma chère Adèle,
Il faudra qu'elle reste ou je pars avec elle.
Mais que nous veut François !

SCÈNE VINGTIÈME.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Je viens pour avertir
Que la voiture attend et que l'on peut partir.
Tout est prêt.

CÉLINCOUR.

Quoi ! déjà ?

(A Victorine.)

Tu vois.

VICTORINE.

Soyez tranquille.

FRANÇOIS.

Dans deux heures d'ici nous serons à la ville.

VICTORINE (à François).

Va dételer.

FRANÇOIS.

Comment !

VICTORINE.

Tu n'entends pas ?

FRANÇOIS.

Si fait.

VICTORINE.

Pourquoi restes-tu donc interdit, stupéfait ?
Cours, vole !

FRANÇOIS.

J'ai suivi l'ordre de votre mère.

VICTORINE.

Il faut suivre le mien.

FRANÇOIS.

Madame est très sevère ;

Elle me chassera peut-être. C'est égal,
Je me risque et je cours dételer le cheval.

CÉLINCOUR (le rappelant).

François !

FRANÇOIS.

Plaît-il, Monsieur ?

CÉLINCOUR.

François, si l'on te chasse,
Viens me trouver. Chez moi je te donne une place.

FRANÇOIS.

Je ne risque plus rien.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VINGT-UNIÈME.

CÉLINCOUR, VICTORINE.

VICTORINE.

Maintenant, dites-moi
D'où vient cet incident.

CÉLINCOUR.

Impossible.

VICTORINE.

Pourquoi ?

CÉLINCOUR.

Il s'agit d'un secret de la jeune étrangère
Que je ne voudrais pas trahir à la légère.

VICTORINE.

Ses secrets sont les miens.

CÉLINCOUR.

Alors tu dois savoir
Qu'un jeune homme, en cachette, est venu pour la voir;
Qu'il est sorti par là.

(Il montre la porte latérale.)

VICTORINE (à part).

Je ris de la méprise.

CÉLINCOUR

Mon désappointement, égal à ma surprise,
M'a fait sentir, hélas! à quel point je l'aimais.
Puis-je l'aimer encore?

VICTORINE.

Oui, oui! plus que jamais.

CÉLINCOUR.

Que dis-tu? plût au ciel! quel est donc ce jeune homme?
Comment se nomme-t-il?

VICTORINE.

Il se nomme... il se nomme...

(Après s'être amusée un moment de l'attention de Célincour.)

C'est le secret d'Adèle et je dois le garder.

CÉLINCOUR.

Méchante enfant !

VICTORINE.

Je tiens à vous persuader
Que ma discrétion égale au moins la vôtre
Et que je sais me taire, au besoin, comme un autre.

CÉLINCOUR.

Allons ! de mon tourment ne te fais pas un jeu.
Quel est cet étranger

SCÈNE VINGT-DEUXIÈME.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE (à Victorine).

Je viens te dire adieu...
Peut-être pour toujours... Cette idée est cruelle.
Pense, au moins quelquefois, pense à la pauvre Adèle.
Je t'écrirai souvent, et toi, j'ose espérer...
Je pars, car je ne peux m'empêcher de pleurer.

VICTORINE.

Ni moi non plus.

CÉLINCOUR (à part).

Ni moi. Quelle voix douce et tendre !
Peut-on, sans l'adorer, ou la voir ou l'entendre ?

ADÈLE (à Victorine).

Embrassons-nous ! adieu !

VICTORINE

Je veux bien t'embrasser.
Mais, te laisser partir ! moi ! peux-tu le penser ?
Rends-toi, de bonne grâce et cède à ma prière,
Sinon je te retiens comme ma prisonnière.
J'obtiendrai, s'il le faut, l'appui d'un magistrat.
Je ferai contre toi décerner un mandat.

ADELE.

Tu veux me retenir. Ta mère me renvoie.

VICTORINE.

Je n'ai qu'à dire un mot. Mon oncle plein de joie,
Tombe à tes pieds. Maman te demande pardon.

CÉLINCOUR.

Mais, dis-le donc, enfin, ce mot, petit démon !

VICTORINE (à Adele).

Mon oncle est honnête homme, il a de la prudence.
On peut de ton secret lui faire confidence.

CÉLINCOUR.

Oui, oui, ne craignez rien.

VICTORINE.

Ce jeune homme charmant
Que vous avez tantôt maudit injustement...

ADELE.

C'était mon frère.

SCÈNE VINGT-TROISIÈME.

LES MÊMES, Mme DE BELMONT.

Mme DE BELMONT (à part, au fond du théâtre).

O ciel !

CÉLINCOUR.

Ah ! que je suis coupable !

Mme DE BELMONT (à part).

Son frère ! Il se pourrait ! N'est-ce pas une fable ?

CÉLINCOUR.

Avoir osé former des soupçons contre vous !
Je mettrai mon bonheur et mes soins les plus doux
A vous faire oublier désormais cette injure.
Je tombe, avec transport, à vos pieds et je jure
De ne pas les quitter avant d'être certain
Que vous accepterez mon cœur avec ma main.

(Il se met aux genoux d'Adele.)

VICTORINE (apercevant sa mère).

Venez, maman, venez jouir d'un beau spectacle.
Convenez, avec moi, que j'ai fait un miracle.

Mme DE BELMONT.

Un miracle, c'est vrai. Reçois mon compliment.

VICTORINE.

J'ai réussi. Je suis dans le ravissement.

Mme DE BELMONT (à part).

La malheureuse enfant a détruit mon ouvrage.
Son miracle lui coûte un superbe héritage.

(Haut à Célincour.)

Veux-tu jusqu'à demain rester à ses genoux ?

CÉLINCOUR (à Adèle).

Vous savez mon serment ?

ADÈLE (en souriant).

Oui, Monsieur, levez-vous !

CÉLINCOUR.

Vous ne repondez pas ?...

VICTORINE.

Regardez son sourire.
Levez-vous ! levez-vous ! n'est-ce pas tout vous dire ?

(Adele lui tend la main, il la baise avec transport et se lève.)

CÉLINCOUR.

Trop heureux Célincour ! ma sœur, ma bonne sœur !
Partage, en ce moment, ma joie et mon bonheur.
Ce jeune homme est son frère.

Mme DE BELMONT.

Ah !

CÉLINCOUR.

Malgre l'apparence,

Je n'avais pas encor perdu toute espérance
Et tu vois maintenant combien j'avais raison.
Je ne me repens pas d'être resté garçon.
Le ciel me réservait une femme parfaite.

Mme DE BELMONT.

Tu vas te marier, j'en suis très-satisfaite.
Mieux vaut tard que jamais.

CÉLINCOUR.

Oui, oui, pour être heureux,
Il n'est jamais trop tard.

Mme DE BELMONT.

Sans doute. Je m'en veux
D'avoir par mes soupçons blessé Mademoiselle.
Mais, elle en conviendra, sa conduite était telle
Que l'on devait avoir des soupçons malgré soi.

ADÈLE.

C'est vrai, Madame, aussi je ne m'en prends qu'à moi.

Mme DE BELMONT.

Nous aurions, à coup sûr, bien accueilli son frère
S'il se fût présenté sans un air de mystère.

ADÈLE.

Un malheureux procès l'oblige à se cacher.

Mme DE BELMONT (vivement).

Un procès criminel?

ADÈLE.

On peut lui reprocher

D'avoir pour des amis commis une imprudence ;
Mais on reconnaîtra bientôt son innocence.

VICTORINE.

C'est certain.

Mme DE BELMONT.

Tu le sais ?

VICTORINE.

Adèle me l'a dit.
D'ailleurs j'ai vu son frère et cela me suffit.
On n'est pas criminel quand on a sa figure.

Mme DE BELMONT.

Tu ferais un bon juge.

(A Adèle.)

Avant de rien conclure,
Vous voudrez du procès savoir le dénouement,
Au moins, je le présume.

ADÈLE.

Ah ! bien certainement.
Mon frère est en péril. Dans un moment si triste,
Si je songeais à moi, je serais égoïste.

Mme DE BELMONT (à part).

C'est du temps de gagné.

VICTORINE.

Mon oncle, à vos amis,
A vos protections écrivez. C'est permis,
Pour sauver l'innocent.

Mme DE BELMONT (à part).

La noce n'est pas sûre,
Il pourra survenir des motifs de rupture.

SCÈNE VINGT-QUATRIÈME.

LES MÊMES, VICTOR, FRANÇOIS.

FRANÇOIS (annonçant).

Monsieur Victor d'Arcy !

ADÈLE.

Mon frère !

VICTORINE.

Quel bonheur !

ADÈLE.

Ton procès ?...

VICTOR.

Grâce au Ciel ! j'en sors à mon honneur.

Mme DE BELMONT.

Vous êtes acquitté ?

VICTOR.

Croyez-le bien, Madame,
Je n'étais pas coupable. Un arrêt le proclame.

VICTORINE.

Bravo !

VICTOR.

Sans avocat, j'ai gagné mon procès.
Je viens d'être informé de cet heureux succès
Et j'accours, sur le champ, exempt d'inquiétude,
Vous exprimer ici toute ma gratitude
Pour vos bons procédés à l'égard de ma sœur.

VICTORINE.

Remerciez aussi mon oncle... et de bon cœur.
Sans lui, c'en était fait de cette sœur chérie.

ADÈLE.

Au péril de ses jours il m'a sauvé la vie.

VICTOR (à Célincour).

Ah ! Monsieur ! je ne puis payer un tel bienfait !

VICTORINE.

J'en connais un moyen facile tout à fait.

VICTOR.

C'est ?...

VICTORINE.

C'est de lui donner la main de notre Adèle.
Des maris, j'en réponds, il sera le modèle.
Parlez, mon oncle !

Mme DE BELMONT.

Et vous, silence, s'il vous plaît.

Est-ce à vous de traiter un si grave intérêt ?
Aviez-vous mission de faire les demandes ?

CÉLINCOUR.

C'est bien à tort, ma sœur, que tu la réprimandes.
Elle vient d'exprimer le plus cher de mes vœux.

VICTOR.

J'y souscris avec joie.

VICTORINE (vivement, en mettant la main d'Adèle dans celle de Célincour).

Enfin ! soyez heureux.

(a Adele.)

Je te l'avais bien dit que tu serais ma tante.

ADÈLE.

Un titre non moins doux comblerait mon attente.

VICTORINE.

Quel titre ?

ADÈLE.

Tu m'entends.

CÉLINCOUR.

Oui, oui, ne craignez rien.
Je ferai son bonheur, comme elle a fait le mien.
Nous ne formerons tous qu'une même famille.

VICTORINE (pressant la main de Celincour).

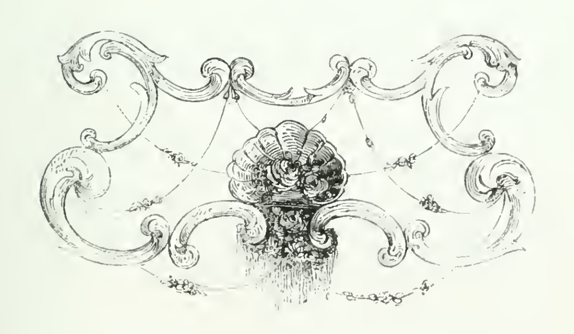
Mon bon oncle !

CÉLINCOUR (à Mme de Belmont).

Conviens, chère sœur, que ta fille
S'entend mieux que sa mère à marier les gens.
Ce que tous tes efforts n'ont pas fait en quinze ans,
En moins d'une journée elle vient de le faire.

VICTORINE.

Que ce soit un avis pour tout célibataire
Qui des nœuds de l'hymen veut goûter la douceur !
Qu'il s'adresse à sa nièce et non pas à sa sœur !



DIALOGUES

ENTRE DEUX FONCTIONNAIRES

MIS A LA RETRAITE.

PREMIER DIALOGUE.

DUPRÉ.

De vingt ans de travaux voilà donc le salaire !
Je ne puis y songer sans me mettre en colère.

FRANCHEVAL.

De nos temps orageux victime, comme toi,
Je viens également de perdre mon emploi ;
Mais, si j'ai murmuré, d'abord, de ma disgrâce,
J'en ai pris mon parti, bientôt, de bonne grâce.

DUPRÉ.

J'admire ton courage et je voudrais l'avoir.
On perd tout, à la fois, quand on perd le pouvoir.
Il faut que je t'en donne une preuve entre mille.
Tu sais ce que j'ai fait pour le petit Emile.
Il serait mort, sans moi, de misère et de faim.
Il doit à mes bontés une place et du pain.
A quelques pas d'ici j'ai rencontré le traître.

Croirais-tu qu'il a feint de ne pas me connaître
Et qu'il n'a pas daigné me tirer son chapeau ?
Que dis-tu de cela, toi qui vois tout en beau ?

FRANCHEVAL.

S'il est quelques ingrats, il est, en récompense,
Des cœurs reconnaissants beaucoup plus qu'on ne pense.
Mes employés m'ont fait de si touchants adieux,
Que, malgré moi, des pleurs ont coulé de mes yeux.

DUPRÉ.

Leurs démonstrations étaient-elles sincères ?

FRANCHEVAL.

J'en suis très-convaincu.

DUPRÉ.

Je ne m'y fierais guères.

FRANCHEVAL.

Pourquoi se défier, croire toujours le mal ?

DUPRÉ.

C'est que l'homme est un sot, un méchant animal.

FRANCHEVAL.

Merci du compliment pour la nature humaine !

DUPRÉ.

Je sais ce qu'elle vaut et je l'ai prise en haine.

FRANCHEVAL.

Te voilà devenu misanthrope à l'excès.

Le temps de ton humeur calmera les accès.
En attendant, ce soir, je te mène au spectacle.

DUPRÉ.

Merci ! je n'irai pas.

FRANCHEVAL.

Pourquoi ? quel est l'obstacle ?
J'ai deux billets d'auteur.

DUPRÉ.

Les acteurs d'aujourd'hui,
Et les pièces surtout, sont à mourir d'ennui.

FRANCHEVAL.

Pas du tout.

DUPRÉ.

J'ai, d'ailleurs, des goûts peu littéraires,
Nos penchants, là-dessus, furent toujours contraires.
Tu faisais, autrefois, des vers assez jolis.
Je n'en ai jamais fait et jamais je n'en lis.

FRANCHEVAL.

Tant pis ! un peu d'amour pour la littérature
T'aurait rendu, je crois, la retraite moins dure.
A propos, où vas-tu passer tes derniers jours ?
Versailles, St-Germain sont de charmants séjours,
Mais Paris avant tout.

DUPRÉ.

Paris ! je le déteste.
Paris ! de tous nos maux c'est la source funeste,
Foyer toujours brûlant de nos dissensions,

C'est l'infernal berceau des révolutions.
Plutôt que d'y rester je quitterais la France.
Je veux aller mourir au lieu de ma naissance.
Pas plus tard que demain je retourne à Nevers.

FRANCHEVAL.

Mon projet est aussi d'y passer les hivers.
Mais, j'ai, comme tu sais, dans un joli village,
Sur les bords de la Loire, un riant ermitage.
Je compte des étés y braver les chaleurs,
Cultivant tour à tour les lettres et les fleurs.

DUPRÉ.

Je ne t'envierai pas ces plaisirs bucoliques.

FRANCHEVAL.

Ce sont contre l'ennui de puissants spécifiques.
Nous partirons ensemble ?

DUPRÉ.

Oui partons ! Grâce à Dieu !
Je vais dire à Paris un éternel adieu.

FIN DU PREMIER DIALOGUE.

DEUXIÈME DIALOGUE.

DUPRÉ.

Te voilà donc enfin de retour à la ville ?

FRANCHEVAL.

Je m'arrache un moment à mon champêtre asile,
Pour te voir.

DUPRÉ.

Tu deviens tout à fait campagnard.
Je n'en suis pas surpris. Quel air dispos, gaillard !
Tu rajeunis là-bas. Pour moi, c'est autre chose,
Mes cheveux ont blanchi.

FRANCHEVAL.

Toujours triste et morose ?

DUPRÉ.

Toujours... plus que jamais : je suis atteint d'un mal
Qui me mine sans cesse et me sera fatal.

FRANCHEVAL.

Nous avons des docteurs dignes de confiance,
As-tu, pour le guérir, consulté leur science ?

DUPRÉ.

Tout l'art des médecins ne peut rien contre lui.

FRANCHEVAL.

Ah !... quel est donc ce mal si terrible ?

DUPRÉ.

L'ennui.

FRANCHEVAL.

L'ennui ! tu me surprends. Je croyais qu'au contraire
Tu trouvais cent moyens ici de te distraire.

DUPRÉ.

Erreur. Pour en trouver tous mes efforts sont vains.
Rien ne m'amuse plus.

FRANCHEVAL.

Pauvre ami, je te plains.

DUPRÉ.

Veux-tu savoir quel est l'emploi de ma journée ?
D'abord, je reste au lit toute la matinée.
Que faire de mon temps si j'étais matinal ?
A neuf heures François m'apporte mon journal.
Ce malheureux journal ! j'ai le courage insigne
De le lire, en entier, sans sauter une ligne.
Les journaux, à présent, sont très-fastidieux,
Mais, *cela fait toujours passer une heure ou deux.*
Après un déjeûner auquel je touche à peine,
N'ayant pas d'appétit, je sors, je me promène.
Je fais le tour du parc ; puis je gagne les quais.
J'y trouve des oisifs ; il n'en manque jamais.
Les caquets de salons, les sujets de scandale
Sont de nos entretiens la matière banale,
Et sur la politique aussi nous divaguons.
Quand vient l'heure où l'on voit arriver les wagons,
Nous dirigeons nos pas vers le débarcadère.
La foule n'est pas grande, on ne s'y presse guère.

Il nous offre un spectacle assez peu curieux.
Nous nous quittons enfin, bâillant à qui mieux mieux.
Quand je rentre chez moi, j'entreprends la lecture
D'un roman à la mode ou de quelque brochure.
Je ne sais si je dois m'en prendre à l'écrivain,
Mais le livre bientôt s'échappe de ma main,
Et, comme par l'effet d'un puissant narcotique,
Je dors jusqu'au dîner d'un sommeil léthargique.
La soirée est encor plus triste que les jours.
Au jeu, pour la passer, il faut avoir recours.
Le whist ou le piquet sont mes jeux ordinaires ;
Mais, j'en suis dégoûté, grâce à mes partenaires.
L'un est toujours distrait, l'autre toujours grognon.
Je ne peux m'empêcher de les prendre en guignon.
Il me tarde de voir la partie achevée,
Pour respirer, enfin, libre de ma corvée.
Je t'ai fait de mes jours le fidèle tableau.
Jamais de changement, jamais rien de nouveau.
Ils se ressemblent tous. Une telle existence
Est une véritable et dure pénitence.
Aussi, matin et soir, je maudis mon bourreau,
Le ministre d'un jour qui m'ôta mon bureau.

FRANCHEVAL.

Si la retraite a fait le malheur de ta vie,
Je lui dois, au contraire, un sort digne d'envie.
Un repos occupé comble tous mes désirs.
Je rends grâce à celui qui m'a fait ces loisirs.
Il m'a débarrassé des misères sans nombre,
Des soucis attachés au pouvoir, comme une ombre ;
A chassé, loin de moi, l'engeance des flatteurs,
Des lâches envieux, et les solliciteurs.
Je fais ce qui me plaît. Rien ne me contrarie.

Rien ne vient entraver ma liberté chérie.
Tous mes jours, bien remplis, me paraissent si courts
Que je voudrais pouvoir en allonger le cours.
Quand le chant des oiseaux que le beau temps réveille,
En saluant l'aurore, a frappé mon oreille,
Je suis bientôt debout. Je cours dans mon jardin
Respirer la fraîcheur et l'air pur du matin.
Qui pourrait exprimer le charme qui m'enivre?
Mon cœur s'épanouit. Je suis heureux de vivre;
Tout se pare, à mes yeux, de riantes couleurs.
Je flâne doucement, au milieu de mes fleurs.
Tantôt je lis, tantôt je rêve, je compose
Et trouve un joli vers, en cueillant une rose.
Je fais encor des vers, *car on revient toujours*,
Comme dit la chanson, *à ses premiers amours.*
Tu n'as pas oublié certaine comédie
Qui fut à l'Odéon autrefois applaudie.
Des devoirs sérieux m'avaient, depuis trente ans,
Contraint de renoncer à mes premiers penchants.
Libre aujourd'hui du joug des affaires publiques,
Je retourne, avec joie, à mes goûts poétiques.
Grâce à ces simples goûts, à leurs puissants attraits,
Les chagrins et l'ennui ne m'atteignent jamais.
L'auteur qui du public recherche les suffrages
Est toujours inquiet, tremblant pour ses ouvrages.
Des sifflets outrageants sont, au lieu de bravos,
Le seul prix qu'il obtient souvent de ses travaux,
Et des journaux mordants aggravent sa blessure.
Je ne redoute, moi, ni sifflets ni censure.
Travaillant pour moi seul, je cache mon trésor.
Je le tiens renfermé, comme Harpagon son or.
Avare plus heureux que tu ne l'imagines,
J'ai du plaisir sans crainte et des fleurs sans épines.

Horace nous a dit, mais Horace avait tort,
Que personne ici-bas n'est content de son sort.
Je suis content du mien et toujours optimiste,
En dépit de l'avis du poète humoriste.
La douce paix de l'âme, avec un climat sain,
Me dispense d'avoir recours au médecin.
C'est un préservatif contre la maladie.
Je ne me suis jamais mieux porté de ma vie.
Je ne m'aperçois pas des injures du temps,
Et je prolongerai mes jours jusqu'à cent ans.

DUPRÉ.

Vivre jusqu'à cent ans ! Dieu ! quelle perspective !
Bien loin de désirer qu'un tel malheur m'arrive,
Je voudrais être mort.

FRANCHEVAL.

Quoi ! tu voudrais mourir !
De ce mal britannique on pourra te guérir,
Et j'entreprends ta cure. Il faut que je t'emmène
Dans mes champs, avec moi, passer une semaine.
De bannir ton ennui je trouverai moyen.

DUPRÉ.

Tu me liras tes vers ?

FRANCHEVAL.

Je m'en garderai bien.

FIN.

DIALOGUES

ENTRE DEUX AVOCATS.

PREMIER DIALOGUE.

DUVERGER.

Tu verras à ton bal mes enfants et leur mère,
Mais moi, c'est incertain.

RAYMOND.

Pourquoi donc, cher beau-frère?
C'est aujourd'hui surtout que je tiens à t'avoir.
Mes modestes salons seront ornés, ce soir,
De tout ce que Paris a d'hommes d'importance,
Ecrivains, magistrats, députés, pairs de France.

DUVERGER.

Je dois plaider demain un procès sérieux,
Compliqué ; je voudrais m'en tirer de mon mieux,
Et ma cause n'est pas encor tout-à-fait prête.

RAYMOND.

Tu peux concilier ta cause avec ma fête.
Je plaide assez souvent au sortir d'un grand bal,
Où j'ai passé la nuit, sans m'en tirer plus mal.

Je sens même doubler mon talent oratoire.
C'est alors que j'étonne, entraîne l'auditoire.

DUVERGER.

Souviens-toi qu'au lycée, où nous étions rivaux,
Tu te faisais un jeu de nos plus grand travaux,
Tandis qu'il me fallait, pour accomplir ma tâche,
Passer un jour entier à *piocher* sans relâche.
Je suis toujours le même, aujourd'hui comme alors,
Je ne peux réussir qu'au prix de longs efforts.

RAYMOND.

Je crois, dans tous les cas, que tu pourras, sans peine,
Obtenir le renvoi de l'affaire à huitaine.

DUVERGER.

Donnerai-je ton bal pour motif du renvoi ?

RAYMOND.

Les juges, tu le sais, ont un faible pour toi.

DUVERGER.

Ils paraissent contents de mon exactitude.
Je veux en conserver, s'il se peut, l'habitude.

RAYMOND.

Sur cinquante procès à peine en perds-tu deux.

DUVERGER.

Lorsqu'on m'en propose un qui me semble douteux,
Je ne m'en charge pas. C'est mon plus grand mérite.

RAYMOND.

Tu refuses parfois des causes dont j'hérite.

Je dois à ton refus l'un de mes beaux succès.
Devant les magistrats je perdis mon procès,
Mais devant le public j'obtins une victoire
Dont le Palais longtemps gardera la mémoire.
C'est alors que mon nom, par vingt journaux cité,
Obtint rapidement de la célébrité.
Je vois, de jour en jour, croître ma renommée.
De la plus noble ardeur mon âme est enflammée.
Il me faut désormais un théâtre plus beau,
Plus grand, plus élevé que celui du barreau.

DUVERGER.

Que dis-tu, cher Raymond? en est-il aucun autre
Qui soit plus élevé, plus noble que le nôtre?
Si l'armée est féconde en vaillants généraux,
Notre barreau français compte aussi des héros.
Ainsi que dans les rangs de la magistrature,
On peut y recueillir la gloire la plus pure.

RAYMOND.

Je dois être, si rien ne dérange mon plan,
Député dans un mois, ministre dans un an.
La parole est chez nous une immense puissance,
C'est elle maintenant qui règne sur la France.
Puisque j'ai le bonheur d'en posséder le don,
Je ne veux pas en faire un coupable abandon,
En l'usant sottement à plaider des vétilles,
Dans l'intérêt restreint et privé des familles.
C'est à des intérêts plus dignes d'un grand cœur
Que j'entends consacrer mon talent d'orateur.
Quelle tâche admirable et quel rôle sublime!

DUVERGER.

Je sais combien est pur le motif qui t'anime.

Certains ambitieux savent, aux yeux des sots,
Cacher leurs vils calculs, à l'aide de grands mots.
Tu n'emploieras jamais cette indigne tactique.

RAYMOND.

Le bonheur général est mon désir unique.
Aussi ce qui me fait aspirer au pouvoir
N'est pas l'ambition, mais l'amour du devoir.
Quand on voit des abus, des fautes déplorables
Menacer le pays de maux irréparables,
Les combattre avec zèle et suivant leurs moyens
Est le droit, le devoir de tous les citoyens.
Je ne vois devant moi qu'un avenir sinistre
Et, pour le conjurer, je veux être ministre.

DUVERGER.

Laisse, quant à présent, ces graves intérêts,
Pour aller de ton bal surveiller les apprêts.

RAYMOND.

La politique aux bals n'est jamais étrangère.
C'est souvent en dansant qu'on fait un ministère.

FIN DU PREMIER DIALOGUE.

DEUXIÈME DIALOGUE.

RAYMOND.

Te voilà bâtonnier ?

DUVERGER.

C'est un titre d'honneur
Qui fait, je l'avouerai, ma gloire et mon bonheur.
Je ne me flattais pas que mon faible mérite
M'aurait valu la voix de tant d'hommes d'élite.

RAYMOND.

A ton élection je n'ai pu prendre part.
J'étais pour Perpignan alors sur mon départ.
Je suis allé, là-bas, aux confins de la France,
D'un journal poursuivi présenter la défense.
Mon langage, à la fois incisif et hardi,
A vivement ému ces hommes du Midi,
Et l'approbation de la foule idolâtre
S'est traduite en bravos, comme dans un théâtre.
Talma, dans ses beaux jours, n'en reçut jamais tant.
Une autre ovation m'attendait en sortant.
Sitôt que je parais, un cri se fait entendre :
« Qu'on le porte en triomphe ! » et j'ai beau m'en défendre,
Huit ou dix grands gaillards me prennent dans leurs bras.
Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.
Chacun veut m'approcher ; on se pousse, on se presse,
On me serre, on m'étouffe, à force de tendresse.
Echappé, non sans peine, à mes admirateurs,
Je rentre à mon hôtel, au milieu des clameurs.

De cette fatigante et rude promenade
Je suis dédommagé par une sérénade.
Je parais au balcon, aussitôt mille voix
En immenses vivat éclatent à la fois.
Un superbe banquet complète la journée
Et par des toasts nombreux la fête est couronnée.

DUVERGER.

Les journaux ont pris soin de nous entretenir
Du triomphe éclatant que tu viens d'obtenir.
Tu dois en être fier et je t'en félicite.

RAYMOND.

Il est vrai que partout maintenant on me cite.
Les journaux, menacés des rigueurs de la loi,
Ne veulent plus avoir d'autre avocat que moi.
On m'appelle, à la fois, à Nantes, Carcassonne,
Colmar, Mont-de-Marsan, Valencienne, Bayonne,
Orléans, Besançon, Carpentras et Quimper.
Malgré mon dévouement et les chemins de fer,
Je ne saurais suffire à ces travaux d'Hercule
Et devant l'impossible il faut que je recule.
Ma députation d'ailleurs est un mandat
Que je mets au-dessus de celui d'avocat.
Nos débats, chaque jour, croissent en importance.
Je ne veux plus manquer une seule séance.
Notre vieux ministère est encore debout,
Mais il résiste en vain ; on sent qu'il est à bout.
Je suis, comme tu sais, son ardent adversaire.
Sa chute est au pays tellement nécessaire
Qu'il ne peut, sans danger, tenir plus de huit jours.
Ton avis, cher ami, sur mon dernier discours ?
En es-tu content ?

DUVERGER.

Non, je n'en fais pas mystère.

RAYMOND.

Pourquoi donc ?

DUVERGER.

Tu n'en veux, dis-tu, qu'au ministère,
Contre lui seulement tu diriges l'assaut ;
Mais ne t'y trompe pas, tes coups portent plus haut.
Quand vous aurez sur nous déchaîné les orages,
Vous voudrez vainement empêcher leurs ravages.

RAYMOND.

Ne crains rien, nous saurons les calmer au besoin.

DUVERGER.

Dieu peut dire à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. »
Mais Dieu possède seul ce pouvoir tutélaire.
N'ouvrez donc pas la digue au torrent populaire.
Vous seriez, comme nous, entraînés dans son cours.
Insensé qui voudrait, au moyen d'un discours,
Arrêter dans sa course une locomotive !
Laissons la politique. Un grand bonheur m'arrive.
Mon fils a fait, hier, son début au barreau.

RAYMOND.

Un début, je le sais, très-brillant et très-beau.

DUVERGER.

Il a du cœur, de l'âme ; avant peu, je l'espère,
Derrière lui, bien loin, il laissera son père.
Le premier président, qui nous porte intérêt,

Nous a complimentés tous deux, après l'arrêt,
Avec l'assentiment du nombreux auditoire.
Mon fils était modeste, au sein de la victoire.
Mais, moi, de son succès j'étais tout glorieux
Et j'ai senti des pleurs qui roulaient dans mes yeux.
Je compte peu de jours aussi doux dans ma vie.

RAYMOND.

Ton bonheur paternel excite mon envie.
Ah ! que mon fils est loin de ressembler au tien !
Charle, avec de l'esprit, ne fera jamais rien,
Je voulais qu'il entrât dans la magistrature ;
Mais, pas du tout, monsieur veut une préfecture,
Quand je serai ministre ; et sais-tu ce qu'il fait ?
Comment il se prépare à devenir préfet ?
N'écoutant ni raisons ni conseils ni prières,
Il joue au Jockey-Club pendant des nuits entières.
Il vit en grand seigneur, et moi comme un forçat.
Quel pénible métier que celui d'avocat !

DUVERGER.

Surtout quand on l'exerce en orateur nomade.

RAYMOND.

Au lieu de me railler, plains-moi, cher camarade.
J'ai beau plaider sans cesse et restreindre mes goûts,
Je ne puis parvenir à joindre les deux bouts.

DUVERGER.

Serait-il vrai ?

RAYMOND.

La chose est tellement certaine
Que je suis obligé de vendre mon domaine.

DUVERGER.

J'apprends avec regret ce parti violent.
Tu devrais être riche, avec ton beau talent.

RAYMOND.

Je devrais, en effet, avoir quelques avances.
Mais je n'ai jamais su gouverner mes finances.
Le désir de briller, la vanité, l'orgueil,
Ont de notre fortune été toujours l'écueil.
Evitant ces travers qu'aujourd'hui je déteste,
Dans la prospérité tu t'es montré modeste ;
Tu n'as pas affiché le luxe d'un banquier,
D'un hôtel magnifique habité le premier.
Aussi, tu vois, sans peine, approcher la vieillesse.
Tu recueilles déjà le fruit de ta sagesse.
Quand je vends, tous les ans, quelques-uns de mes biens,
Toi, tu fais le contraire et tu grossis les tiens.
Tu viens, dernièrement, d'acheter en Bretagne,
Sur les bords de la mer, une belle campagne.

DUVERGER.

C'est un site charmant, un gracieux sejour.
J'irai de mes travaux m'y reposer un jour,
Partageant mes loisirs entre l'horticulture,
La chasse, le piquet et la littérature.

RAYMOND.

Pour moi, je ne vois pas de terme à mes travaux.
Condamné, sans relâche, à des soucis nouveaux,
Tôt ou tard à la peine il faut que je succombe.
Je me reposerai seulement dans la tombe.

FIN DU DEUXIÈME DIALOGUE.

TROISIÈME DIALOGUE.

DUVERGER.

Je ne m'attendais pas au plaisir de te voir.
Tu viens donc visiter notre nouveau manoir
Et tu daignes pour nous quitter la grande ville !

RAYMOND.

Tu vois un fugitif aujourd'hui sans asile.

DUVERGER.

Que dis-tu ! mais, mon Dieu ! ce n'est pas surprenant.
Rien peut-il, rien doit-il étonner maintenant ?

RAYMOND.

J'ai de tes bons avis méconnu la sagesse.
J'ai commis des erreurs. C'est vrai, je le confesse.

DUVERGER.

Pas un mot là-dessus. Plus tard, si tu le veux,
Nous pourrons en parler, quand tu seras heureux.
Tu n'as pas méconnu mon dévouement sincère,
Dans le malheur tu viens à moi ; merci, mon frère !
A calmer tes douleurs nous mettrons tous nos soins,
Et nous y parviendrons, je l'espère, du moins.
Ma femme, mes enfants m'aideront avec zèle
A remplir ce devoir d'amitié fraternelle.

RAYMOND (*lui serrant la main*).

Merci ! tous les malheurs m'arrivent à la fois
Et je serais, sans vous, accablé sous leur poids.

On avait à mon fils, dans le nord de la France,
Confié, pour début, un poste d'importance.
Le jeune homme comptait y faire un long séjour.
Il a fallu s'enfuir le quatrième jour.
Honteux de voir si tôt sa carrière finie,
Il vient de s'embarquer pour la Californie.
Il espère y trouver, sans peine, sans efforts,
Ce qu'il ne trouvait pas en France, des trésors.
J'avais chez un banquier que l'on dit honnête homme,
Placé, pour mes besoins, une assez forte somme,
Presque tout le produit du bien que j'ai vendu.
Sa maison a manqué. Mon argent est perdu.
J'avais d'un porte-feuille obtenu l'assurance,
J'allais atteindre au but de ma longue espérance,
Quand j'ai vu le pouvoir s'échapper de mes mains
Par un de ces retours imprévus et soudains
Qui font que le vainqueur est, à son tour, victime
Et tombe, tout à coup, du faîte dans l'abîme.
D'un ennemi puissant la haine me poursuit
Et, pour ma sûreté, j'ai disparu sans bruit.

DUVERGER.

Pauvre ami ! je te plains. Mais ne perds pas courage.
Près de nous, à l'écart, laisse passer l'orage.
Au bord de l'Océan, dans ce lieu retiré,
Loin de tes ennemis, tu vivras ignoré.
La mer est ici près, au bas de ma terrasse.
Tu fuiras le danger, à la moindre menace.
J'ai là dix mille francs dont tu peux disposer.
Tu me feras plaisir si tu veux en user.

RAYMOND.

Ta bonte m'attendrit et ta douce parole

Me rafraîchit le sang, me calme, me console.
Je ne veux toutefois accepter qu'à moitié
Les offres de ta franche et loyale amitié.
Je confie à vos soins ma fille avec sa mère,
Moi, je partirai seul pour la terre étrangère.
Nous savons qu'en Belgique un avocat français
Peut, avec du talent, avoir de grands succès.
Je vais me faire inscrire au barreau de Bruxelle,
Y chercher des clients et plaider de plus belle.
Je sens pour le travail renaître ma ferveur.
C'est en lui que j'espère, il sera mon sauveur.

DUVERGER.

Sans doute. Mais tu peux, sans quitter ta patrie...

RAYMOND.

Non, non. N'insiste pas, mon ami, je te prie.
Tu voudrais vainement combattre mon dessein.
Jusqu'à ce que le ciel redevienne serein,
Je m'impose un exil que je crois nécessaire.
Puisse de mes malheurs l'exemple salutaire
Faire voir ce qu'on gagne à trop chercher l'éclat,
Et donner à penser à plus d'un avocat!

FIN.

L'AMBITIEUX ET LE CAMPAGNARD,

DIALOGUES ENTRE DEUX FRÈRES.

PREMIER DIALOGUE.

VICTOR.

Je viens, mon cher Henri, te faire mes adieux.

HENRI.

Loin d'en être affligé, tu sembles radieux.
Tu quittes cependant tes parents, un bon frère,
Tu vas nous oublier.

VICTOR.

Sois certain du contraire.
Je t'écrirai souvent, je viendrai vous revoir.
Dans ma position, partir est un devoir.
Au lieu de perdre ici mes talents, ma jeunesse,
Je vais chercher la gloire, acquérir la richesse.
C'est à Paris surtout qu'on peut les obtenir.
J'espère m'y créer un superbe avenir.

HENRI.

Pars donc ! que la fortune, en tous lieux, t'accompagne !
N'ayant pas tes talents, je reste à la campagne.

Tu deviendras un jour ministre ou sénateur.
Je me contenterai d'être cultivateur.
C'est mon lot, je m'y tiens. Quoiqu'il semble vulgaire,
Mon état, cher Victor, est loin de me déplaire.
Notre père y trouva l'aisance et le bonheur.
Il nous laisse des biens acquis avec honneur.
Pourtant, dans sa jeunesse, il n'avait en partage
Que de la probité, des bras et du courage.
Simple ouvrier d'abord chez un brave fermier,
Tous les jours au travail il était le premier.
L'honnête laboureur, touché de tant de zèle,
Prit en affection ce serviteur fidèle,
Et s'attachant à lui, de plus fort en plus fort,
De sa fille, à la fin, lui confia le sort.
J'ai vu par quel moyen le gendre et le beau-père
Ont rendu la maison florissante et prospère.
J'ai partagé, dix ans, leurs paisibles travaux.
J'y trouvais, chaque jour, quelques charmes nouveaux.
Aimant par-dessus tout cette vie agricole,
Ce n'est qu'avec regret que j'allais à l'école.
Aussi malgré les soins de notre instituteur,
Je ne suis devenu qu'un très-pauvre docteur.
Mais, toi, c'est différent, tu montras pour l'étude,
Dès l'âge le plus tendre, une grande aptitude.
On te mit, de bonne heure, au collége voisin,
Où tu mordis sans peine au grec comme au latin.
Tes succès merveilleux flattaient tout le village.
Mon père en était fier.

VICTOR.

Ils étaient son ouvrage.
A ses soins paternels ce prix était bien dû.
Pourquoi faut-il, hélas ! que nous l'ayons perdu ?

Il aurait eu, plus tard, bien d'autres jouissances,
A moins que l'avenir, trompant mes espérances...
Mais l'avenir pour moi peut-il être incertain ?
Je sens que tout m'appelle au plus brillant destin.
Si de moi maintenant notre commune est fière,
Ce sera, quelque jour, la France tout entière.
Au milieu des grandeurs, je serai sans orgueil.
On trouvera toujours chez moi le même accueil.
Je n'oublierai jamais ma fortune première,
Le hameau, l'humble toit où j'ai vu la lumière,
Toi surtout, mon ami. Le plus cher de mes vœux
Sera de faire un sort à tes fils, mes neveux.
Je les placerai tous, et si par leur conduite...

HENRI (l'interrompant).

Merci pour mes enfants, si j'en ai par la suite !
Il faut, pour en avoir, me marier d'abord.
Attendons qu'ils soient nés pour songer à leur sort.

FIN DU PREMIER DIALOGUE.

DEUXIÈME DIALOGUE.

HENRI.

Embrassons-nous encore ! Après cinq ans d'absence,
Tu revois donc, enfin, le lieu de ta naissance !
Tu dois être enchanté. Tu reviens bien portant,
Si j'en crois l'apparence, un peu pâli, pourtant.
Eh bien ! as-tu déjà conquis beaucoup de gloire?
Es-tu ministre ? es-tu ?... Conte-moi ton histoire.

VICTOR.

Je ne suis rien encor.

HENRI.

Qu'as-tu donc fait là-bas ?
Lorsque tu m'écrivais, tu ne m'en parlais pas.

VICTOR.

La fortune pour moi s'est montrée inhumaine,
Et je viens au pays pour vendre mon domaine.

HENRI.

Grand Dieu ! Que dis-tu là ? Vendre un bien paternel !
Mais, c'est un sacrilége, un acte criminel.
Tu n'as pas réfléchi sûrement.

VICTOR.

Au contraire.

HENRI.

Cette vente fatale...

VICTOR.

Est un mal nécessaire.
La vie est si coûteuse à Paris qu'en cinq ans
Je me suis endetté de vingt-cinq mille francs.

HENRI.

Pas possible !

VICTOR.

La chose, hélas ! n'est que trop sûre.

HENRI.

Tu menais donc grand train, avec chevaux, voiture ?

VICTOR.

On ne peut sur ce point me reprocher d'abus ,
Car je me permettais à peine l'omnibus.

HENRI.

A quoi donc t'ont servi tes brillantes études ?

VICTOR.

Tous les commencements à Paris sont très-rudes.
J'espérais débuter, avec un grand succès,
Par une tragédie au Théâtre-Français.
Je cours à ce théâtre et je frappe à la porte.
On m'accueille en disant : « la Tragédie est morte;
« Elle est, avec Rachel, descendue au tombeau.
« Donnez-nous autre chose et surtout du nouveau. »
Pour suivre le conseil, je m'occupe d'un drame.
Je l'offre à l'Odéon, mais, hélas ! sans réclame,
Sans nom déjà connu, servant de passeport,
Le théâtre est toujours d'un difficile abord.

Mon drame est refusé comme ma tragédie.
Plus tard, nouvel échec pour une comédie.
Sans me décourager, au gérant d'un journal
Je propose un roman dans le genre moral.
J'avais un frontispice écrit pour apostille :
« *La mère en prescrira la lecture à sa fille.* »
Notre homme lit ces mots, et me rendant soudain
Mon malheureux ouvrage avec un froid dédain :
« La mode, m'a-t-il dit, n'est plus aux Berquinades.
« Le public est blasé sur ces peintures fades : »
Laissant donc les sujets tombés en discrédit,
Pour mon premier héros je fis choix d'un bandit ;
Je pris pour héroïne une femme adultère ;
J'y joignis un bâtard, un enfant du mystère,
En présentant le tout comme tableau de mœurs.
J'offris mon nouveau livre à plusieurs imprimeurs ;
Mais avec ces Messieurs je ne pus rien conclure.
L'un d'eux osa pourtant en faire la lecture ;
Puis, d'un ton paternel, me dit : « C'est excellent.
« Votre début promet, annonce un vrai talent ;
« Mais n'étant pas connu, soit dit sans vous déplaire,
« Il faut vous abriter sous un nom populaire.
« Tâchez de découvrir quelque célèbre auteur
« Qui veuille de ce livre être le protecteur,
« En lui donnant son nom, à la place du vôtre.
« Vous aurez au succès concouru l'un et l'autre,
« Vous par votre travail, lui surtout par son nom. »
Je repoussai d'abord l'avis, quoiqu'il fût bon.
Mon petit amour-propre était trop en souffrance.
Je l'adoptai, plus tard, comme ma seule chance.
J'allai timidement chez un auteur fameux
Dont la fécondité surprendra nos neveux.
Je le priai d'avoir la bonté, le courage

De mettre son grand nom au bas d'un faible ouvrage.
Il lut mon manuscrit, et l'illustre écrivain
Daigna de bonne grâce en être le parrain.
Grâce à ce talisman, l'enfant dont j'étais père
Obtint, dès qu'il parut, le sort le plus prospère,
Reçut de vingt journaux les éloges flatteurs
Et jusqu'en Amérique eut des admirateurs.
Je ne pus recueillir qu'une gloire anonyme.
Ma part dans les profits fut tout à fait minime ;
Car, mon associé prit la part du lion.
Alors, de marcher seul j'eus la prétention.
Piqué de voir le geai se parer de mes plumes,
Je fis, sous mon nom seul paraître dix volumes.
Pour leur impression j'avançai de l'argent
Que je croyais placer à deux mille pour cent.
Quel mécompte fâcheux suivit mon entreprise !
C'est l'enseigne qui fait valoir la marchandise,
Je ne le vis que trop. Mon ouvrage nouveau
Resta chez le libraire et mourut au berceau.
Je tournai mes regards vers une autre carrière,
Et notre député promit, à ma prière,
D'appuyer ma démarche auprès d'un directeur.
Je voulais, pour début, être au moins rédacteur.
Ce n'était pas, je pense, un vœu bien téméraire.
Je fus, six mois après, nommé surnuméraire.
On me fit espérer un prompt avancement.
J'étais, un an plus tard, comme au commencement.
Travaux perpétuels, sans le moindre salaire.
J'ai quitté, grâce à Dieu ! cette triste galère.

HENRI.

Et je t'approuve fort. Chez nous, un journalier
Gagne au moins de quoi vivre en faisant son métier.

Renonce, cher Victor, à cette capitale
Qui peut être pour toi de plus en plus fatale.

VICTOR.

Y renoncer ! Jamais.

HENRI.

Quoi ! malgré tes malheurs...

VICTOR.

Quand on connaît Paris on ne peut vivre ailleurs.

HENRI.

Paris ! aux jeunes gens il brouille la cervelle.
Ce que tu dis en est une preuve nouvelle.
Au surplus, mon ami, fais comme tu voudras.

VICTOR.

Tu m'aideras, j'espère, à sortir d'embarras.
Tu pourras de mon bien faciliter la vente.
J'en tire, tu le sais, trois mille francs de rente.
Il en vaut quatre-vingts, je crois.

HENRI.

C'est une erreur.
Donne-le moi pour cent, je suis ton acquéreur.

VICTOR.

C'est trop cher.

HENRI.

Non. Sans être un homme de finance,
Je sais compter. Ce bien est à ma convenance,
Il vaut cela pour moi.

VICTOR.

Je n'espérais pas tant.
Mais, c'est que je voudrais toucher le prix comptant,
Et je crains....

HENRI.

Si ce n'est que cela qui t'arrête.
Terminons sur le champ. La somme est toute prête.

VICTOR.

Quoi! tu paierais !...

HENRI.

Demain, au plus tard.

VICTOR.

En ce cas,
Mon domaine est à toi. Mais je ne comprends pas,
Bien que t'ayant connu toujours fort économe,
Comment tu peux avoir une pareille somme.
Aurais-tu, par hasard, découvert un trésor?

HENRI.

L'agriculture a pris un admirable essor.
C'est grâce à ses progrès, à la chaux, au drainage,
A d'autres procédés dont je connais l'usage,
Que j'ai plus que doublé la valeur de mon bien.
Je compte réussir de même pour le tien.
J'ai fait, pendant cinq ans, des récoltes superbes.
Chacun s'émerveillait du nombre de mes gerbes.
Tout en vendant le blé moins cher à l'indigent,
J'ai de mes gros plongeons tiré beaucoup d'argent.
Puis, d'un autre côté, ma bonne ménagère,

Qui d'un charmant enfant vient de me rendre père,
Thérèse a de sa dot grossi mon capital.
Tout cela réuni forme un joli total.

VICTOR.

J'admire ton bonheur. Il est digne d'envie.

HENRI.

Tu pourrais, comme nous, passer ici ta vie.
Tu connais ma pupille, une enfant de quinze ans,
Qui possède en biens fonds plus de cent mille francs.
C'est un cœur d'or. Elle est franche comme la pomme.
Je voudrais pour mari lui donner un brave homme.
Je t'ai communiqué mon plan à cet égard.

VICTOR.

Tu veux absolument me rendre campagnard.
Tu n'y parviendras pas.

HENRI.

Tant pis...

VICTOR.

Rose est gentille,
C'est, sous tous les rapports, une adorable fille.
Mais je dois et je veux retourner à Paris.

HENRI.

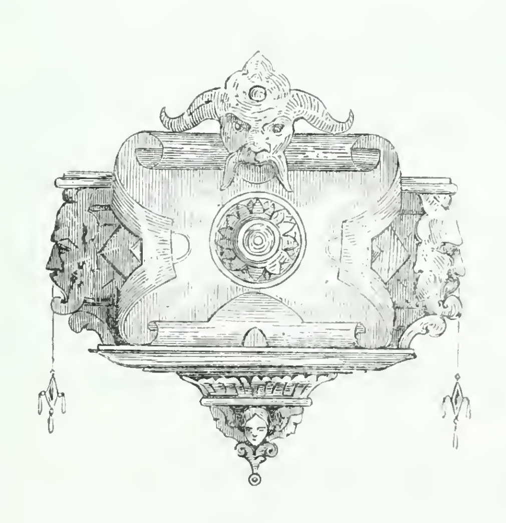
Est-ce que par malheur ton cœur y serait pris ?
Tu ne me réponds pas ? J'entends, la chose est claire.
Prends garde, cher Victor, à ce que tu vas faire.
Le sexe de Paris est, dit-on, bien trompeur.

VICTOR.

Tu ne le connais pas et je ris de ta peur.
Terminons, sans retard, notre importante affaire.

HENRI.

Tu le veux ? eh bien soit ! allons chez le notaire.



TROISIÈME DIALOGUE.

HENRI.

Tu ne m'attendais pas à Paris ?

VICTOR.

J'en conviens.

HENRI.

C'est pour toi, cher Victor, pour toi seul que j'y viens.
Nous ne recevions pas, là-bas, de tes nouvelles
Et j'étais sur ton sort dans des transes mortelles.
Tu me parais malade ?

VICTOR.

Oui, malade à mourir.
Je suis atteint d'un mal dont je ne peux guérir.
L'instant fatal approche, il est inévitable.

HENRI.

Pourquoi ce pistolet que je vois sur ta table ?

VICTOR.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

HENRI.

Que dis-tu ? quelle étrange et coupable maxime !
Elle érige en devoir, elle commande un crime.
Et d'ailleurs n'est-ce pas quand tout semble perdu
Que le bonheur souvent va nous être rendu.

VICTOR.

Le bonheur ! ici-bas vainement on l'espère,
Je sais trop, maintenant, que c'est une chimère.

HENRI.

Chimère ! pas du tout. Viens chez moi, tu verras
Que l'on peut être heureux, très-heureux ici-bas.
Laisse-moi, je te prie, entreprendre ta cure,
Et permets qu'avant tout je sonde ta blessure.
C'est au cœur, n'est-ce pas, qu'est le mal ?

VICTOR.

Tu l'as dit.
De mes derniers malheurs écoute le récit.
Tu verras si je peux révoquer ma sentence
Et supporter encor le poids de l'existence.
Je revins à Paris avec des capitaux,
Le cœur plein d'espérance et de projets nouveaux.
J'étais alors épris d'une charmante veuve.
De son penchant pour moi j'avais plus d'une preuve.
De posséder son cœur je me croyais certain ;
Mais j'avais des rivaux. Pour obtenir sa main,
Je voulus m'enrichir. Je savais que la Bourse
D'une grande fortune est quelquefois la source ;
Mais qu'on y voit surtout des désastres nombreux.
J'évitai sagement ce gouffre ténébreux.
On avait découvert une mine féconde
Qui devait surpasser les produits de Golconde.
Elle était le sujet de tous les entretiens.
On s'engoue aisément chez les Parisiens.
Bref ! je plaçai, comme eux, mes fonds dans cette mine.
J'y cherchais des trésors, j'y trouvai la ruine.

Pour comble de malheur, j'appris, le même jour,
Qu'un rival m'enlevait l'objet de mon amour.
Accablé de remords, de douleur, de misère,
Sans la moindre ressource...

HENRI.

Il te restait un frère.

VICTOR.

Je n'avais qu'une chose à faire en pareil cas,
C'était...

HENRI.

De revenir te jeter dans mes bras.

VICTOR.

La vie est un fardeau pour moi, je la déteste ;
Elle ne m'offre plus qu'un avenir funeste,
Et je la quitterai sans regret.

HENRI.

Si tu veux,
Elle peut te donner encor des jours heureux.
Raisonnons de sang-froid. Paris, je le suppose,
N'est plus un paradis où tu vois tout en rose !

VICTOR.

Que maudit soit le jour, jour à jamais fatal,
Où je vins habiter ce séjour infernal !

HENRI.

Infernal, en effet. Peut-on, quand on est sage,
Préférer son tumulte au calme du village ?

VICTOR.

Le village ! ah ! c'est là qu'est le bonheur réel,
Si le bonheur habite ailleurs que dans le ciel.

HENRI.

Que n'en fais-tu l'essai ! tu perds une coquette
Qui ne mérite pas, je crois, qu'on la regrette.
La perte n'est pas grande.

VICTOR.

Oh ! non, mille fois non.
Elle a les traits d'un ange et l'âme d'un démon.

HENRI.

Il faut donc l'oublier. Je t'amène, en échange,
Quelqu'un qui réunit l'âme et les traits d'un ange.

VICTOR.

Rose ?

HENRI.

Elle est arrivée à Paris avec moi.
Elle a voulu venir et je sais bien pourquoi,
Car je connais à fond ma très-chère pupille.
Ce n'est pas seulement pour voir la grande ville.

VICTOR.

Que dis-tu ? je ne puis croire qu'un tel motif...

HENRI.

Elle prend à ton sort l'intérêt le plus vif.

VICTOR.

Si j'osais... non jamais ! je suis indigne d'elle.

HENRI.

Ce n'est pas son avis.

VICTOR.

Je n'ai rien.

HENRI.

Bagatelle !
Elle est riche pour deux et quand tu n'aurais rien...
Mais il te reste encore un assez joli bien.

VICTOR.

Lequel ? que veux-tu dire ?

HENRI.

Il te reste un domaine,
Peut-être le meilleur de toute la Touraine.

VICTOR.

Comment de mon malheur peux-tu te faire un jeu,
Me plaisanter ainsi ?

HENRI.

Plaisanter ! non morbleu !

VICTOR.

Si d'un bien autrefois je fus propriétaire,
C'est toi...

HENRI.

Je n'en étais que le dépositaire.
C'est ainsi qu'en secret je l'avais entendu.

VICTOR.

Ce domaine est à toi, je te l'ai bien vendu.

J'en ai touché le prix que je ne peux te rendre.

HENRI.

Tu me rembourseras, un jour, je peux attendre.
Ce sera sûrement plus tôt que tu ne crois.
Ton domaine aujourd'hui vaut bien mieux qu'autrefois.
Sous ma direction soigne-s-en la culture.
Avec tes revenus et ceux de ta future,
En y joignant les fonds que Rose a sur l'Etat,
Dix ans te suffiront pour ce grand résultat.

VICTOR.

Mon bon frère ! comment payer un tel service ?

HENRI.

De ta part, à mon tour, j'exige un sacrifice.

VICTOR.

Parle !

HENRI.

Fais-moi cadeau de ce beau pistolet.

VICTOR.

J'entends. J'ai pour toujours abjuré mon projet.



MONSIEUR ANTOINE

OU LES HONNÊTES GENS

PENDANT UNE RÉVOLUTION,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

M. FRANVAL, sous le nom de M. ANTOINE.

M. DE LUSSAN, son ami.

LUCIEN, jeune officier.

ANDRÉ, vieux domestique de M. Franval.

DANIEL, ancien soldat.

LAROCHE, commissaire du Gouvernement révolutionnaire.

LEDUR.

BRULARD.

BOISSEC.

PAULINE, fille de M. Franval.

MARIANNE, sœur de Daniel.

Personnages muets.

Les trois premiers actes se passent sur les côtes de la Bretagne.

Les deux dernires, dans une prison de Paris, le Luxembourg.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place sur laquelle est planté un tilleul. Au fond, est une maison composée d'un simple rez-de-chaussée. La maison est précédée d'une cour avec claire-voie. La cour est ornée de fleurs et de rosiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ANTOINE, ANDRÉ.

M. ANTOINE.

Que j'aime ce modeste et paisible ermitage !
J'y vois couler mes jours à l'abri de l'orage
Et j'y respire un calme, une sérénité
Qui m'étaient inconnus dans un monde agité.

ANDRÉ.

Votre sort, mon cher maître, a bien changé de face.
Vous aviez à Paris une superbe place.
Elle vous procurait tout ce qui rend heureux,
La fortune, la gloire et des amis nombreux.
Le mauvais vent qui souffle aujourd'hui sur la France
Vous a tout enlevé : richesse, honneurs, puissance.
Placé par vos vertus au nombre des proscrits ;

Sous un nom supposé, forcé de fuir Paris,
De chercher un asile au fond de la Bretagne,
Vous voilà relégué dans une humble campagne ;
Et pourtant on croirait, à voir votre air serein,
Que vous n'éprouvez pas le plus léger chagrin.

M. ANTOINE.

J'avais, dans les honneurs, l'âme moins satisfaite ;
Je vivais moins heureux que dans cette retraite.
Des soucis du pouvoir affranchi désormais,
J'y trouve le repos, la liberté, la paix.
Ma fortune n'est plus ce qu'elle était naguères ;
Mais je puis soulager encor quelques misères.
De tous mes serviteurs je n'ai gardé que toi ;
Personne, cependant, n'est mieux servi que moi.
Tu m'as suivi partout comme un ami fidèle.

ANDRÉ.

Mes forces, quelquefois, pourront trahir mon zèle ;
Mais je m'attache à vous. Je veux jusqu'à la mort
Partager votre bon et votre mauvais sort.

M. ANTOINE.

Merci, mon cher André ! dans cette solitude,
Je goûte, avec transport les charmes de l'étude ;
J'ai, dans mon cabinet, mes auteurs favoris,
Et je deviens meilleur en lisant leurs écrits.

ANDRÉ.

Meilleur ! c'est impossible.

M. ANTOINE.

Une fille bien chère,
Me rappelant les traits, les vertus de sa mère,

De sa mère trop tôt ravie à notre amour,
Ma Pauline embellit encore ce séjour.
Veux-tu savoir quel est mon plus grand sacrifice ?
Je ne pourrai plus rendre aussi souvent service.

ANDRÉ.

Ah ! les hommes sont-ils dignes de vos bienfaits !

M. ANTOINE.

Que dis-tu ?

ANDRÉ.

Que d'ingrats, Monsieur, vous avez faits !

M. ANTOINE.

Je leur pardonne.

ANDRÉ.

Soit ! mais qu'au moins par la suite,
Ce soit une raison pour changer de conduite.
Soyez moins généreux.

M. ANTOINE.

Je ne changerais pas,
Dussé-je rencontrer encor quelques ingrats.
Le plus grand des plaisirs est d'être utile aux hommes.

ANDRÉ.

Vous portez des bienfaits comme un pommier des pommes.
L'arbre vieux, on l'abat et l'on en fait du feu,
Voilà sa récompense !

M. ANTOINE.

Il sert encor.

ANDRÉ.

Morbleu !
Donnez, puisque c'est là votre bonheur suprême ;
Mais laissez-vous du moins quelque chose à vous-même.
Votre mince trésor ne peut longtemps durer.
Vous n'aurez bientôt plus que les yeux pour pleurer.

M. ANTOINE.

Mais toi-même, mon vieux, qui fait tant l'économe,
Ne t'ai-je pas surpris accostant un pauvre homme
Et mettant dans sa main trois ou quatre gros sous ?

ANDRÉ.

Oui, la contagion me gagne auprès de vous.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL (regardant M. Antoine).

C'est lui.

M. ANTOINE (à André).

Que veut cet homme ?

ANDRÉ.

Ah ! rentrez, mon bon maître !
Je crains...

M. ANTOINE.

Quoi donc ?

ANDRÉ.

Le monde est aujourd'hui si traître !

DANIEL (à part).

Je ne me trompe pas, c'est bien lui, grâce au ciel !

(S'avançant vers M. Antoine.)

Daignerez-vous, Monsieur, reconnaître Daniel ?

M. ANTOINE.

Daniel ! attendez donc !

DANIÈL.

Votre mémoire hésite.
Quant à moi, je vous ai reconnu tout de suite.
On ne peut oublier les traits d'un bienfaiteur.
Les vôtres sont restés gravés là, dans mon cœur.
Victime de la haine et de la calomnie,
Menacé de la mort et de l'ignominie,
Un jeune homme, autrefois, fut mis en jugement.
C'est vous qui présidiez alors le Parlement.
Votre esprit pénétrant sut, malgré l'apparence,
De cet infortuné découvrir l'innocence
Et la rendre pour tous plus claire que le jour.
Grâce à vous ! l'accusé fut absous par la cour.
Cet homme, préservé par vous de l'infamie
Et qui vous doit l'honneur, la liberté, la vie,
Cet homme, en ce moment, embrasse vos genoux.

(Il veut se mettre à genoux.)

M. ANTOINE (vivement).

Relevez-vous, de grâce.

DANIEL.

Un homme tel que vous
De la divinité, sur la terre, est l'image ;
Laissez-moi donc, Monsieur, vous rendre cet hommage.

M. ANTOINE (lui serrant la main).

Permettez-moi plutôt de vous serrer la main.

(A André.)

Toi qui fais le procès à tout le genre humain,
Tu vois qu'il est encor des vertus chez les hommes.

ANDRÉ.

C'est une exception dans le temps où nous sommes.

DANIEL (à M. Antoine).

Que de fois j'ai prié le Ciel avec ferveur
De répandre sur vous la joie et le bonheur !

M. ANTOINE.

Brave homme !

DANIEL.

Maintenant que je sais où vous êtes,
Je reviendrai vous voir, ici, les jours de fêtes,
Si vous le permettez.

M. ANTOINE.

Très-volontiers, mon cher.
J'irai vous voir aussi.

DANIEL.

Là-bas, près de la mer.

Je me suis, dans le bois, fait une maisonnette.
J'y travaille, en chantant gaîment la chansonnette.

M. ANTOINE.

J'ai remarqué de loin, hier, votre maison.
Vous êtes logé là comme feu Robinson.

DANIEL.

Je ne l'ai pas connu. Sous le toit que j'habite,
L'un de ces jours derniers, j'ai reçu la visite
D'un ange qui s'était égaré dans le bois.
Quelle aimable figure et quelle douce voix !
Cet ange, me croyant tout à fait sans ressource,
Voulait me secourir et me donner sa bourse.
J'aurais, en acceptant, volé les malheureux.
Le fruit de mon travail suffit à tous mes vœux.

(Apercevant Pauline.)

Mais, que vois-je ? cet ange est de votre famille.
J'aurais dû m'en douter. Tel père, telle fille !

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE.

Bonjour, brave Daniel !

DANIEL.

Votre humble serviteur !

PAULINE.

Vous connaissez mon père ?

DANIEL.

Il fut mon bienfaiteur.

M. ANTOINE.

Vous me donnez un nom...

DANIEL.

Dont vous êtes bien digne.
Si vous avez besoin de moi, faites un signe.
Mon sang vous appartient et je serais heureux
De pouvoir le répandre en vous servant tous deux.

M. ANTOINE (lui serrant la main).

Au revoir, bon Daniel !

(Daniel sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, MOINS DANIEL.

M. ANTOINE.

Cœur loyal et sincère !
Du peuple en général voilà le caractère,
Quand des ambitieux, des flatteurs, des méchants
N'altèrent pas en lui ces généreux penchants.

ANDRÉ.

Oui, mais il est terrible aussi quand on l'égare.
En France, par malheur, la chose n'est pas rare.
Je vais au bourg voisin aujourd'hui faire un tour.
Vous saurez du nouveau peut-être à mon retour.

M. ANTOINE.

J'en suis peu curieux. Un tas de nouvellistes
Aime à semer les bruits, les récits les plus tristes.

ANDRÉ.

Plus ils sont affligeants et moins je les crois faux.

(Bas.)

Ne recevant ici ni lettres ni journaux,
Il est bon de savoir un peu ce qui se passe.

(Il sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. ANTOINE, PAULINE.

PAULINE.

D'où vient que notre André vous parlait à voix basse?
Est-ce que nous serions menacés d'un danger?

M. ANTOINE.

Pas du tout.

PAULINE.

J'aperçois, là-bas, un étranger,
Je vous laisse.

M. ANTOINE.

Il paraît égaré de sa route.
Un charitable avis l'obligera sans doute.

(Pauline sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

M. ANTOINE, LAROCHE.

M. ANTOINE (à part).

Je reconnais cet homme ; il fut mon serviteur,
Mon intendant.

LAROCHE (à part).

Tiens ! tiens ! n'est-ce pas une erreur ?
Franval ici ! Franval ! ce vieil aristocrate,
Ce ci-devant auquel j'en veux d'ancienne date !

M. ANTOINE (s'avançant).

C'est vous, Laroche ?

LAROCHE.

Oui, oui, c'est moi. Tu voudras bien,
Quand tu me parleras, m'appeler citoyen.
Je ne m'attendais guère à te voir en Bretagne.

Je te croyais en Suisse ou bien en Allemagne.
Tu n'as pas émigré ? c'est assez surprenant.
Quel est donc ton motif? ah ! j'y suis maintenant,
C'est pour mieux conspirer contre les patriotes.
A Paris sur ton compte on m'a remis des notes.

M. ANTOINE.

Quel discours !

LAROCHE.

Ce n'est plus, mon vieux, comme autrefois.
Je te devais respect, c'est toi qui me le dois.

M. ANTOINE (à part).

Je reste confondu d'une telle impudence.

LAROCHE.

Ton règne est terminé, c'est le mien qui commence.
Chacun son tour n'est pas un proverbe nouveau.

M. ANTOINE (à part).

S'il n'est pas fou, le vin a troublé son cerveau.
Demeurer plus longtemps serait me compromettre.

(Il va pour rentrer chez lui.)

LAROCHE.

Où vas-tu donc ?

M. ANTOINE.

Chez moi, si vous voulez permettre.

LAROCHE.

Ah ! c'est là ta maison ? c'est très-bon à savoir.

M. ANTOINE.

Comment ?

LAROCHE.

Adieu ! j'espère, avant peu, te revoir.

(Il sort.)

SCÈNE SEPTIÈME.

M. ANTOINE (seul).

Ses paroles, son ton respirent la menace.
Je ne sais que penser d'une pareille audace.
Cet homme de me nuire aurait-il le pouvoir ?
Mon danger personnel ne saurait m'émouvoir.
Je ne crains pas pour moi ; mais, c'est pour ma Pauline.
Sans moi, que deviendrait cette chère orpheline ?

SCÈNE HUITIÈME.

M. ANTOINE, ANDRÉ.

M. ANTOINE.

Tu reviens sur tes pas ?

ANDRÉ.

Par un triste motif.

Qu'ai-je appris en chemin ? J'en suis plus mort que vif.
Le crime audacieux n'a plus rien qui l'arrête.
De tous les gens de bien il menace la tête.

M. ANTOINE.

Pauvre France !

ANDRÉ.

Le Ciel avait, jusqu'à ce jour,
Eloigné le péril de cet obscur séjour.
Nous espérions pouvoir toujours nous y soustraire,
Hélas ! on nous a fait l'envoi d'un commissaire.
Cet agent de désordre et de proscription
Avec un zèle ardent poursuit sa mission.
Vingt familles en deuil en sont le témoignage.
Et savez-vous, Monsieur, quel est le personnage
D'un pouvoir sans limite en ces lieux revêtu ?
Votre ancien intendant Laroche.

M. ANTOINE.

Que dis-tu ?
Laroche !

ANDRÉ.

J'ai servi deux ans avec ce traître,
Et j'ai, pendant ce temps, appris à le connaître.
C'est une âme de boue, un cœur bas et pervers.
Pour faire sa fortune il perdrait l'univers.
S'il vient à découvrir quelle est votre demeure ..

M. ANTOINE.

Il la connaît.

ANDRÉ.

O ciel !

M. ANTOINE.

Je l'ai vu tout à l'heure.

ANDRÉ.

Alors il faut partir sans retard.

M. ANTOINE.

Cependant .

ANDRÉ.

Ne restez pas ici. Ce serait imprudent.

M. ANTOINE.

Tu vois toujours en noir. Je me flatte, j'espère...

ANDRÉ.

Encore un coup, partez !

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE.

Pourquoi cela, mon père ?
Je vous suivrai partout. Je ne vous quitte pas.

ANDRÉ.

Ce serait de sa fuite augmenter l'embarras,
En doubler le danger. Pour qu'elle soit secrète,

Il faut qu'il parte seul, qu'il cherche une retraite.
Nous l'y joindrons bientôt.

M. ANTOINE.

Qu'ai-je à me reprocher ?
Quel motif sérieux m'oblige à me cacher ?

ANDRÉ.

Fuyez, je vous en prie à genoux, mon bon maître !
Monsieur de Morinval, que vous deviez connaître,
N'avait que des vertus, n'avait fait que du bien ;
De tous les malheureux il était le soutien ;
Il était, comme vous, sans peur et sans reproche.
Des scélérats, guidés par l'odieux Laroche,
En brûlant son château, viennent de l'égorger.

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN (à M. Antoine).

Vous êtes menacé, Monsieur, d'un grand danger.
Quoiqu'étranger pour vous, votre sort m'intéresse.
Eloignez-vous d'ici sur le champ. Le temps presse.

PAULINE (à M. Antoine).

N'hésitez plus, partez !

M. ANTOINE.

Mais, pour quelle raison ?

Quel crime ai-je commis ? que me reproche-t-on ?

LUCIEN.

De conspirer.

M. ANTOINE.

Jamais je n'en eus la pensée.

LUCIEN.

Cette accusation est injuste, insensée ;
Mais le peuple égaré croit tout facilement.
Profitez, croyez-moi, de l'avertissement.

M. ANTOINE.

Puis-je savoir au moins votre nom ?

LUCIEN.

Fuyez vite !
Pour ne pas inspirer de soupçon, je vous quitte.

(Il sort.)

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, MOINS LUCIEN.

PAULINE (à son père).

C'est moi qui maintenant vous presse de partir,
Mon père !

M. ANTOINE.

Tu le veux, il faut y consentir.

PAULINE.

Je compte sur Daniel, en cette circonstance
De ce loyal breton réclamez l'assistance.

M. ANTOINE.

J'y songeais. C'est chez lui que tu me rejoindras.

(Il l'embrasse et va pour sortir.)

PAULINE (courant après lui).

Laissez-moi vous serrer encore dans mes bras.

(Il l'embrasse une seconde fois et sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

PAULINE, ANDRÉ.

PAULINE.

Mon Dieu ! veille sur lui.

ANDRÉ.

Dix minutes d'avance !
Il est dans la forêt et j'ai bonne espérance.
L'ennemi n'est pas loin. Ciel ! déjà je l'entends.
Tâchons de l'arrêter ici, gagnons du temps.

(Il ferme la porte de la grille et en jette la clé en dedans.)

Il faut pour réussir paraître sans alarmes,
Prendre un air rassuré. Séchez d'abord vos larmes.

PAULINE.

Je ne puis m'empêcher de pleurer, c'est trop fort.

ANDRÉ.

Contraignez-vous, de grâce, et faites un effort.

PAULINE.

Tu devrais me donner l'exemple du courage.
Ne vois-je pas des pleurs couler sur ton visage ?

ANDRÉ.

Il est vrai. Vous pleuriez et je pleurais aussi,
Sans m'en apercevoir.

PAULINE (s'essuyant les yeux et tâchant de sourire).

Sera-ce bien ainsi ?

ANDRÉ.

C'est cela. Maintenant nous sommes en mesure.
Ils peuvent arriver.

PAULINE

Quel est donc ce murmure,
Semblable au bruit lointain de la mer en courroux ?
Le cœur me bat.

ANDRÉ.

La crise approche. Taisons-nous.

SCÈNE TREIZIÈME.

Les Mêmes, LAROCHE, LUCIEN, LEDUR, BRULARD, BOISSEC, gens du peuple armés les uns de fusils, les autres de fourches, bâtons, etc.

PLUSIEURS VOIX.

A bas le ci-devant !

AUTRES VOIX.

Mort au traître !

AUTRES VOIX.

Oui, qu'il meure !
Point de pitié pour lui !

LAROCHE (montrant la maison).

C'est ici qu'il demeure.
De peur qu'il ne s'échappe, entourez la maison.

BOISSEC.

Quoi ! c'est le citoyen Antoine ?

LAROCHE.

Il prend ce nom !
Preuve de plus. Pour mieux masquer son entreprise,
Sous un nom supposé le traître se déguise.

UNE VOIX.

Il est pourtant bien bon pour le pauvre indigent.

AUTRE VOIX.

De lui, plus d'une fois, j'ai reçu de l'argent.

UNE TROISIÈME VOIX.

Je serais mort, sans lui, de faim et de misère.

LAROCHE.

Il répand des bienfaits qui ne lui coûtent guère.
C'est l'or de l'étranger et surtout des Anglais.
Défions-nous de lui. Ses prétendus bienfaits
Sont l'effet d'un calcul, d'une ruse infernale
Que j'ai su reconnaître et que je vous signale.
Il cherche à vous corrompre.

PLUSIEURS VOIX.

Ah ! ah ! voyez-vous bien !

LAROCHE.

Mais il n'en viendra pas à bout, je ne crains rien.

LEDUR ET PLUSIEURS VOIX.

Non, non. A bas l'Anglais !

LAROCHE.

J'aime votre colère
Contre cet allié du perfide insulaire.
Il a chez lui de l'or, de l'argent à foison.

LEDUR.

C'est de l'or des Anglais, prix de la trahison.
Il faut le confisquer sur le champ. A l'ouvrage !

(Il va vers la maison.)

LAROCHE.

Un instant! unissons la prudence au courage.
Il peut tirer sur nous avec quelque arme à feu.
Ne nous exposons pas.

LEDUR.

Marchons, marchons, morbleu!
Mettons la main sur l'or avant qu'il disparaisse.

BRULARD.

C'est bien dit. A l'assaut, à l'assaut de la caisse!

PAULINE (s'avançant).

Mes amis, arrêtez! loin d'être un corrupteur,
Un traître à sa patrie, un vil conspirateur,
De toutes les vertus mon père est le modèle.
Il est à son pays, comme à l'honneur, fidèle.
Vous ne trouverez pas d'argent dans sa maison
Et vous en connaissez vous-même la raison.
Il vous l'a tout donné. Vous n'y verrez pas d'armes.
Ne faisant que du bien, il était sans alarmes.
Jamais de sa défense il n'a pris nul souci,
Car il croyait n'avoir que des amis ici.

LEDUR.

C'est sa fille.

BRULARD.

Elle est belle.

LAROCHE.

Oui, morbleu!

BOISSEC.

Son visage
Est doux comme sa voix et comme son langage.

LAROCHE.

Ne vous y fiez pas, ils se ressemblent tous.
Son père prend aussi le ton mielleux, l'air doux ;
Mais c'est un hypocrite.

ANDRÉ.

Est-ce bien toi, Laroche,
Qui fais à notre maître un semblable reproche ?
Toi, qui traces de lui ce portrait imposteur ?

LAROCHE.

Que parles-tu de maître ici, vieux radoteur ?
Ce mot est supprimé, vil esclave des traîtres !
Nous sommes tous égaux.

LEDUR.

C'est cela, plus de maîtres!

LAROCHE.

Ne perdons pas de temps ! à l'œuvre, citoyens!

(Il cherche à ouvrir la porte.)

Cette porte est fermée.

LEDUR.

Alors les grands moyens !
Ce sera bientôt fait.

(Il secoue la porte.)

BRULARD (regardant la claire-voie).

L'escalade est facile.

ANDRÉ (se mettant devant la porte).

Quel est votre dessein ? Respect au domicile,
C'est la loi.

LAROCHE.

Que viens-tu nous conter de la loi?
Tu ne la connais pas. Ici, la loi, c'est moi.
Je ne suis pas soumis à la règle ordinaire.
Rien ne peut limiter les droits d'un commissaire.

(Aux gens du peuple.)

Par la force, au besoin, éloignez ce vieillard.

ANDRÉ.

Je proteste.

LAROCHE.

C'est bon.

LEDUR.

Silence, vieux braillard !

(La porte et la claire-voie sont attaquées en même temps.)

LAROCHE (se parlant à lui-même).

Quand le peuple est lancé, c'est comme une tempête :
Il n'est point de rempart, d'obstacle qui l'arrête.
Il renverse, en passant, il pulvérise tout.

LEDUR.

Courage, compagnons ! nous en viendrons à bout.
Nous y voilà, victoire !

(Les gens du peuple envahissent la cour, en criant : victoire !)

ANDRÉ (bas à Pauline).

Oh Dieu ! quel brigandage !
Ils vont dans la maison mettre tout au pillage !

LAROCHE.

Ledur s'est bien conduit. Il n'est pas maladroit.
Je veux dorénavant en faire mon bras droit.

PAULINE (bas à André).

Qu'ils pillent la maison, je la leur abandonne.
Qu'ils y mettent le feu, même, je leur pardonne,
Si mon père est sauvé.

LAROCHE (à part).

Le citoyen Franval
Pourrait bien éprouver le sort de Morinval.

(A Ledur qui sort de la maison.)

Eh bien ! brave Ledur ! quel rapport viens-tu faire ?
M'amène-t-on l'Anglais ici ?

LEDUR.

Non, commissaire.
Il est trop tard. L'oiseau venait de dénicher.

LAROCHE.

Ah ! malédiction !

BRULARD (sortant de la maison avec Boissec.)

Nous avons beau chercher ;
Pas plus d'or ou d'argent ici, que dans ma bourse.

BOISSEC.

Attendez ! il nous reste encore une ressource.
Nous n'avons pas fouillé dans la cave.

PLUSIEURS VOIX.

C'est vrai.

LAROCHE.

Il s'y cache peut-être. Allez-y !

BOISSEC.

Sans délai.

(à part.)

De son vin, en tous cas, nous aurons des nouvelles.

(Il sort avec d'autres gens du peuple.)

ANDRÉ (à part).

Ils vont à notre cave en faire voir de belles.

LAROCHE (à André).

Je veux t'interroger ici comme témoin.
Approche !

ANDRÉ.

Tu pourrais t'épargner un tel soin,
Car je ne dirai rien. Tu désires connaître
Quel est en ce moment l'asile de mon maître ?

LAROCHE,

Justement. Tu le sais, tu vas le révéler.

ANDRÉ.

Tu me crois donc bien lâche ?

LAROCHE.

On te fera parler.

ANDRÉ.

Tu peux me faire taire en m'arrachant la vie ;
Mais, me faire parler, jamais.

LAROCHE.

Il me défie !
Le proverbe a raison : tel maître, tel valet.
C'est encore un coupable.

ANDRÉ.

Oui, si mon maître l'est.

LAROCHE (à quelques hommes du peuple).

Il l'avoue. Arrêtez cet homme, je l'ordonne.

(Montrant Pauline.)

Assurez-vous aussi de la jeune personne.

(A Pauline.)

Si ton père, à l'instant, ne se retrouve pas,
Tu serviras d'ôtage et tu m'en répondras,
Citoyenne Franval.

PAULINE.

Si je sauvais mon père,

Soyez sûr qu'à ce prix la mort me serait chère.

LEDUR (à Laroche).

Nous avons parcouru de la cave au grenier.
Point d'armes, point d'argent et point de prisonnier.

BOISSEC (montrant des bouteilles qu'il a à la main, ainsi que plusieurs de ses camarades.)

C'est égal. Nous venons de faire une saisie
Qui, tout autant que l'autre, est à ma fantaisie.

(Après avoir bu.)

On chercherait longtemps pour trouver du meilleur.
C'est du Bordeaux tout pur.

LAROCHE.

Boissec est connaisseur.

LEDUR (à Laroche).

A ta santé !

LAROCHE.

Merci !

(A part.)

Ma foi, je les excuse.
Il faut bien, quelquefois, que le peuple s'amuse.

LEDUR (remettant une bouteille à Laroche).

Trinquons !

LAROCHE.

Très-volontiers.

(Ils trinquent et ils boivent.)

LEDUR (lui frappant sur l'épaule).

C'est bien. Tu n'es pas fier.

LAROCHE.

Boissec avait raison. Il est bon.

BOISSEC.

Et pas cher.

LUCIEN (à Boissec qui lui offre une bouteille).

Merci ! je n'ai pas soif.

LAROCHE.

Il n'aime que la gloire.

BOISSEC.

Que l'on ait soif ou non. C'est égal, il faut boire
Pour la soif à venir.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui. Buvons !

ANDRÉ (à part).

Tant mieux.

LAROCHE.

Amis, c'est assez bu. Le temps est précieux.
Partons !

BOISSEC.

Je n'en étais encor qu'à ma troisième.

(Il trébuche sur Laroche.)

LAROCHE.

Soutiens-toi, citoyen !

BOISSEC (montrant une bouteille.)

Voici ma quatrième !

LAROCHE.

Celui que nous cherchons ne peut pas être loin.
Fouillons de toutes parts, visitons avec soin
La forêt...

PAULINE (à part).

La forêt !

LAROCHE (à Pauline).

Tu changes de visage,
Tu pâlis.

(Au peuple.)

J'ai gardé sa fille comme ôtage.
Il faut, avec le vieux, la conduire en prison.

(A Lucien.)

Citoyen lieutenant, je t'en charge.

LUCIEN.

C'est bon.

LAROCHE.

Mais ne te laisse pas séduire par la belle.

LUCIEN.

Pour qui me prenez-vous ?

(A Pauline.)

Venez, Mademoiselle !

(Bas.)

Ne craignez rien.

PAULINE (bas).

Je crains pour un autre que moi.

(A part.)

O mon père ! je tremble uniquement pour toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une forêt. Au fond, vis-à-vis du spectateur, est la cabane de Daniel, adossée à un vieux chêne. Devant l'un des côtés de la cabane est un banc de bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ANTOINE (seul).

(Il se promene avec agitation.)

Un jour sans la revoir ! un jour entier sans elle !
Qui peut la retenir ? cette attente est mortelle.
Mon cœur est agité de noirs pressentiments.
Le retard de Daniel augmente mes tourments.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. ANTOINE, DANIEL.

DANIEL.

Quoi ! vous êtes sorti, Monsieur ! quelle imprudence !

M. ANTOINE.

C'est vous, enfin, mais seul !... vous gardez le silence !
Ma fille...

DANIEL.

Avec le vieux on l'a mise en prison.

M. ANTOINE.

Où donc est la justice ? où donc est la raison ?

DANIEL.

La raison, la justice ont déserté la France.
Pourtant, il ne faut pas perdre toute espérance.
Le sort de votre fille excite l'intérêt.
A prendre son parti le peuple semble prêt.
Dans des groupes formés sur la place publique
On vante son air doux, sa figure angélique ,
On demande tout haut quel crime elle a commis.
Quant à vous, vous avez de cruels ennemis.
S'il peuvent vous saisir, votre perte est certaine.
Mais vous êtes, j'espère, à l'abri de leur haine.
Nul d'entr'eux ne connaît l'asile souterrain
Qu'autrefois, près d'ici, j'ai creusé de ma main.
Vous pourrez y braver leur odieuse bande.
Le capitaine anglais qui fait la contrebande
Vous prendra sur son bord, sitôt qu'il fera nuit.
Demeurez jusque là dans votre obscur réduit.
Vous n'habiterez pas longtemps cette tanière.

M. ANTOINE.

Moi, partir, en laissant ma fille prisonnière !
Oh ! non, jamais.

DANIEL.

Ses jours ne sont pas en danger
Et sa captivité ne peut se prolonger.
Elle vous rejoindra. Saisissez donc la voie,
La planche de salut que le Ciel vous envoie.

M. ANTOINE.

Je ne partirai pas sans ma Pauline.

DANIEL.

Eh bien !
Délivrons-la ! tâchons d'en trouver le moyen....

(Apres un moment de réflexion.)

Le capitaine anglais, sans moi, faisait naufrage ;
Je peux compter sur lui, sur tout son équipage.
La prison communale est une vieille tour
Dont les murs en débris sont gardés, chaque jour,
Par quelques citadins d'une humeur pacifique,
Qu'à défaut de fusils, on arme d'une pique.
Quatre hommes résolus seraient plus qu'il n'en faut
Pour attaquer la place et la prendre d'assaut,
Si la nuit empêchait de voir leur petit nombre.
Ce soir donc, quand la nuit nous prêtera son ombre,
Mes amis les Anglais ne refuseront pas
De... chut ! j'entends du bruit, rentrez vite là-bas.
Je cours au capitaine adresser ma requête.

(Ils sortent tous les deux par le côté gauche du théâtre.)

SCÈNE TROISIÈME.

ANDRÉ, PAULINE.

(Ils entrent par le côté droit de la scène.)

ANDRÉ.

Dieu! comme vous marchez! souffrez que je m'arrête,
Laissez-moi, s'il vous plaît, respirer un moment.

PAULINE.

Ah! combien, à mon gré, nous marchions lentement!

(Ici, Ledur paraît et se cache derrière un arbre.)

Jamais la liberté ne me fut aussi chère.
J'avais perdu l'espoir de rejoindre mon père
Lorsque l'on est venu nous délivrer tous deux.
Le peuple a bien prouvé qu'il est bon, généreux,
Que s'il fait quelquefois le mal, c'est qu'on l'entraîne.
Sa volonté puissante a brisé notre chaîne.

ANDRÉ.

Un tel fait, de nos jours, est rare, surprenant.
Je me trompe, ou l'aimable et brave lieutenant
A vivement agi pour notre délivrance,
Ce jeune homme paraît de votre connaissance.

PAULINE.

Je l'ai, près de la mer, rencontré l'autre jour.

(Montrant la cabane de Daniel.)

Voici du bon Daniel le modeste séjour.
C'est ici qu'est mon père.

(Ledur fait des signes à des personnes qui sont dans l'une des coulisses.)

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, LAROCHE, LUCIEN, LEDUR, BRULARD, BOISSEC, HOMMES DU PEUPLE.

LAROCHE (bas à sa suite).

Approchons en silence.

PAULINE.

Après un jour entier d'une pénible absence,
Je vais donc le revoir.

(Frappant à la porte de la cabane.)

Mon père, ouvrez, c'est moi.

LAROCHE (se montrant).

Nous le tenons.

PAULINE.

O ciel !

LAROCHE (frappant à la porte de la cabane).

Ouvre, au nom de la loi !

PAULINE (à part).

Ma fatale imprudence aura causé sa perte.

LAROCHE (à Pauline).

Ah! ah! notre arrivée ici te déconcerte.
C'est toi qui du renard nous montres le terrier.

(Frappant de nouveau.)

Allons! ouvre, mon vieux, sans te faire prier.
Ouvre enfin ou sinon...

BRULARD (la pipe à la bouche).

Quelquefois, à la chasse,
Je me sers d'un moyen aussi prompt qu'efficace
Pour faire du terrier déguerpir un renard.
Je l'enfume.

BOISSEC.

Employons le moyen de Brulard.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui.

BRULARD (une allumette à la main).

Dans un moment vous l'allez voir paraître.

PAULINE (à Brulard).

Qu'allez-vous faire, oh Dieu?

ANDRÉ.

Rendez-vous, mon cher maître!

(Brulard s'avance vers la cabane pour y mettre le feu.)

PAULINE (se mettant au-devant de lui).

Vous n'en approcherez qu'en passant sur mon corps.

ANDRÉ (à part).

La pauvre enfant !

BRULARD (à Pauline).

Je ris de tes faibles efforts.

PAULINE (à Laroche).

De grâce !

LAROCHE.

Ce sera sa faute et non la mienne.
Pourquoi ne sort-il pas ?

BRULARD (éloignant Pauline).

Au large, citoyenne !

PAULINE (s'attachant à l'une des cloisons de la cabane).

Ah ! remplissez, du moins, le dernier de mes vœux.
Par le même supplice unissez-nous tous deux.

LUCIEN (arrêtant Brulard).

Arrêtez !

BRULARD.

Pourquoi donc ?

LUCIEN.

Au nom de la justice !
Si cet homme est coupable, il a plus d'un complice.

LAROCHE.

C'est probable.

LUCIEN.

En ce cas, il doit les dénoncer,
Dans l'intérêt public, on saura l'y forcer.
Pour bien saisir le fil du complot, la prudence
Veut qu'ils soient confrontés, qu'ils soient mis en présence.
Comment le pourra-t-on si vous le brûlez vif?

LEDUR.

Il a raison.

LUCIEN.

D'ailleurs, quel est votre motif?
Peut-il vous échapper?

LAROCHE.

Il serait bien habile.

LUCIEN (regardant la porte de la cabane).

Que faut-il pour détruire un rempart si fragile?
Un coup de pied suffit.

(Il donne un coup de pied dans la porte qui s'ouvre.)

LEDUR.

Bravo! bien appliqué.

BOISSEC.

Ma foi, du premier coup, il ne l'a pas manqué.

LAROCHE.

Entrez et devant moi conduisez le coupable.

(Ledur, Brulard, Boissec entrent dans la cabane.)

ANDRÉ (à part).

Je ne sais où j'en suis. Le désespoir m'accable.
S'ils allaient… Je ne puis y songer sans horreur.

PAULINE (à part).

Comment de ces cruels désarmer la fureur ?

LAROCHE (à Ledur et autres).

Eh bien ? vous voilà seuls encore ! qu'est-ce à dire ?

LEDUR.

Le rusé n'était plus au gîte.

PAULINE (à part).

Je respire.

LEDUR.

Nous n'avons rien trouvé. C'est comme ce matin.

BOISSEC.

Ce matin, nous avions trouvé d'excellent vin
Et c'était consolant ; mais dans cette chaumière,
Pas même un pot de cidre ou de méchante bière.

LAROCHE.

Citoyenne, tu viens de te moquer de nous.

PAULINE.

Ah ! croyez que j'étais dans l'erreur comme vous.

LAROCHE.

Tu t'es, à nos dépens, donné la comédie.
Nous aurons notre tour. Gare à la tragédie !
Rira bien, sacrebleu ! qui rira le dernier !

PAULINE (à part).

Grand Dieu !

(Haut.)

Permettez-moi de me justifier.

LAROCHE.

Je ne t'écoute pas. Ton air doux et candide,
Ton langage doré cachent un cœur perfide.
Eloigne-toi d'ici ! je veux dans ce local
Etablir pour ce soir mon quartier-général.

PAULINE (à part).

O ciel ! protége-nous !

(Elle s'éloigne avec André.)

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, MOINS PAULINE ET ANDRÉ.

LAROCHE.

Nous sommes sur la voie,
Si nous laissions encore échapper notre proie,
On se rirait de nous.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui.

LAROCHE.

Le fugitif

Aujourd'hui, dans nos mains, doit tomber mort ou vif.

LEDUR.

J'en réponds.

LAROCHE.

L'intérêt de l'Etat le commande.

LEDUR.

S'il n'est pas arrêté, je veux que l'on me pende.

LAROCHE.

Pendant que vous allez battre les environs,
Je garderai ce poste avec six bons lurons.

(Il retient Brulard, Boissec et quatre autres.)

(Aux autres.)

Partez !

(A Lucien.)

Jeune héros, chéri de la victoire,
Tu les commanderas. Conduis-les à la gloire.

(Lucien sort avec tout le monde, excepté les six hommes retenus par Laroche.)

SCÈNE SIXIÈME.

LAROCHE, BRULARD, BOISSEC ET QUATRE HOMMES DU PEUPLE.

LAROCHE.

Attention ici ! postez-vous comme il faut

Et qu'on ne puisse pas nous surprendre en défaut.

(Ils se placent en sentinelle.)

Moi, je vais réfléchir sur ce siége rustique
Aux graves intérêts de notre République.

(Il s'assied sur le banc devant la cabane.)

Ma foi, je trouve là ce banc fort à propos,
Car je n'ai jamais eu plus besoin de repos.
On se trompe beaucoup, lorsque l'on se figure
Qu'une place, à présent, est une sinécure.
Je travaille par jour vingt heures pour le moins.
Mais je suis, Dieu merci ! bien payé de mes soins...
Le pays s'organise. Avant peu, je m'en flatte,
Il n'y restera plus un seul aristocrate.
Point de pitié pour eux ! tout à l'heure, pourtant,
J'ai senti que mon cœur faiblissait un instant.
La fille de Franval, si jolie et si douce,
M'inspire un sentiment... qu'il faut que je repousse...
J'y songerai plus tard.

(Il réfléchit.)

BOISSEC.

Brulard, dis donc, mon vieux.
J'aime mieux être ici que là-bas avec eux.

BRULARD.

Bah ! pourquoi donc cela ?

BOISSEC.

Pourquoi ? belle demande !
Et ces marins anglais qui font la contrebande !
Ils pourraient...

BRULARD.

Je n'ai pas peur des contrebandiers,
Ces braves gens ne font du mal qu'aux douaniers.
Les chouans, suivant moi, sont bien plus redoutables.

LAROCHE (se levant vivement).

Que dis-tu des chouans, Brulard ?

BRULARD.

Ce sont des diables.

LAROCHE.

Ils sont très-dangereux, en effet.

BRULARD.

Il paraît
Qu'on en voit traverser souvent cette forêt.

LAROCHE.

Et moi qui l'ignorais ! sacrebleu ! La police
Dans ce département fait très-mal son service.
Si les brigands allaient mettre la main sur moi ?

BRULARD.

Oh ! tu ne serais pas à la noce, ma foi.

BOISSEC.

Ils seraient enchantés d'une telle capture
Et te fusilleraient tout net, sans procédure.

LAROCHE (vivement).

Vos fusils sont chargés ?

BRULARD.

Pas le mien.

BOISSEC.

Ni le mien.

LES QUATRE AUTRES.

Ni les nôtres non plus.

LAROCHE.

Diable ! nous voilà bien !
Et s'ils nous attaquaient ?

BOISSEC.

Nous sommes tous ingambes.
Le parti le plus sûr est de jouer des jambes.

LAROCHE.

J'aurais, tant je suis las, de la peine à marcher.

BOISSEC.

Alors, ton seul parti serait de te cacher.

BRULARD.

J'étouffe de chaleur.

BOISSEC.

Et moi, de soif.

LAROCHE (à part).

J'enrage,
Avec mes six poltrons.

BRULARD.

Il va faire un orage.

BOISSEC.

Quelque chose, en effet, se mitonne dans l'air.
Déjà, dans le lointain j'entends...

(Il fait un éclair.)

Dieu ! quel éclair !

LAROCHE.

Cet orage, à présent, va m'achever de peindre.

BOISSEC.

Je sais que dans ce bois le tonnerre est à craindre.
Trois chasseurs, l'autre jour, s'y sont mis à l'abri.
Le tonnerre est tombé, tous les trois ont péri.

(Grand coup de tonnerre.)

LAROCHE.

Quel coup !

BOISSEC.

Bon ! ce n'est rien encor, ça se prépare.
Nous entendrons bientôt un autre tintamarre.

LAROCHE.

Il fait tout à fait nuit. D'après ce que je vois,
Notre coup est encor manqué pour cette fois.

BOISSEC.

Il pleut. Je suis d'avis d'une retraite prompte,
Car je crains l'eau.

BRULARD.

Fi donc ! ce serait une honte.

LAROCHE.

Ecoutez ! il me semble entendre un bruit de pas.
Amis, serrons nos rangs et ne nous quittons pas.

DANIEL (dans la coulisse).

Qui va là ?

LAROCHE.

Quelle voix !

BOISSEC.

C'est un chouan, sans doute.

PLUSIEURS VOIX.

Ce sont eux, ce sont eux.

BOISSEC.

Camarades, en route !

BRULARD.

Sauvons-nous ! sauvons-nous !

(Ils se sauvent tous, abandonnant Laroche.)

SCÈNE SEPTIÈME.

LAROCHE (seul).

Et toi, Brulard, aussi !
Aurez-vous bien le cœur de me laisser ainsi ?
Il ne m'entendent plus. Quelle terreur panique !
Je sens là, par malheur qu'elle se communique.

Suivons-les, mais comment? par où? par quel chemin?
De quel côté sortir? par là. J'y suis enfin.

(Il veut sortir du côté gauche par lequel Daniel entre en même temps. Ils se heurtent avec violence.)

SCÈNE HUITIÈME.

LAROCHE, DANIEL.

LAROCHE.

Ah! quel terrible choc! J'étais déjà malade,
Maintenant je suis mort.

DANIEL.

Qu'as-tu donc, camarade?

LAROCHE.

Ce que j'ai? sacrebleu! tu dois bien le savoir.
Tu viens de m'assommer.

DANIEL.

Excuse! il fait si noir!
Nous allons, tout à l'heure avoir de la lumière.

(Il prend une lanterne placée sous le banc devant sa porte et l'allume au moyen d'un briquet.)

(A Laroche en le regardant.)

D'où viens-tu? que fais-tu seul devant ma chaumière?

LAROCHE.

Je me suis égaré.

DANIEL.

Je ne te connais pas.
C'est égal, je veux bien te tirer d'embarras.
On doit pour le prochain se montrer serviable.

LAROCHE (à part).

Cachons-lui qui je suis.

(Haut.)

Tu parais un bon diable.
Tu n'es pas un chouan ?

DANIEL.

Je suis un franc Breton,
Autrefois militaire, à présent bûcheron.

LAROCHE.

Tu me conviens.

DANIEL (à part).

Son air est de mauvais augure.
Cet homme d'un coquin a toute la figure.

LAROCHE.

Conduis-moi hors d'ici ! je ne suis pas ingrat.
Et je te donnerai d'avance un assignat.

DANIEL.

Merci ! je n'en veux point.

LAROCHE.

Prends donc !

DANIEL.

C'est inutile

(Regardant sa cabane.)

Que vois-je ? on s'est permis d'ouvrir mon domicile ?

LAROCHE.

On ne t'a rien volé.

DANIEL.

Parbleu ! je le crois bien.
Comment l'aurait-on pu ? je ne possède rien.
Si je tenais celui...

LAROCHE.

Tu n'aurais qu'à te taire
Et le respecterais, car c'est le commissaire.

DANIEL.

Vraiment ! c'est encore un de ses exploits nouveaux.
Il avait, jusqu'ici, fait la guerre aux châteaux.
Il paraît qu'à présent il la fait aux cabanes.

LAROCHE.

C'est un ami du peuple ; à tort tu le condamnes.

DANIEL.

Ami du peuple ! lui ! tu ne le connais pas.

LAROCHE.

Mais je crois le connaître assez bien.

DANIEL.

En ce cas,
Tu dois le mépriser et, comme tout le monde,

Avoir conçu pour lui l'horreur la plus profonde.
Je voudrais le tenir seul à seul, un instant,
Le prenant au collet...

(Il prend Laroche par la cravate.)

LAROCHE.

Ne me serre pas tant.

DANIEL.

Ne crains rien, ce n'est pas toi que cela regarde.
Tu n'es pas commissaire.

LAROCHE.

Oui, mais, pourtant, prends garde!

DANIEL (le tenant toujours par la cravate).

Je lui dirais : « Coquin! nous sommes sans témoins.
« Ce serait sur la terre un scélérat de moins,
« Si ..

(Laroche fait un mouvement.)

Ce n'est pas à toi que mon discours s'adresse.
« Du peuple, du pays tu nous parles sans cesse.
« Tu ne les aimes pas, car tu n'aimes que toi.
« Ton unique intérêt est ton guide, est ta loi.
« C'est pour lui qu'on te voit multiplier les crimes,
« Poursuivre chaque jour de nouvelles victimes,
« En remplir les prisons et faire assassiner
« Ceux que les tribunaux ne peuvent condamner.

LAROCHE.

Lâche-moi, lâche-moi.

DANIEL (le retenant toujours).

« Misérable hypocrite!

« Tu proscris les vertus, le talent, le mérite.
« Ne pouvant en avoir, tu t'es fait leur fléau,
« Pour ranger tout le monde à ton triste niveau.
« Voilà l'égalité que tu mets en pratique.
« C'est ainsi que tu fais aimer la République.

(à Laroche.)

Je ne te parle pas à toi, pourquoi trembler ?

LAROCHE.

En attendant, c'est moi que tu vas étrangler.

DANIEL.

« Le bonheur des méchants ne peut être durable.
« Je vois déjà la fin de ton règne exécrable.
« Je vois le doigt de Dieu sur ta tête étendu ;
« Tu ne peux l'éviter et tu seras pendu. »

(Il le lâche.)

LAROCHE.

C'est ce que nous verrons. Tu m'as mis au supplice,
Mais je serai bientôt vengé de ta malice.
Traître ! on vient.

DANIEL.

Que dis-tu ? Ce serait curieux.
Quoi ! c'est toi ?

LAROCHE.

Tu l'as dit.

DANIEL.

Eh bien ! ma foi, tant mieux.

Je viens de te parler un langage sincère.
Tâche d'en profiter, citoyen commissaire.

LAROCHE (aux gens du peuple qui entrent).

Sur cet homme, à l'instant, que l'on mette la main.

DANIEL (éteignant sa lumière).

Pour en venir à bout on fera du chemin.

(Il disparait derriere les arbres de la forêt.)

SCÈNE NEUVIÈME.

LAROCHE, LUCIEN, LEDUR, GENS DU PEUPLE.

LAROCHE.

Tirez, tirez sur lui.

LUCIEN, (relevant les fusils de ceux qui se préparaient à tirer.)

Par cette nuit obscure,
Au travers de ce bois, tirer à l'aventure,
Ce serait imprudent. Resté derrière nous,
Quelqu'un de nos amis peut tomber sous nos coups.

LEDUR.

C'est vrai. Ne tirons pas.

(à Laroche.)

Qu'as-tu fait de ta suite ?
De Brulard, de Boissec ?

LAROCHE.

Les lâches sont en fuite.
Ils m'ont laissé tout seul au milieu du danger.
Un odieux bandit a failli m'égorger,
Et je viens d'échapper, non sans peine, à sa rage,
A force de sang-froid, d'adresse et de courage.
Les plus affreux tourments seraient trop doux pour lui.
Il faut qu'on le saisisse.

LUCIEN.

Impossible aujourd'hui.
On n'y voit rien du tout. Le temps est effroyable.

(Grand coup de tonnerre.)

LAROCHE (effrayé).

Il doit être tombé près d'ici.

LUCIEN (froidement).

C'est probable.

LAROCHE.

Partons, puisqu'il le faut, mais demain qu'on soit prêt,
Avant la fin du jour, à cerner la forêt.

LUCIEN.

Nous perdons notre temps. Suivant toute apparence,
Demain, le fugitif sera loin de la France.

LAROCHE.

Que dis-tu? Quoi! Franval! quoi, nous l'aurions manqué?

LUCIEN.

Sur un navire anglais je le crois embarqué.

LEDUR.

Moi, j'en suis sûr. Je viens, du haut de la falaise,
De le voir sur le pont de la chaloupe anglaise.

LAROCHE.

Que vous avais-je dit ? N'avais-je pas raison
De l'accuser tantôt de haute trahison ?
Mais, je n'ai pas perdu tout espoir. Car l'orage
Pourrait le rejeter, la nuit, sur ce rivage.
Je veux faire saisir, d'ailleurs, le scélérat
Qui s'est rendu sur moi coupable d'attentat.
Revenez donc demain avec le même zèle.

PLUSIEURS VOIX.

Nous reviendrons.

LAROCHE.

L'orage éclate de plus belle.
Il faut nous éloigner et plus tôt que plus tard.

LEDUR.

En route !

(Coup de tonnerre épouvantable.)

Bon ! voilà le signal du départ.

(Laroche et Lucien sortent à la tête de la troupe.)

SCÈNE DIXIÈME.

M. ANTOINE, PUIS DANIEL.

M. ANTOINE.

Je ne puis supporter plus longtemps ce supplice.
Il faut, quoi qu'il arrive, il faut que j'en finisse.

DANIEL (s'avançant avec précaution).

Les brigands ont quitté la place, Dieu merci !
Délivrons mon captif.

M. ANTOINE.

Bon Daniel, me voici.
Votre captif est libre. Eh bien ? ce capitaine ?

DANIEL.

Je me flattais, Monsieur, d'une espérance vaine.

M. ANTOINE.

Oh ! ma fille !

DANIEL.

Il devait ne partir que demain.
Il a changé d'avis. Quelque danger soudain
L'a forcé de quitter plus tôt notre rivage.

M. ANTOINE.

Alors, qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ?

Un service ! encore un ; ce sera le dernier.
Pour me constituer sur le champ prisonnier,
Veuillez, mon cher ami, me conduire à la ville.

DANIEL.

Quoi ?...

M. ANTOINE.

Point d'objection ! ce serait inutile.
Guidez-moi, je vous prie, et partons promptement.

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, PAULINE, ANDRÉ.

PAULINE (se jetant dans les bras de M. Antoine).

Mon père !

M. ANTOINE.

Juste ciel ! et c'est dans ce moment
Que je croyais mourir sans revoir ma Pauline
Et que j'osais douter de la bonté divine !

PAULINE.

Je peux vous voir encor, vous serrer dans mes bras.

M. ANTOINE.

Retour inespéré !

DANIEL.

Ne nous oublions pas !
Ce retour, j'en conviens, est d'un heureux présage ;
Mais il faut maintenant achever notre ouvrage.

(A M. Antoine.)

Vous ne serez vraiment à l'abri du danger
Qu'après votre arrivée en pays étranger.
Si vous aviez suivi mon conseil salutaire,
Vous seriez, ce matin, parti pour l'Angleterre.
Pour vous, en ce moment, nous serions sans effroi.

M. ANTOINE.

Oui, mais je n'aurais pas ma fille auprès de moi.

DANIEL.

Un hasard si propice est rare sur la côte.
Il peut, à l'avenir, longtemps nous faire faute.
A quelque autre moyen il faut avoir recours.
Du mari de ma sœur employons le secours.
Pêcheur de son état, adroit, plein de courage,
Pour vous de l'Angleterre il fera le voyage.
De temps en temps, sa barque y conduit à bon port
D'infortunés proscrits menacés de la mort.
Il faut, demain matin, être à son domicile.
La route, par malheur, est longue, difficile.
Nous allons rencontrer des ravins, des torrents.

PAULINE (serrant la main de son père).

Je braverais pour lui des obstacles plus grands.

M. ANTOINE.

Si le ciel m'envoya de pénibles épreuves,

De sa protection il me donne des preuves.
Si je vois contre moi le crime déchaîné,
De fidèles amis je suis environné.
Ce temps même, ce temps favorable à ma fuite,
De mes persécuteurs retarde la poursuite.

DANIEL.

Profitons-en, partons !

M. ANTOINE.

Montrez-nous le chemin.

DANIEL (qui a allumé sa lanterne).

Je marche en éclaireur, ma lanterne à la main.
Suivez-moi!

(L'orage redouble de violence.)

ANDRÉ.

Les éclairs, la grêle, le tonnerre,
Les vents semblent vouloir nous déclarer la guerre.
Mettons-nous à l'abri pendant quelques instants.

M. ANTOINE.

Marchons! pour un proscrit, c'est un superbe temps.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente, à droite, une cabane de pêcheur, adossée contre un rocher ; à gauche un chemin public, derrière un autre rocher. Au fond de la scène, on aperçoit la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEDUR (seul).

(Il est deguisé en mendiant, avec une barbe blanche postiche.)

Qui me reconnaîtrait déguisé de la sorte ?
Je parcours le pays, frappant de porte en porte.
Je visite partout. Il a beau se cacher,
Fût-ce dans les enfers, j'irai le dénicher.
Ou je me trompe fort, ou je suis sur sa trace.
J'aurai pour récompense une excellente place.
Je deviendrai geôlier à Paris. Cet emploi
Me convient à merveille et semble fait pour moi.
J'en ai déjà le ton, la mine et la tournure.
C'est par le temps qui court une fortune sûre.
On vient. Attention !

SCÈNE DEUXIÈME.

LEDUR, MARIANNE (sortant de la cabane).

LEDUR.

Bonne dame, j'ai faim.
Au malheureux vieillard donnez un peu de pain.

MARIANNE (à part).

Ce pauvre homme paraît bien vieux, bien misérable.
Quoiqu'il soit étranger, soyons-lui secourable.
Le Ciel me le rendra.

(Elle rentre dans la cabane. Ledur cherche à en voir l'intérieur par la porte exterieure.)

LEDUR (à part).

Je ne distingue rien.

MARIANNE (lui versant un verre de cidre).

Tenez, mon vieux, prenez ! ça vous fera du bien.

(Elle lui donne un morceau de pain.)

LEDUR (après avoir bu).

J'en avais grand besoin et vous êtes bien bonne.
Je prierai Dieu pour vous, charitable personne.

MARIANNE.

Demandez-lui plutot la prompte guérison

D'un malade alité, souffrant dans ma maison.

LEDUR (vivement).

Vous avez un malade ?

MARIANNE.

Oui.

LEDUR.

Qui vous intéresse ?

MARIANNE.

Beaucoup. Il est si bon !

LEDUR.

A votre air de tristesse,
On voit que vous tremblez pour un père chéri ?

MARIANNE.

Non.

LEDUR.

L'un de vos enfants ?

MARIANNE.

Non plus.

LEDUR.

Votre mari ?

MARIANNE.

Vous êtes curieux !

LEDUR.

Pardon, si je babille !

Tous les vieux sont bavards. D'ailleurs, votre famille
M'inspire maintenant un intérêt si vif,
Que vous m'excuserez, en faveur du motif.

MARIANNE.

Je ne vous en veux pas.

LEDUR (à part).

J'entrevois du mystère.
Ce malade étranger... même en voulant se taire,
Une femme est souvent indiscrète... tâchons,
En rôdant près d'ici, d'éclaircir mes soupçons.

(Il allait sortir et reste dans le fond de la scene en voyant entrer Daniel.)

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, DANIEL.

MARIANNE (à Daniel).

Te voilà, frère! es-tu content de ton voyage?

DANIEL.

Pas trop.

LEDUR (à part).

J'ai vu, je crois, quelque part ce visage.

DANIEL (montrant Ledur).

Tu causais tout à l'heure avec ce vieux barbon?

MARIANNE.

Oui.

DANIEL.

Sa présence ici ne me dit rien de bon.
Il regarde en dessous. Sa mine n'est pas franche.

MARIANNE.

Peux-tu te défier de cette barbe blanche ?

DANIEL.

Si je suis défiant, sœur, tu sais bien pourquoi.
Je ne le serais pas, s'il s'agissait de moi.

(S'approchant de Ledur).

Que fais-tu là, mon vieux ?

LEDUR.

Hélas ! je me repose.
Je suis si fatigué ! la vieillesse en est cause.
Quand on a quatre-vingt-dix ans et quelques mois,
On n'est pas très-ingambe.

DANIEL.

En effet, je le crois.
Au revoir !

LEDUR (à part).

C'est Daniel. Dieu ! l'excellente affaire,
Si je pouvais livrer Daniel au commissaire !
Contre lui, je le sais, Laroche est en courroux.
Tâchons de faire ici d'une pierre deux coups.

(Il sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

DANIEL, MARIANNE.

DANIEL.

Nous voilà délivrés enfin de sa présence.
Satisfais maintenant à mon impatience.
Le malade ?...

MARIANNE.

Est sauvé.

DANIEL.

Dis-tu vrai ? quel bonheur !
Pour ta bonne nouvelle embrasse-moi, ma sœur.

MARIANNE.

Sa fille ne l'a pas quitté d'une seconde,
Et c'est grâce à ses soins qu'il est encore au monde.
Cet ange l'a sauvé.

DANIEL.

C'est un bienfait rendu.
Sans lui, j'en fus témoin, l'ange eût été perdu,
Pendant cette tempête et cette nuit cruelle
Qui me font frissonner quand je me les rappelle.
Mais un autre péril devient plus menaçant.
Il faut qu'à ton mari je parle sur le champ.

MARIANNE.

Guillaume est à la pêche.

DANIEL.

Oh ! la maudite pêche !
Si de rentrer à temps quelque hasard l'empêche,
Pour nous, plus de moyens de salut ! plus d'espoir !

MARIANNE.

Sois tranquille ! avant peu nous allons le revoir.

(Elle sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

DANIEL, ANDRÉ.

DANIEL.

Bonjour, Monsieur André ! Comme vous voilà blême,
Défait ! vous n'êtes plus que l'ombre de vous-même.

ANDRÉ.

Je n'ai pu ni dormir, ni boire, ni manger,
Tant que de mon bon maître a duré le danger.
De son mal, grâce au Ciel ! il est à peu près quitte.

DANIEL.

Tant mieux. Car il nous faut décamper au plus vite.
Laroche à votre maître en veut plus que jamais.

Il le croyait parti sur un navire anglais.
Mais il a du contraire aujourd'hui l'assurance.
Il sait que son proscrit n'a pas quitté la France,
Et, pour le découvrir, il fait, dans tous les sens,
Parcourir le pays par de secrets agents.
Si j'attrapais l'un d'eux près de cette demeure,
Le drôle passerait un très-mauvais quart d'heure.

SCÈNE SIXIÈME.

Les Mêmes, PAULINE (vêtue en paysanne).

PAULINE.

Mon père, après un long et paisible sommeil,
Se trouve plus dispos, plus fort à son réveil.
Il voudrait, ce matin, sortir de la chaumière,
Respirer le grand air et revoir la lumière,
Dont il est, malgré lui, privé depuis huit jours.

(A André.)

Il a besoin de toi.

ANDRÉ.

Tant mieux ! j'y cours, j'y cours.

(Il rentre dans la cabane.)

SCÈNE SEPTIÈME.

PAULINE, DANIEL.

PAULINE.

Partagez, bon Daniel, ma joie et mon ivresse.
Le Ciel a conservé mon père à ma tendresse.

DANIEL.

Il a, jusqu'à présent, daigné nous protéger.
Mais nous avons à vaincre encor plus d'un danger.

PAULINE.

Vous avez commencé. Le Ciel fera le reste.
L'avenir, à mes yeux, n'a plus rien de funeste.

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, LEDUR.

DANIEL (à part).

Encor ce mendiant!

PAULINE.

Quel est donc ce vieillard ?
Je veux que de ma joie il ait aussi sa part.

DANIEL (à part).

Contre lui, malgré moi, ma défiance est grande

PAULINE (allant à Ledur).

Tenez, prenez cela.

LEDUR.

Le bon Dieu vous le rende !

(Il s'arrête au fond du théâtre.)

DANIEL.

Tu n'as plus rien à faire à présent, vieux sournois !
Il faut te retirer.

LEDUR (à part, après avoir regardé la pièce de monnaie qu'il vient de recevoir.)

Qu'est-ce que j'aperçois ?
Un écu ! Quel soupçon ! Ce n'est pas la coutume
Qu'on soit si libéral, quand on a ce costume.

PAULINE (à Daniel).

Cet homme de bon cœur va prier Dieu pour nous.
Il doit être content.

DANIEL.

Qu'a-t-il reçu de vous ?

PAULINE.

Un écu.

DANIEL.

Juste Ciel ! cette munificence
Est, je vous l'avouerai, d'une haute imprudence.
A quoi bon, s'il vous plaît, prendre un déguisement,
Si vous vous trahissez dans le même moment ?

(A Ledur, qui revient sur ses pas).

Encore ici ! décampe.

(Il le prend par le bras et le secoue.)

PAULINE.

Il se soutient à peine.
Ne le rudoyez pas.

(A Ledur.)

Quel motif vous ramène ?

LEDUR (à part).

C'est elle !

(Haut.)

En m'en allant je me suis aperçu
Que vous m'aviez donné, tout à l'heure, un écu.
Vous aurez sûrement commis une méprise.
Je ne veux pas garder tant d'argent par surprise.

PAULINE (à Daniel).

Quel trait de probité !

(Daniel hoche la tête.)

LEDUR.

Voila comme je suis.

PAULINE.

Au lieu de cet écu, vous auriez un louis,
Sans notre pauvreté.

LEDUR.

Merci ! Mademoiselle !
Merci ! Soyez toujours aussi sage que belle.
Vous en serez payée, un jour, par le bon Dieu.

(A part, en regardant Pauline.)

Quel dommage .. Filons.

(Il va pour sortir.)

DANIEL.

Quoi ! sans me dire adieu,
Malhonnête !

LEDUR (d'un ton bourru).

Bonsoir !

DANIEL.

La voix est encor forte,
A quatre-vingt-dix ans.

LEDUR (à part).

Que le diable l'emporte !

(Il sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

DANIEL, PAULINE, PUIS ANDRÉ.

DANIEL.

De jeunesse, parfois, cet homme a des retours.

PAULINE.

Le soupçonneriez-vous encor?

DANIEL.

Mon Dieu ! toujours.
D'une ruse qui peut nous devenir fatale
J'ai le pressentiment,

(Regardant du côté par où Ledur est sorti.)

Oh ! oh ! comme il détale !
Ce n'est plus un vieillard. C'est un jeune cadet.
Est-il leste ? Parbleu ! j'en aurai le cœur net.

(A André qui sort de la cabane.)

Ah ! cher André, venez ! j'ai là certaine affaire
Pour laquelle un second peut m'être nécessaire.

(Il sort en courant.)

ANDRÉ.

Je vous suis.

(Il sort en s'efforçant de courir.)

SCÈNE DIXIÈME.

PAULINE, M. ANTOINE.

PAULINE (allant au-devant de son père).

Vous voilà ! que ce moment est doux !
Appuyez-vous sur moi ! Comment vous trouvez-vous ?

M. ANTOINE (s'appuyant sur son bras).

Je serai toujours bien ainsi.

PAULINE.

J'en suis ravie.
Appuyez-vous plus fort.

M. ANTOINE.

Je renais à la vie.
Que cet air de la mer est pur, délicieux !
Que le soleil paraît admirable à mes yeux !
Je puis encor le voir, jouir de sa lumière.
Je ne l'espérais plus, la semaine dernière.

PAULINE.

Moi, j'espérais toujours.

M. ANTOINE (prêtant l'oreille).

J'entends du bruit là-bas.
Quelqu'un vient en courant.

PAULINE.

Ne nous exposons pas.
Rentrez vite ! Pour vous je suis toute tremblante,
Et le moindre incident maintenant m'épouvante.

(Ils rentrent dans la chaumière.)

SCÈNE ONZIÈME.

LEDUR, DANIEL.

(Ledur est poursuivi par Daniel, qui l'atteint au moment où il entre sur la scène.)

DANIEL.

Enfin, te voilà pris. Je te tiens, mon gaillard !
Peste ! comme tu cours encor, pour un vieillard !

LEDUR.

Que voulez-vous de moi ?

DANIEL.

Cela se voit de reste,
T'arrêter.

LEDUR.

De quel droit, s'il vous plaît ? Je proteste.

DANIEL.

Proteste, si tu veux.

(Ledur se débat.)

Inutile, mon cher,

Tu n'échapperas pas, j'ai des poignets de fer.

(Montrant du doigt la barbe de Ledur.)

Allons, vieux juif errant, dépose la fourrure
Dont tu t'es affublé pour cacher ta figure.

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, ANDRÉ (arrivant tout essoufflé).

ANDRÉ.

Ce barbon d'un jeune homme a toute la verdeur.
Il devait, à vingt ans, être un fameux coureur.

DANIEL.

Pendant que je contiens son humeur indocile,
Otez-lui poliment sa barbe. C'est facile.
Vous n'avez pas besoin pour cela de rasoir.
Il ne faut que trouver le nœud. Vous allez voir.

LEDUR.

Je ne souffrirai pas une pareille injure.

DANIEL.

Samson perdait sa force avec sa chevelure.
Nous saurons si ta barbe est comme ses cheveux.

(Ledur se débat vivement.)

ANDRÉ.

Se peut-il qu'à son âge on soit aussi nerveux ?

DANIEL (remettant une corde à André).

Attachons-lui les mains.

(André veut lui attacher les mains.)

LEDUR.

Je porterai ma plainte.
Contre la liberté, c'est une indigne atteinte.

DANIEL.

Tu pourras ajouter à ce crime d'Etat
Que l'on a méchamment commis un attentat
Contre ta barbe.

(Il arrache la barbe et reconnaît Ledur.)

O ciel !

ANDRÉ.

Je crois le reconnaître.

DANIEL.

Oui, parbleu ! c'est Ledur. Un espion, un traître ;
Des ordres de Laroche infâme exécuteur.

ANDRÉ.

Il s'est montré deux fois notre persécuteur.

DANIEL.

C'en était fait de nous sans cette découverte.

(A Ledur.)

Misérable coquin ! tu tramais notre perte ?
L'espion qu'on saisit est pendu bel et bien.
Nous ne te pendrons pas, mais tu n'y perdras rien.

Car les flots de la mer seront ta sépulture
Et tu vas des poissons devenir la pâture.

LEDUR.

Ayez pitié de moi !

DANIEL.

Non, non ; mille fois non.
Ne crois pas, scélérat, obtenir ton pardon.
Tu n'as qu'un seul recours, la clémence divine.

LEDUR.

Au secours ! au secours ! à l'aide ! on m'assassine.

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, M. ANTOINE, PAULINE.

M. ANTOINE (sortant précipitamment).

Quelqu'un crie au secours. Il serait criminel
De rester insensible et sourd à son appel.

LEDUR.

Sauvez-moi ! sauvez-moi !

M. ANTOINE (à André et à Daniel).

Que prétendez-vous faire ?

DANIEL.

Un acte de justice.

LEDUR.

O Dieu ! bien au contraire.
Ils veulent me noyer.

M. ANTOINE.

Bannissez votre effroi.
Un tel dessein n'est pas possible.

DANIEL.

Si, ma foi.

M. ANTOINE.

Comment, Daniel, c'est là votre acte de justice !
Et toi, mon vieil André, tu t'en rendais complice !

ANDRÉ.

L'homme que vous plaignez a soif de votre sang,
Et parmi les bandits tenait le premier rang.
Mademoiselle peut dire si j'en impose.
Elle va, comme moi, vous attester la chose.

PAULINE.

Non, André. Je craindrais de commettre une erreur.
Dans ces cruels moments de trouble et de terreur,
Je n'ai pu distinguer, reconnaître personne.

ANDRÉ.

Regardez.

PAULINE.

Non, te dis-je !

ANDRÉ.

Ah ! vous êtes trop bonne.

M. ANTOINE.

La loi doit protéger cet homme, quel qu'il soit.
Vous voulez le punir vous-mêmes, de quel droit ?

ANDRÉ.

La loi ne règne plus maintenant. C'est le crime.
J'aime mieux le punir que d'être sa victime.

M. ANTOINE.

Ton amitié pour nous change ton naturel.
Elle te rend féroce, et vous aussi, Daniel !

DANIEL.

Lorsqu'à nous dévorer un méchant loup s'apprête,
On tue avec raison cette maligne bête.
Cela m'est arrivé, très-souvent, Dieu merci,
Avec des loups cent fois moins loups que celui-ci.

M. ANTOINE.

Que dites-vous, grand Dieu ? Par de telles maximes
On rend la cruauté, le meurtre légitimes.
Loin de chercher à suivre un exemple fatal,
L'honnête homme toujours rend le bien pour le mal.

DANIEL.

Voilà ce qu'autrefois me disait mon vieux père,
Ce que j'ai pratiqué par goût, par caractère,
Et ce que je ferais encore en ce moment
Si le traître eût agi contre moi seulement.
Mais il veut votre mort, voilà ce qui m'irrite
Et pourquoi je le traite ainsi qu'il le mérite.

M. ANTOINE.

Vous l'aviez condamné dans mon seul intérêt,

Je vous en remercie et casse votre arrêt.
Qu'il soit libre !

DANIEL.

Excusez ! quoiqu'indigne de vivre,
Qu'il vive ! j'y consens ; mais que je le délivre !
Non. Craignons de sa part quelque autre trahison.
Il faut le retenir prudemment en prison,
Et de la liberté ne lui rendre l'usage
Qu'après que vous serez déjà loin du rivage.

(A Ledur.)

Suis-nous !

LEDUR.

Non.

(Ledur, profitant d'un moment où Daniel est moins attentif, lui donne un croc en jambe, le renverse et s'enfuit.)

SCÈNE QUATORZIÈME.

LES MÊMES, MOINS LEDUR.

DANIEL.

Te voilà par terre, mon garçon !
C'est bien fait, c'est ta faute, excellente leçon !
Si jamais on m'y prend...

(A André qui veut le suivre.)

Restez ! malgré ma chute,

Je vous en rendrai compte avant une minute.

(Il sort en courant.)

SCÈNE QUINZIÈME.

LES MÊMES, moins DANIEL.

ANDRÉ.

Qu'en dites-vous, Monsieur? suivez donc vos penchants.
Soyez donc généreux à l'égard des méchants.

M. ANTOINE.

On n'est pas généreux quand on empêche un crime,
On remplit un devoir

ANDRÉ.

C'est un trait magnanime
Qu'un jour le repentir peut suivre.

M. ANTOINE.

En pareil cas,
Quoi qu'il puisse arriver, on ne se repent pas.

ANDRÉ.

Heureusement pour nous, Daniel est sur sa trace.
Sans quoi... Dieu! le voici, seul et l'oreille basse.

SCÈNE SEIZIÈME.

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL.

Vous me voyez encore étourdi, stupéfait
De l'adresse du drôle et du saut qu'il a fait.
Je le suivais de près. Il perdait de l'avance.
Chaque instant entre nous abrégeait la distance.
Arrivé dans l'endroit où le chemin scabreux,
Serpentant sur le bord d'un ravin dangereux,
De circuit en circuit descend jusqu'à la plaine,
Il ralentit le pas ; sa capture est certaine.
Sur lui, pour le saisir, j'étends déjà la main.
Dans le ravin profond il s'élance soudain
Et me laisse étonné sur le bord.

PAULINE.

Ciel ! qu'entends-je ?
Le malheureux est mort.

DANIEL.

Mon Dieu ! non. Chose étrange !
Un honnête homme, après ce saut prodigieux,
Fût resté sur la place, et lui n'en court que mieux.
Je pouvais l'imiter. J'en avais bonne envie.

M. ANTOINE.

Vous auriez très-mal fait.

DANIEL.

J'allais risquer ma vie,
Quand je vins à songer qu'elle n'est plus à moi,
Que pour vous j'en puis faire un plus utile emploi.
Ceci rend notre fuite encore plus pressante,
Et voilà justement que Guillaume s'absente.
Il eût beaucoup mieux fait de rester en repos
Que d'aller à la pêche aussi mal à propos.
Je m'en vais le gronder de la bonne manière.

M. ANTOINE.

Vous auriez tort. Il n'a cédé qu'à ma prière.
Cet honnête pêcheur, avec son faible gain,
A ses jeunes enfants donne à peine du pain,
Et je n'ai pas voulu laisser le pauvre diable
Perdre, en restant oisif, un jour si favorable.

DANIEL.

Puisse votre bonté ne pas vous coûter cher !
Je donnerais mon sang pour vous savoir en mer.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE.

Guillaume est arrivé.

DANIEL.

Bravo ! bonne nouvelle !

Vite ! préparez-vous ! Monsieur, Mademoiselle,
Partons !

MARIANNE.

Pas tout à l'heure. Un petit accident
Rendrait pour aujourd'hui le voyage imprudent.

DANIEL.

Comment ? quel accident ? Explique-toi, ma chère.

MARIANNE.

Il s'est fait dans la barque une brèche légère
Qui pourrait devenir un danger sérieux.
Guillaume à la boucher travaille de son mieux.

DANIEL.

Quelle fatalité ! ne perdons pas la tête.
Il faut que, dès ce soir, notre barque soit prête.
Je vais à ton mari donner un coup de main,
Et l'on pourra partir, j'espère, avant demain.

(Il sort en courant.)

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

LES MÊMES, MOINS DANIEL.

MARIANNE.

Mon mari n'a jamais fait de pêche aussi belle.

ANDRÉ.

Nous serions, maintenant, hors de danger sans elle.

MARIANNE.

Dites que vous seriez sans doute au fond de l'eau.
La brèche qui s'est faite, au milieu du bateau,
Pendant votre voyage alors se fût ouverte,
Et, si j'en crois Guillaume, eût causé votre perte.
En le forçant d'aller pêcher hier au soir,
Monsieur vous a sauvés.

ANDRÉ.

Qui l'aurait pu prévoir ?

M. ANTOINE.

C'est encore un bienfait de cette Providence
Qui confond les calculs de l'humaine prudence,
Et par mille moyens imprévus et secrets
Sait toujours, quoi qu'on fasse, accomplir ses décrets.
Le ciel est pur ; la mer, les vents nous sont propices
Et nous avons pour nous les plus heureux auspices.
A partir, sans retard, il faut nous tenir prêts.

ANDRÉ.

Nous pouvons, Dieu merci ! déménager, sans frais.
Ce que nous emportons ne nous gênera guère.
Moi qui suis trésorier, ma charge est bien légère.

M. ANTOINE.

Donne la bourse !

ANDRÉ.

Bon ! je devine, je vois
Que vous voulez encor m'en alléger le poids.

M. ANTOINE (à Marianne).

Que n'ai-je conservé ma fortune passée !
Vous auriez dignement été récompensée.
Je ne renonce pas tout à fait à l'espoir
D'être, un jour, en état de remplir ce devoir.
Acceptez la moitié de ce trésor modeste
Et faites-moi crédit, quelque temps, pour le reste.

MARIANNE.

Souffrez, mon cher Monsieur, que je n'accepte pas.
Quand on aide un brave homme à sortir d'embarras
On éprouve une joie, on sent là comme un baume
Qui valent cent fois mieux que tout l'or d'un royaume.

(Elle met la main sur son cœur.)

Ne nous les ôtez pas. Si j'acceptais ce don,
Pourrais-je de Daniel obtenir mon pardon ?
Il serait furieux contre moi, ce bon frère !
Quand on est exilé sur la terre étrangère,
On a besoin d'avoir de l'argent plus qu'ici.
Ne vous privez donc pas pour nous de celui-ci.
Insister, ce serait me faire de la peine.

M. ANTOINE.

Ces nobles sentiments n'ont rien qui me surprenne.
De mon ami Daniel vous êtes bien la sœur.
De même que ses traits vous avez son bon cœur.
Je comprends vos refus et quoique je regrette
D'ajourner si longtemps le paiement de ma dette,
Je n'insisterai pas aujourd'hui.

SCÈNE DIX-NEUVIÈME.

LES MÊMES, DANIEL (accourant).

DANIEL.

Grâce à Dieu !
La barque est réparée.

(A Marianne.)

Adieu ! ma sœur, adieu !

(A M. Antoine.)

Mettons-nous sur le champ en route, je vous prie.

M. ANTOINE.

Au moment de quitter le sol de la patrie,
J'éprouve un serrement de cœur. Fasse le Ciel
Que ce cruel exil ne soit pas éternel !

ANDRÉ.

Nous voilà donc enfin partis ! c'est un miracle
Et j'attendais toujours quelque nouvel obstacle.

SCÈNE VINGTIÈME.

LES MÊMES LAROCHE, SOLDATS ARMÉS.

LAROCHE.

Halte-là ! sacrebleu ! sinon, vous êtes morts.

PAULINE.

Oh! mon Dieu!

LAROCHE.

Rendez-vous! nous sommes les plus forts.
Nos fusils sont chargés et, si je fais un signe,
Vous êtes fusillés tout net, c'est la consigne.
Je vois que vous partiez. Nous arrivons à temps:
Mais ce n'est pas sans peine et je suis sur les dents.

M. ANTOINE.

Je n'opposerai pas la moindre résistance.
Ordonnez! je suis prêt à subir ma sentence.

LAROCHE,

Je t'envoie à Paris où l'on te jugera
Et tu peux être sûr qu'on te condamnera.

(Montrant Daniel.)

Partageant tes desseins, cet homme est ton complice.
Il doit également partager ton supplice.

DANIEL (à part).

Nous verrons.

LAROCHE.

Pour ta fille, avec ce vieux grison,

(Il montre André.)

Ils peuvent...

PAULINE

Laissez-nous partager sa prison.
Ne nous separez pas.

LAROCHE.

Je cède à ta prière.
Puisque c'est ton désir, tu seras prisonnière.
Il ne nous reste plus qu'à filer maintenant.

SCÈNE VINGT-UNIÈME.

Les Mêmes, LUCIEN.

LUCIEN (à part).

Ciel ! j'arrive trop tard.

LAROCHE.

Te voilà, lieutenant !
Pends-toi, brave Lucien, l'affaire est terminée
Et tu n'étais pas là.

LUCIEN (à part).

Cruelle destinée !
Que je les plains !

LAROCHE.

Ma foi, c'était hier ton jour.
Tu battais les Anglais. C'est aujourd'hui mon tour.
Dignes également de sa reconnaissance,
Nous avons tous les deux très-bien servi la France.
Contre ses ennemis unissons nos efforts.

A moi ceux du dedans ! à toi ceux du dehors !
Marchons, morbleu ! marchons ! et vive la patrie !

LUCIEN (à part).

Il faut que je les sauve ou j'y perdrai la vie.

(Tout le monde sort, excepté Marianne.)

SCÈNE VINGT-DEUXIÈME.

MARIANNE (seule).

Que leur reproche-t-on ? qu'a fait ce bon Daniel.
Pour être au tribunal conduit en criminel ?
Il n'en reviendra pas ; car on n'en revient guère.
Je ne te verrai plus, mon cher ami, mon frère !
Qu'est-ce que j'entends là ? quel bruit ! quelles clameurs !

(On entend une détonation.)

Ah ! malheureuse ! il l'ont fusillé, je me meurs.

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la prison du Luxembourg à Paris. Deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche, une fenêtre ouverte, mais garnie de barreaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ANTOINE, LUSSAN.

M. ANTOINE.

Quoi ! c'est vous, cher Lussan, vous qu'ici je retrouve !

LUSSAN.

Cher Franval, quelle joie et quel bonheur j'éprouve !
Je vous avais pleuré.

M. ANTOINE.

Je rendrais grâce à Dieu,
Si je vous revoyais ailleurs que dans ce lieu.

LUSSAN.

Le jour où l'on embrasse, après une tempête,
L'ami qu'on croyait mort, doit être un jour de fête,
Même en prison.

M. ANTOINE.

J'ai cru qu'en pays étranger
Vous étiez, dès longtemps, à l'abri du danger.

LUSSAN.

J'avais quitté la France au moment de la crise.
J'ai passé quelques mois au bord de la Tamise.
Je m'étais à l'ennui bravement résigné.
Mais il était trop fort, et le spleen m'a gagné.
C'est un mal dangereux et qui se communique.
Bref! j'allais succomber à ce mal britannique,
Quand je suis revenu respirer l'air natal.
Il est vrai que cet air est devenu fatal.
De conserver la vie il laisse peu de chance.
Mais, puisqu'il faut mourir, mieux vaut mourir en France.
Depuis près de trois mois que je suis prisonnier,
Chaque jour, je le sais, peut être mon dernier.
Je fais tous les matins mes adieux à la vie.
Mais mon tour ne vient pas. Il paraît qu'on m'oublie.

M. ANTOINE.

En êtes-vous fâché?

LUSSAN.

Dès le premier instant,
J'avais pris mon parti sur le sort qui m'attend.
Aussi je suis toujours prêt à plier bagage,
Comme s'il s'agissait du plus simple voyage.

A propos, dites-moi, mon cher, par quel hasard
A vous emprisonner ils ont songé si tard.
Franchement, ils devaient s'en aviser plus vite.
Quand on est, comme vous, un homme de mérite,
Que l'on a vos vertus, on doit être en prison.
C'est la règle aujourd'hui.

M. ANTOINE.

J'aime à croire que non.

LUSSAN.

Comment? vous en doutez! vous tombez donc des nues?
Les choses de nos jours vous sont donc inconnues?
Les prisons de Paris regorgent maintenant
De tout ce que la France a de plus éminent.
Si l'on veut voir la grâce à l'esprit réunie,
Si l'on veut fréquenter la bonne compagnie,
Au monde policé donnant jadis le ton,
Il faut absolument que l'on vienne en prison.
Nous sommes bien tombés. Le Luxembourg présente
Une réunion tout à fait séduisante.
Nous comptons vingt beautés, dignes par leurs attraits
D'habiter et d'orner les plus brillants palais.
Aussi nous n'avons pas l'humeur mélancolique.
Le spectacle, le jeu, la danse, la musique,
De charmants entretiens et quelquefois l'amour
Font de cette prison presqu'un un heureux séjour.
Plus d'un rare talent ici se développe;
Nous avons, l'autre jour, joué le *Misanthrope*,
Comme dans le bon temps du Théâtre-Français,
Et j'ai, dans cette pièce, eu le plus grand succès.
J'ambitionne encore une gloire plus belle.

Nous donnerons, ce soir, une pièce nouvelle.
J'en suis l'auteur.

M. ANTOINE.

Vraiment ?

LUSSAN.

De plus, l'un des acteurs.
Vous serez, n'est-ce pas, parmi nos spectateurs ?
Vous rirez.

M. ANTOINE.

Hélas ! non.

LUSSAN.

Je vous trouve bien triste.
Vous que j'ai toujours vu philosophe, optimiste.

M. ANTOINE.

A la philosophie en vain j'aurais recours.
Contre certains malheurs, c'est un faible secours.

LUSSAN.

Eh bien ! confiez-moi votre peine. J'espère
Que ma tendre amitié la rendra plus légère.

M. ANTOINE.

S'il n'était question ici que de mon sort,
Vous n'auriez pas besoin de faire un grand effort ;
Mais de ma fille, hélas ! je n'ai pas de nouvelles
Et je crains pour les jours de deux amis fidèles.
L'un d'eux franc, généreux, intrépide Breton,
Pendant que des soldats le traînaient en prison,
Croyant, pour s'échapper, saisir l'instant propice,

À sauté de la route au bas d'un précipice.
Atteint par une balle, il a dû succomber,
Je l'ai vu, tout-à-coup, chanceler et tomber.
L'autre, vieux serviteur de toute ma famille,
Désirait en prison me suivre avec ma fille.
Après l'avoir permis, notre persécuteur
N'a pas même voulu nous laisser ce bonheur.
Il nous a séparés au début du voyage.
Mes deux chers compagnons n'ont pas perdu courage
Et de me suivre à pied ont formé le projet.
Les fatigues, l'ennui, les périls du trajet,
Rien n'a pu ralentir leur pieuse entreprise.
Chaque jour j'éprouvais une douce surprise
En les voyant postés sur le bord du chemin,
M'adresser un sourire, un geste de la main.
Le dernier jour, mes yeux les ont, suivant l'usage,
Avec empressement cherchés sur mon passage ;
Mais ils n'étaient pas là. Jugez de mon tourment.
Je ne vis plus depuis ce funeste moment.

LUSSAN

Je comprends et je plains vos douleurs, pauvre père !

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, LEDUR.

M. ANTOINE (en voyant Ledur).

Que vois-je ?

LUSSAN.

Vous voyez notre nouveau Cerbère
Qui se nomme Ledur et mérite son nom.

M. ANTOINE.

Il est, je le sais trop, plus méchant qu'un démon.

LEDUR (d'un ton bourru).

Le citoyen Lussan !

LUSSAN.

Tâche de te défaire
D'un aussi mauvais ton.

LEDUR.

C'est mon ton ordinaire,
C'est celui que j'avais avant d'être geôlier,
Je n'en changerai pas à présent.

LUSSAN.

Ton métier
N'est pas incompatible avec la courtoisie.
Lorsqu'on voit, comme toi, société choisie,
On doit... par mes leçons je veux te façonner.

LEDUR.

Ma foi, tu n'auras pas longtemps à m'en donner.

LUSSAN.

La raison, je te prie ?

LEDUR.

On t'invite à descendre.

LUSSAN.

Je t'entends. C'est mon tour et tu viens pour m'apprendre...

LEDUR.

Qu'on te juge aujourd'hui.

M. ANTOINE.

Vous serez acquitté.
On n'osera jamais pousser l'iniquité...

LUSSAN.

Jusqu'à me condamner ? perdez cette espérance !
Tout homme qu'on accuse est condamné d'avance.

M. ANTOINE.

Pourquoi faut-il, hélas ! vous avoir vu si peu ?

LEDUR.

Allons ! assez causé. Dépêchons, sacrebleu !
Tout est prêt. Ne fais pas attendre davantage.

LUSSAN.

On peut partir sans moi, si l'on veut.

(à M. Antoine.)

Quel dommage
Qu'on n'ait pas à demain renvoyé mon procès !
Je manque, pour un jour, le plus brillant succès.

M. ANTOINE.

Comment ?

LUSSAN.

Oubliez-vous déjà ma comédie
Que, ce soir, à tout rompre on aurait applaudie ?

M. ANTOINE.

Dans un pareil moment pouvez-vous y songer ?

LUSSAN.

Pourquoi non ? n'est-ce pas au moment du danger
Qu'un bon père surtout se souvient qu'il est père ?

LEDUR.

Ces bavardages-là ne m'accommodent guère.
Veux-tu me suivre ou non ?

LUSSAN.

Ne te courrouce pas,
Trop aimable Ledur ! je marche sur tes pas.

(M. Antoine et Lussan se serrent la main avec expression. Au moment où ce dernier va sortir, il s'arrête et dit à Ledur :)

On dit que les chagrins que le Ciel nous envoie
Sont toujours compensés par un sujet de joie.
On dit vrai, je l'éprouve.

LEDUR.

Aurais-tu quelque espoir ?

LUSSAN.

Celui d'être bientôt dispensé de te voir.

(Il sort avec Ledur.)

SCÈNE TROISIÈME.

M. ANTOINE (seul).

Etre à la fois si gai, si bon et si sensible !
Le condamneront-ils ? Oh ! non. C'est impossible.
Par quel événement fatal et singulier
Ledur se trouve-t-il aujourd'hui mon geôlier ?
De son ingratitude il m'a donné la preuve
Et j'en ferai, sans doute, une nouvelle épreuve.

SCÈNE QUATRIÈME.

M. ANTOINE, LEDUR.

LEDUR.

Me reconnais-tu bien ?

M. ANTOINE.

Si je vous reconnais !
Jamais, certainement, je n'oublierai vos traits.

LEDUR.

Moi, je me pique aussi d'avoir de la mémoire.
Je me rappellerai toujours, tu peux m'en croire,
Que tu m'as délivré des mains de deux coquins
Et que j'aurais servi de pâture aux requins,

Si tu ne m'avais pas épargné ce supplice.
Je veux, si je le puis, de ce petit service,
Qui m'a fait grand plaisir, te tenir compte un jour.

M. ANTOINE.

Je n'attends rien de vous.

LEDUR.

Si fait, j'aurai mon tour.
Je pourrai t'obliger et plutôt deux fois qu'une,
Vienne l'occasion ! je n'ai pas de rancune.
Pour le prouver, je vais, à l'instant, t'envoyer
Un des deux braves gens qui voulaient me noyer.

(Il sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. ANTOINE (seul).

Quel espoir dans mon cœur il vient de faire naître !
Mais puis-je me fier aux discours de ce traître ?

SCÈNE SIXIÈME.

M. ANTOINE, ANDRÉ.

M. ANTOINE.

C'est toi, mon vieil ami ! tu m'es enfin rendu.
Quel bonheur ! pour toujours j'ai cru t'avoir perdu.
Mais ma fille. .

ANDRÉ.

Armez-vous de force et de courage !
Ce jour, ce triste jour où sur votre passage
Pour la dernière fois nous vous dîmes adieu,
Le temps était pesant, le ciel était de feu.
Fatigués à l'excès, nous nous traînions à peine.
Nous crûmes sans danger pouvoir reprendre haleine
A l'ombre d un taillis qui bordait le chemin.
Nous allions repartir, quand d'un fourré voisin,
Trois hommes inconnus sortent à l'improviste.
Ils s'élancent vers nous. Vainement je résiste,
Je succombe bientôt. Pendant que l'un des trois
Me contient avec force, en étouffant ma voix,
Les deux autres bandits vont à Mademoiselle,
Malgré son désespoir, ses cris, s'emparent d'elle,
Et s'éloignent du bois, l'enlevant dans leurs bras.
Une chaise de poste attendait à cent pas.

M. ANTOINE.

O ma fille ! ma fille !... est-elle encor vivante ?
Les dangers qu'elle court me glacent d'épouvante.
L'affreuse obscurité qui règne sur son sort
Est un tourment pour moi plus cruel que la mort.
Je ne puis rien tenter, rien, pour sa délivrance,
Et c'est là ce qui met le comble à ma souffrance.

ANDRÉ.

Dans Paris vainement je m'informe, je cours.
Il nous faudrait un autre, un plus puissant secours.
Ah ! si Daniel vivait ! J'ai, sous cette fenêtre,
Vu, de loin, un soldat qu'il m'a semblé connaître.

(Regardant par la fenêtre.)

Je ne me trompe pas ! C'est bien lui. C'est Daniel.

M. ANTOINE.

Daniel ! Il n'est pas mort !

ANDRÉ.

Tant s'en faut, grâce au ciel !
Il a très-bonne mine, il monte ici la garde.
Il est redevenu soldat. Il me regarde,
Me fait signe.

(On jette du dehors par la croisée une pierre à laquelle est attaché un billet. Il le ramasse.)

Que vois-je ! Une pierre ! un billet !
Lisez vite !

M. ANTOINE (lit).

« *Pour vous l'on travaille en secret.*
Espérance !... L'écrit n'a pas de signature.

ANDRÉ.

De notre ami Daniel ce n'est pas l'écriture,
Et pour bonne raison.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, LEDUR.

LEDUR.

On t'a jeté d'en bas
Une pierre, un billet que tu me remettras.

ANDRÉ.

Ciel ! nous sommes perdus.

LEDUR (à André).

Ma présence t'étonne!

ANDRÉ.

C'est Ledur, ou plutôt c'est le diable en personne.
J'avais tant de chagrin, mon trouble était si grand,
Que je n'ai pas bien vu sa figure, en entrant.

LEDUR (à André).

Je ne serais pas là, si l'on t'eût laissé faire.

ANDRÉ.

Ni mon maître non plus. Tu peux te satisfaire,
Te venger.

LEDUR.

Je pourrais, en effet, me venger.
Tu n'as, grâce à ton maître, à craindre aucun danger.
Mais pars et songe bien à ne plus reparaître.

ANDRÉ (baisant la main de M. Antoine).

Que ne puis-je rester près de vous, mon bon maître!

LEDUR.

Tu n'as plus rien à dire à présent. Voyons. sors.
Tous ceux qui sont ici voudraient être dehors.
Toi, je crois qu'il faudra qu'on te mette à la porte.
Veux-tu bien décamper, vieux traînard!

ANDRÉ (à part).

Il importe
Que de cet incident Daniel soit averti.
Tâchons de lui parler.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

M. ANTOINE, LEDUR.

LEDUR.

Il est enfin parti !
Maintenant, citoyen, donne-moi cette lettre.

M. ANTOINE.

Non. Si j'étais le seul qu'elle dût compromettre,
Vous l'auriez à l'instant, je puis vous l'assurer,
Mais je crains le contraire et vais la déchirer.

(Il la déchire.)

LEDUR (ramassant les morceaux).

Les morceaux en sont bons.

M. ANTOINE (à part).

Imprudent !

LEDUR.

L'écriture
Se lirait aisément, malgré la déchirure.
Quand on veut se moquer de tous les curieux,
Je vais te faire voir un moyen qui vaut mieux.

(Il allume du feu au moyen de sa pipe et d'une allumette, et brûle les morceaux de la lettre.)

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, LAROCHE.

LAROCHE.

Bonjour, Ledur !

LEDUR.

Bonjour, citoyen commissaire !

M. ANTOINE (à part).

Ciel ! l'odieux Laroche ici ! Qu'y vient-il faire !

LAROCHE (à Ledur).

Tu brûlais quelque chose ?

LEDUR.

Un chiffon de papier
Pour allumer ma pipe.

LAROCHE.

Eh bien ! brave geôlier,
Comment te trouves-tu de ta place ?

LEDUR.

A merveille.

LAROCHE.

Bien des gens en voudraient avoir une pareille.
Quarante candidats te disputaient l'emploi.

Si tu l'as emporté sur eux, c'est grâce à moi.
Au citoyen Franval j'ai quelque chose à dire,
Va-t-en et laisse-nous tous deux.

LEDUR.

Je me retire.

(Il sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

M. ANTOINE, LAROCHE.

LAROCHE.

Dans tes yeux courroucés je lis, en ce moment,
Que tu me crois toujours ton ennemi.

M. ANTOINE.

Comment!
Ne le seriez-vous plus ?

LAROCHE.

Je veux te faire rendre
Ta liberté, tes biens et te donner un gendre.

M. ANTOINE.

Qui peut avoir produit ce changement soudain ?

LAROCHE.

Autrefois, je le sais, un superbe dédain
Aurait seul accueilli mon projet d'alliance.

Mais les vieux préjugés n'existent plus en France.
Ce que l'on regardait, dans le temps, comme un bien,
Les titres, la noblesse, à présent, ne sont rien.
Je dirai même plus. Sous le nouveau régime,
Ils sont considérés et punis comme un crime.
L'honneur d'être ton gendre, aujourd'hui dangereux,
Loin de les attirer, chasse les amoureux.
Mais, sans doute, le sort protége ta famille.
Les grâces et surtout les vertus de ta fille
Ont su gagner le cœur d'un homme dont le nom
A déjà, je m'en flatte, acquis quelque renom,
Et sera, par la suite, en grandissant encore,
Placé parmi les noms dont la France s'honore.

M. ANTOINE.

Cet homme ?

LAROCHE.

Est devant toi.

M. ANTOINE.

Vous !

(A part.)

Se peut-il ?

LAROCHE.

Eh bien ?

Tu consens ?

M. ANTOINE.

Mon aveu me servirait de rien.
Celle qui me faisait aimer encor la vie
Par un crime odieux vient de m'être ravie,
Et j'ignore son sort.

LAROCHE.

Avant la fin du jour,
Je pourrai, si tu veux, la rendre à ton amour.

M. ANTOINE.

Vous pourrez, dites-vous !... Ah ! quel trait de lumière !
Ma malheureuse fille est votre prisonnière.
Je vais porter ma plainte. Il est encor des lois.

LAROCHE.

Ta plainte n'aurait pas l'effet que tu prévois
Et, loin de te servir, avancerait ta perte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ta prison est ouverte,
Tu retrouves tes biens, ta fille, au même instant.
Mais ce mot il le faut, ou l'échafaud t'attend.

M. ANTOINE.

Je ne crains pas la mort, je crains l'ignominie.

LAROCHE.

Il suffit, je t'entends.

SCÈNE ONZIÈME.

Les Mêmes, LUSSAN.

LUSSAN.

Mon affaire est finie.

M. ANTOINE.

Eh bien ? le tribunal vous a sans doute absous ?

LUSSAN.

Un si grand criminel ! mon cher, y pensez-vous ?

M. ANTOINE.

Ils vous ont condamné !

LUSSAN.

Mais oui. Mon heure approche,
C'est pour demain matin.

(Apercevant Laroche.)

Que vois-je ? c'est Laroche,
Un drôle à mon service attaché dans le temps !
Les prisonniers ici sont tous d'honnêtes gens.
Comment s'y trouve-t-il ?

LAROCHE.

Ce n'est pas pour mon compte.
J'en sortirai bientôt.

LUSSAN.

Tant mieux ! car j'aurais honte
D'avoir jusqu'à demain un pareil compagnon.

LAROCHE.

Tu devrais maintenant baisser un peu le ton.

LUSSAN.

Pourquoi ? plus que jamais, je puis être sincère,
Je n'ai plus rien à craindre et brave ta colère.

LAROCHE.

Tu peux impunément aujourd'hui me braver.
Demain me vengera.

(A M. Antoine.)

J'offrais de te sauver,
Tu ne l'as pas voulu, tu m'as fait une injure.
Tu t'en repentiras, avant peu, je le jure.

(Il sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

M. ANTOINE, LUSSAN.

LUSSAN.

Misérable bandit !

M. ANTOINE.

Ils vous ont condamné !
Je n'en puis revenir et j'en suis consterné.

LUSSAN.

Moi, je ne le suis pas. Qui peut donner l'envie,
Au temps où nous vivons, de conserver la vie,
Et qui peut regretter le monde tel qu'il est ?
Au moment d'en partir, j'aurais quelque regret,
S'il fallait y laisser des enfants, une veuve.
Mais le Ciel ne m'a pas imposé cette épreuve.
Je n'avais qu'un neveu. Nous ne nous voyons plus...
Tous rapports entre nous sont maintenant rompus,
Grâce à la politique, et, depuis une année,
J'ignore entièrement quelle est sa destinée.
Je suis seul dans le monde. Aussi je suis tout prêt,

Loin de m'en affliger, à bénir mon arrêt.
Ma mort sera peut-être utile à ma patrie,
Cette France que j'aime avec idolâtrie.
Les dangers qu'aujourd'hui court la société
Seront une leçon pour la postérité.
Nos neveux, en lisant notre histoire sanglante,
Seront un jour saisis d'horreur et d'épouvante ;
Ils en profiteront. Si d'autres scélérats
Voulaient renouveler les mêmes attentats,
Tous les honnêtes gens, pour punir leur audace,
Pour les anéantir, se lèveraient en masse.
Vous seriez, en mourant, plus à plaindre que moi.
Laroche m'a paru vous menacer. Pourquoi ?
De sa présence ici que faut-il que j'augure ?

M. ANTOINE.

Rien ne peut égaler le tourment que j'endure.
Ma fille existe encor. Mais, quel est son destin ?
Je viens d'être informé par ce lâche coquin
Qu'elle est en son pouvoir.

LUSSAN.

J'éprouve au fond de l'âme
L'impatient désir de punir cet infâme.
Que ne puis-je être libre, un jour, quelques instants !
Il ne retiendrait pas votre fille longtemps.
L'espérance, je crois, vous est encor permise.
Nous touchons au moment de quelque grande crise.
J'en ai vu, ce matin, des signes non douteux.
Qu'on ne vous juge pas avant un jour ou deux
Et je vous crois sauvé. C'est ce qui me soulage,
Me console au moment de faire le voyage.

Si je n'en suis témoin, j'en emporte l'espoir.
Avant que de partir, je reviendrai vous voir,
Prendre congé de vous.

(Il sort.)

SCÈNE TREIZIÈME.

M. ANTOINE (seul).

Près du moment suprême,
Sans crainte, sans regret, il est toujours le même.
Je serais à mon sort résigné comme lui,
Si ma fille après moi n'était pas sans appui.
Ah ! qu'il est douloureux quelquefois d'être père !
Grand Dieu ! pour la sauver c'est en toi que j'espère.
Soutien des malheureux ! daigne la protéger,
L'arracher au plus grand, au plus affreux danger.

SCÈNE QUATORZIÈME.

M. ANTOINE, LEDUR.

LEDUR.

Je voudrais, de bon cœur, voir mon métier au diable,
Ainsi que moi.

M. ANTOINE.

Pourquoi ?

LEDUR.

Je suis un misérable,
Un indigne coquin, un méchant animal.

M. ANTOINE.

Ne pourrais-je savoir ?...

LEDUR.

Lorsque l'on fait le mal,
Une secrète voix ici vous le reproche,
Sans trève ni repos.

(Il met la main sur son cœur.)

Ce malheureux Laroche
Me répétait toujours que c'était le moyen
De servir son pays, d'être un bon citoyen.
Mais je n'ai pas été longtemps à reconnaître
Qu'on sert mal son pays quand on agit en traître.

M. ANTOINE.

Si c'est envers moi seul que vous avez des torts,
Je vous pardonne.

LEDUR.

Au lieu d'apaiser mes remords,
Ta bonté les augmente, et la voix qui m'accuse
Me crie encor plus haut que je suis sans excuse.
Cet infernal papier que tu vois à ma main
Est la liste de ceux qu'on jugera demain.
Ton nom s'y trouve écrit.

M. ANTOINE.

Déjà !

(à part.)

Chère Pauline,
Tu seras donc bientôt tout à fait orpheline.

LEDUR.

Je ne sais pas d'où vient qu'on avance ton tour.
D'autres restent six mois. Toi, c'est le second jour...
Ils auront mis ton nom pour un autre, je gage.
On commet des erreurs, quand on a tant d'ouvrage,
On fait des passe-droits.

M. ANTOINE.

On ne s'est pas trompé.
Je reconnais trop bien la main qui m'a frappé.

LEDUR.

Laisserai-je périr mon sauveur de la sorte ?
Sans que j'essaie, au moins... non! Le diable m'emporte!
Quoi qu'il puisse arriver, il faut le secourir.
Oui, je veux à mon tour l'empêcher de mourir.
Gagner du temps serait une chose importante.
Il en est un moyen. Il faut que je le tente.

M. ANTOINE.

Dites-moi ce moyen.

LEDUR.

Plus tard. C'est trop nouveau.
C'est encore embrouillé dans mon pauvre cerveau.
Je veux y réfléchir, examiner encore.
Silence, en attendant ! Que tout le monde ignore
Que l'on devait demain te faire ton procès !
De ta discrétion dépend notre succès.

M. ANTOINE.

De ma vie, à présent, j'ai fait le sacrifice ;
Mais, de vous, toutefois j'attends un bon office.
Ne pouvant de ma fille, à mes derniers moments,
Recevoir les adieux et les embrassements,
Je veux l'entretenir, au moins, dans une lettre.
Peut-être pourrez-vous, un jour, la lui remettre,
Quand je ne serai plus. Je m'en fie à vos soins.
Au revoir !

(Il sort.)

SCÈNE QUINZIÈME.

LEDUR (seul).

Il vivra. Je l'espère du moins.
Le plan que je rumine exige de l'audace.
Je cours plus d'une chance. On peut m'ôter ma place.
Le poste est excellent et j'en serais fâché.
Ma tête sauterait, par dessus le marché...
Et j'y tiens encor plus. Avant que je me lance,
Il faut mettre le pour et le contre en balance.
Il est, en pareil cas, permis d'être incertain.
La nuit porte conseil, et nous verrons demain.

(Pendant ce monologue la nuit est venue.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Même décoration qu'au quatrième acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ANTOINE, LUSSAN.

LUSSAN.

Voici l'heure, et je viens de mon vieux camarade
Recevoir, en partant, la dernière embrassade.

M. ANTOINE.

Je vous suivrai bientôt.

LUSSAN.

Non. J'espère qu'un jour
Nous nous retrouverons dans un meilleur séjour;
Mais vous pouvez encore être utile en ce monde,
Ne vous pressez donc pas.

M. ANTOINE.

Dans ma douleur profonde,
Je n'ai pas eu, la nuit, un instant de sommeil.

LUSSAN.

J'ai mieux fait. Si quelqu'un n'eût hâté mon réveil,
Je dormirais encor. Les plus aimables songes
M'ont bercé doucement de leurs riants mensonges.
J'ai rêvé qu'affranchie enfin de ses tyrans,
La France, grande, heureuse au-dehors, au-dedans,
Voyait des jours de paix, de splendeur et de gloire
De nos temps désastreux effacer la mémoire.
Dans un coin du tableau figurait mon neveu ;
De ses torts franchement il me faisait l'aveu.
Je les lui pardonnais. Ce qui va vous surprendre,
Il aimait votre fille, il était votre gendre ;
Nous vivions en famille et de nos derniers jours
Un bonheur sans mélange embellissait le cours,
Quand un maudit geôlier que je n'attendais guères,
M'arrachant, tout à coup, au pays des chimères,
A la réalité m'a rendu tristement.
Il ne reste plus rien de mon rêve charmant.
Toutefois, le pardon que j'accordais en songe,
Je l'accorde au réveil. Ce n'est plus un mensonge.
J'écris à mon neveu que j'ai tout oublié,
Et meurs en lui rendant mon ancienne amitié;
Ce testament le prouve. Aujourd'hui, moins sévère,
J'en révoque un premier dicté par la colère.
Il aura tout mon bien, si le gouvernement
Qu'il sert contre mon gré n'en dispose autrement;
Veuillez de ces papiers être dépositaire.

M. ANTOINE.

Moi ! vous n'y songez pas !

LUSSAN.

Vous serez mon notaire.

M. ANTOINE.

Je puis, demain, ce soir, partager votre sort.

LUSSAN.

Non. Croyez-moi !... L'on peut me conduire à la mort.
Je suis prêt.

M. ANTOINE.

Ah ! voici l'instant que je redoute.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, LEDUR.

LUSSAN.

C'est toi, Ledur ! Tu viens pour m'avertir sans doute ?

(Ledur fait un signe affirmatif.)

M. ANTOINE.

Vous venez sûrement me prévenir aussi.

(Ledur fait signe que non.)

LUSSAN.

Comment diable ! Ledur paraît bien radouci.
Ce que c'est que de voir la bonne compagnie.
Son éducation n'est pas encor finie ;
Mais il a pris déjà de meilleures façons.
Il ne recevra plus, par malheur, mes leçons.

(Embrassant M. Antoine.)

Adieu ! je suis pressé. Vous devez le comprendre.
On croirait que j'ai peur, si je faisais attendre.

(Après avoir fait quelques pas, il revient embrasser M. Antoine de nouveau.)

Ceci n'est pas pour vous. C'est encore un dépôt
Pour mon neveu. Veuillez le lui rendre au plus tôt.
Allons ! point de faiblesse ! imitez mon courage.

(A Ledur.)

Tiens, Ledur, j'ai sauvé ce louis du naufrage.
C'est un dernier débris de ma prospérité
Dont je te fais cadeau, pour boire à ma santé.

(Il sort avec Ledur.)

SCÈNE TROISIÈME.

M. ANTOINE (seul).

Quand de tels citoyens sont conduits au supplice,
Il faut désespérer de l'humaine justice.
O ma chère patrie, ô terre des héros !
Seras-tu désormais la terre des bourreaux ?
Subiras-tu longtemps le triomphe du crime ?
Quelle puissante main, t'arrachant à l'abîme,
Viendra te délivrer de ces êtres pervers
Qui souillent ton grand nom aux yeux de l'univers ?

SCÈNE QUATRIÈME.

M. ANTOINE, LEDUR.

LEDUR.

Il part. C'est singulier. Ça me fait quelque chose.

On ne travaille ainsi que pour la bonne cause.
Ça ne m'empêche pas d'avoir le cœur serré.

M. ANTOINE.

D'où vient que mon arrêt se trouve différé ?

LEDUR.

Puisque tu veux l'apprendre, il faut que je te dise
Que j'ai failli commettre une énorme sottise.
Vos noms se ressemblaient... Heureusement pour toi,
J'ai reconnu l'erreur. Il était temps, ma foi.
On t'aurait condamné pour un autre.

M. ANTOINE.

Qu'entends-je ?
La justice peut-elle ainsi prendre le change ?
Une pareille erreur...

LEDUR.

N'aurait rien d'étonnant.
On n'y regarde pas de si près maintenant ;
Car il faut qu'avant tout la justice soit prompte.
Lorsque le tribunal trouve juste son compte,
Ça suffit. Même on dit, mais je n'en réponds pas,
Qu'un de ces jours derniers, il s'est trouvé là-bas
Un prisonnier de trop, étranger à l'affaire,
Et qu'on l'a condamné comme surnuméraire.

M. ANTOINE.

Quelle horreur !

LEDUR.

Je m'en veux de t'avoir mal instruit.

Ça t'aura fait passer une mauvaise nuit.
Je t'apporte en revanche une bonne nouvelle...

M. ANTOINE (vivement.)

Ma fille...

LEDUR.

Justement.

M. ANTOINE.

M'apporteriez-vous d'elle
Une lettre, un billet ?

LEDUR.

Mieux que cela.

M. ANTOINE.

Vraiment ?

LEDUR.

Ta fille est là.

(Il fait entrer Pauline.)

Tous deux je vous laisse un moment.

(Il sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. ANTOINE, PAULINE.

PAULINE (se jetant dans les bras de son père).

Mon père !... Dieu permet encor que je vous voie.

(Elle est près de s'évanouir.)

M. ANTOINE.

O ciel! elle se meurt.

PAULINE.

On ne meurt pas de joie.

M. ANTOINE.

Quand pour toi je craignais le sort le plus affreux,
Quel miracle imprévu t'a rendue à mes vœux?

PAULINE.

Un miracle, en effet. J'ose à peine le croire.
Mes lâches ravisseurs, par une nuit bien noire,
M'ont conduite en secret, après mille détours,
Au fond d'une maison de l'un de nos faubourgs.
Dans une chambre obscure ils m'ont emprisonnée,
Me laissant réfléchir seule à ma destinée.
J'ai su bientôt le sort qui m'était réservé.
Quelques heures après, Laroche est arrivé.
Cet homme qui m'inspire une horreur si profonde,
Le seul être, je crois, que je haïsse au monde,
Ce monstre n'a pas craint de me parler d'amour.
Près de moi, suppliant, menaçant tour à tour,
Il a changé cent fois de ton et de langage,
Sans pouvoir me toucher ni vaincre mon courage.
Dans l'horreur du danger que j'avais à courir,
J'ai formé le projet de me laisser mourir,
Et je n'ai voulu prendre aucune nourriture.
Quel tourment que la faim! quelle affreuse torture!
Mais la mort approchait, je la sentais venir.
Encor quelques instants! Mes maux allaient finir.
Tout à coup un grand bruit vient frapper mon oreille.
Mon âme, ranimée à ce bruit, se réveille.

Ma porte est enfoncée et tombe avec fracas.
On vient à mon secours. Je ne me trompe pas :
C'est ce jeune inconnu, ce brave militaire
Qui semble être pour nous un ange tutélaire !
C'est l'excellent Daniel dont j'ai pleuré la mort !
C'est notre vieil André ! Jugez de mon transport.
Sur les pas de Laroche attaché comme une ombre,
Notre officier, après des démarches sans nombre,
Avait su découvrir l'odieuse maison
Et la chambre écartée où j'étais en prison.
Libre, je vais, la nuit, partager l'humble gîte
D'une nièce d'André, la bonne Marguerite.
Dès que le jour paraît, j'accours, avec l'espoir
De trouver un moyen de vous apercevoir.
J'en épiais l'instant, dans une vive attente,
Lorsqu'un digne geôlier devant moi se présente,
Me fait signe d'entrer, me tire les verroux,
Et, sans dire un seul mot, m'introduit près de vous.

M. ANTOINE.

Le Ciel peut maintenant disposer de ma vie.

PAULINE.

Si j'ai voulu mourir, je n'en ai plus envie.
Je ne vous quitte plus jusqu'au moment heureux
Où de la liberté nous jouirons tous deux.
Quelque chose me dit que ce moment est proche.

LAROCHE (en dehors).

C'est impossible.

M. ANTOINE.

O ciel! c'est la voix de Laroche

Et nous sommes perdus s'il te rencontre ici.
Evite ses regards.

(Il la fait entrer dans une pièce voisine.)

SCÈNE SIXIÈME.

M. ANTOINE, LAROCHE, LEDUR.

(Pendant cette scène, Pauline entr'ouvre de temps en temps la porte de la chambre où elle est entrée.)

LAROCHE (en regardant M. Antoine).

Que veut dire ceci?

LEDUR (à part).

Du calme, du sang-froid.

LAROCHE.

Je t'avais fait connaître
Qu'on destinait un tour de faveur à ce traître.
L'accusateur public me l'avait bien promis.
Voilà donc comme il tient parole à ses amis.

LEDUR.

Il se sera trompé peut-être.

LAROCHE.

Pas si bête.
Il connaît son métier.. C'est une forte tête.

LEDUR.

Il faut qu'il l'ait fameuse.

LAROCHE.

Il me vient un soupçon.
Je crains que ce ne soit un tour de ta façon.

LEDUR.

A mon zèle éclairé tu ne rends pas justice.

LAROCHE.

Nous allons voir. Je veux que le fait s'éclaircisse.
La liste ?

LEDUR (lui remettant la liste des accusés).

La voici !
(A part.)
Ça se passera mal.

LAROCHE (après avoir parcouru la liste).

Ledur !

LEDUR.

Hein !

LAROCHE (mettant le doigt au bas de la page).

Lis toi-même.

LEDUR (lisant).

Antoine de Franval.

M. ANTOINE (à part).

C'est mon nom.

LAROCHE (à Ledur).

Qu'en dis-tu ?

LEDUR (d'un air insouciant).

Rien. D'où vient ta surprise ?

LAROCHE.

Je vois là de ta part trahison ou sottise,
Comme tu n'es pas sot...

LEDUR.

Je me flatte que non.

LAROCHE.

J'en conclus...

LEDUR.

L'accusé dont je t'ai dit le nom
Est un bonhomme infirme, un vieux célibataire,
Qui demandait toujours qu'on jugeât son affaire,
Qui pour le tribunal est parti sans regret.

LAROCHE.

En voici bien d'un autre.

LEDUR.

Il s'agit, en effet,
D'un autre de Franval. Le nom était semblable,
Mais j'ai su distinguer.

LAROCHE.

Qu'as-tu fait, misérable ?

LEDUR.

Comment, ce que j'ai fait ?

LAROCHE (montrant M. Antoine).

Voilà le vrai Franval,
Celui que l'on devait conduire au tribunal.

M. ANTOINE (s'avançant).

Qu'on répare à l'instant l'erreur qu'on a commise.
Un autre ne doit pas souffrir de la méprise.
Je suis prêt à partir !

LAROCHE.

Oh ! tu n'y perdras rien.
Puisqu'il a pris ton tour, tu vas prendre le sien.

M. ANTOINE

Qu'attendez-vous ? partons !

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE (à son pere).

Nous partirons ensemble.

LAROCHE.

Que vois-je ! Est-il possible ? Est-ce un rêve ?

LEDUR (à part).

Je tremble.

PAULINE.

Je ne vous quitte plus.

M. ANTOINE.

Laisse-moi.

PAULINE.

Non. Il faut
Qu'on me traîne avec vous jusque sur l'échafaud.

LAROCHE (à Pauline).

Ma foi, je suis ravi de te voir, citoyenne !

LEDUR (à part).

Voilà ma place au diable !

LAROCHE.

Il faut que j'en convienne,
Si j'attendais quelqu'un ici, ce n'est pas toi ;
La police est, parbleu ! moins habile que moi.
Elle a mis vingt agents sur pied en pure perte,
Et, sans le moindre effort, moi, je t'ai découverte
La fortune me sert.

(A Ledur.)

Quant à toi, scélérat,
Je te connais. Je vois que tu n'es qu'un ingrat.

LEDUR.

Ingrat ! nul plus que moi ne déteste ce vice.

M. ANTOINE (à part).

C'est vrai.

LEDUR.

Je sais toujours reconnaître un service.

LAROCHE.

Nous règlerons plus tard ensemble, laisse-nous.

LEDUR (à part).

Ma foi, je donnerais ma tête pour deux sous.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, MOINS LEDUR.

LAROCHE (à M. Antoine).

Vous êtes, tu le vois, tous deux en ma puissance.
Mais j'ai pitié de vous. Ce soir la délivrance,
Ou demain l'échafaud ! Je vous laisse le choix.
J'offre de vous sauver pour la dernière fois,
Vous savez à quel prix. Hâtez-vous ! le temps presse.
Décidez !

M. ANTOINE.

Vous pourriez tenir votre promesse
Que je refuserais de conserver mes jours,
En achetant si cher votre odieux secours.

LAROCHE.

Tant d'obstination excite ma colère ;
Mais la fille sera plus sage que le père.

(A Pauline.)

Tu ne me réponds pas. Tu détournes les yeux !
Je serai, désormais, sans pitié pour vous deux.
Je retire la main qui vous était offerte.
Puisque vous le voulez, courez à votre perte.

(Il sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

M. ANTOINE, PAULINE.

PAULINE.

Que je souffre, mon Dieu ! Pouvoir vous secourir,
Peut-être vous sauver, et vous laisser mourir !
Ce serait pour mon cœur un éternel supplice.
Ah ! courons !

(Elle va pour sortir.)

M. ANTOINE (l'arrêtant).

Je repousse un pareil sacrifice.
Plutôt mourir cent fois que de vivre à ce prix.

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, LUSSAN.

M. ANTOINE.

Que vois-je ?

LUSSAN.

Un revenant. Vous voilà bien surpris
Que *l'avare Achéron ait pu lâcher sa proie.*

M. ANTOINE.

Ma surprise, en effet, est égale à ma joie.

LUSSAN.

Mon voyage est remis. Est-ce un bien ? Dieu le sait.
J'étais tout disposé. Le plus fort était fait.
Si ce n'est qu'un retard ; si je n'en suis pas quitte,
Il valait beaucoup mieux en finir tout de suite.
Mais gagner un seul jour, à présent, c'est beaucoup.
Je crois qu'il se prépare à Paris un grand coup.
J'espère.

PAULINE.

Quel bonheur !

LUSSAN (saluant Pauline).

Vous êtes en famille !
Le ciel vous a rendu votre charmante fille !
Je vous en félicite, et de mon dernier jour
J'espère profiter pour lui faire ma cour.
Comme je le disais : suivant toute apparence,
Un grand coup se prépare et j'ai de l'espérance.
Partout j'ai vu courir des citoyens armés.
De la plus noble ardeur ils semblent animés.
Les cris, la fusillade et le canon d'alarme
Font un bruit, un tapage, un concert qui me charme.
J'étais électrisé. Mon cœur battait plus fort.
Si l'on m'eût délivré, ciel ! avec quel transport
Je serais accouru dans les rangs de ces braves
Qui veulent ou mourir ou cesser d'être esclaves !
Il s'en est peu fallu. Car, on disait tout haut :
« Il faut les délivrer, renverser l'échafaud. »
Non content de crier, on s'est mis à l'ouvrage.
Nos gardes ne pouvant se frayer un passage,
Battus et consternés ont rebroussé chemin
Et nous ont reconduits ici jusqu'à demain.
Que pensez-vous, mon cher, d'une telle aventure ?

M. ANTOINE.

Que Dieu veut vous sauver.

LUSSAN.

J'en accepte l'augure.
Parmi les braves gens qui criaient le plus fort
Et nous ont tout à l'heure arrachés à la mort,
Savez-vous qui je viens de voir dans la bagarre ?
Mon cher neveu. Le drôle est d'un courage rare.

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, LAROCHE.

LAROCHE.

Vous croyez triompher, traître, détrompez-vous !
Vous et vos adhérents vous aurez le dessous.
Entendez-vous ce bruit ? C'est le canon qui tonne.
C'est votre arrêt, tremblez !

LUSSAN.

Qui tremble ici ? personne,
Excepté toi. Malgré tes airs de fanfaron,
Je sais, depuis longtemps, que tu n'es qu'un poltron.
Tu nous le prouves bien. Pendant que d'autres braves,
Au moment du combat, se cachent dans leurs caves,
Toi, pour mieux te cacher, tu choisis la prison.
Ce n'est pas maladroit. Le calcul etait bon.
Mais tu n'en seras pas plus heureux. Au contraire.
Car, le danger auquel tu voulais te soustraire
Va t'atteindre, en prison plus sûrement qu'ailleurs.
Entends, autour de nous, ces bruyantes clameurs,

LAROCHE (à part, d'un air effrayé).

C'est vrai.

LUSSAN.

De la prison l'on vient faire le siége.
En croyant te sauver, tu t'es pris dans le piége.
Le jardin se remplit. Le peuple souverain
En a forcé la grille et, maître du terrain,
Il court vers le palais, avec des cris de joie.

M. ANTOINE.

Seraient-ce des sauveurs que le ciel nous envoie ?

PLUSIEURS VOIX (en dehors).

A bas les réacteurs !

M. ANTOINE.

Hélas ! non.

LAROCHE.

Vous voyez
Que vous n'en êtes pas encore où vous croyez.

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, LEDUR.

LAROCHE (bas à Ledur).

Eh bien ! quelle nouvelle ?

LEDUR (bas).

Ils assiégent la porte,
Ils veulent l'enfoncer.

LAROCHE (bas).

Qu'ils l'enfoncent ! qu'importe ?

LEDUR (bas).

Beaucoup. Car je verrais ces hommes furieux
Verser le sang...

LAROCHE (bas).

Ce sang est-il si précieux ?

LEDUR (bas).

J'en réponds.

LAROCHE (bas).

Quand on cède à la force majeure,
On ne répond de rien. J'irais ouvrir sur l'heure.

LEDUR (bas).

Je m'en garderai bien. J'en aurais des remords.

LAROCHE (bas).

Imbécile !

LEDUR (bas).

Ils sont tous, à peu près ivres-morts.
Ils n'ont plus leur raison, et s'ils entrent en masse,
Ici, sur tout le monde ils vont faire main basse,
Sur toi tout le premier.

LAROCHE (bas, vivement).

Ah diable ! n'ouvre pas.

LEDUR (bas).

J'agirai, cependant, comme tu le voudras.

(Il va pour sortir.)

LAROCHE (vivement, en l'arrêtant).

N'ouvre pas ! n'ouvre pas !

M. ANTOINE.

Cette foule insensée
D'un nouveau Deux Septembre a-t-elle la pensée ?
Oh non ! L'on ne voit pas ces horreurs-là deux fois.

LUSSAN (regardant par la fenêtre).

Ils viennent d'apporter une pièce de bois.
C'est un bélier. Ils vont faire le siége en forme.
Sous les coups redoublés de cette masse énorme,
Portes, gonds et verroux tomberont en débris.
Quel terrible fracas ! quel tumulte, quels cris !
Les hommes déchaînés sont des bêtes féroces.

(A Laroche.)

Laroche, tes amis ont des mines atroces.
On dirait des forçats échappés... Oh ! morbleu !
Est-ce qu'à la prison ils vont mettre le feu ?
L'un d'eux brandit déjà la torche incendiaire.
Laroche, je t'engage à faire ta prière.
Tu vas certainement partager notre sort.

LAROCHE.

Ne crois pas m'effrayer. Je ne crains pas la mort.

(A part.)

Sortons! Pour mon salut j'ai, là-bas, quelque chance.
Plus d'un de ces bandits est de ma connaissance.

(Il sort.)

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, MOINS LAROCHE.

LUSSAN (à Ledur).

Tu restes?

LEDUR (montrant M. Antoine).

Quand mes jours se trouvaient en danger,
Ce brave homme et sa fille ont su les protéger,
Et je veux aujourd'hui leur rendre la pareille.

LUSSAN.

Bravo! pour un geôlier c'est agir à merveille.

LEDUR.

On ne les touchera qu'après m'avoir haché.
J'espère te sauver par dessus le marché.

LUSSAN.

Merci!

(Regardant par la fenêtre.)

Les assiégeants suivent leur entreprise.
Elle avance. Voici le moment de la crise.
Ils vont, dans la minute, envahir la prison.
La porte ne sera bientôt plus qu'un charbon.
Au milieu des torrents d'une épaisse fumée,

Je m'aperçois qu'elle est tout à fait consumée.
Mais... voici du nouveau qui se prépare encor.
C'est, comme à l'Opéra, changement de décor.
D'où vient qu'ils sont saisis d'une terreur panique ?
Où courent-ils ? Ah ! ah ! voilà qui me l'explique.
Un piquet de soldats les chasse devant lui.
Il n'en reste pas un, pas un seul. Tous ont fui
Comme des écoliers qu'on surprend en maraude.
Ah ! respirons, après une alarme si chaude.
Sommes-nous pour toujours échappés de leurs mains ?
Pour le coup, j'aperçois des visages humains.
Je distingue l'habit des soldats de la France.
Cet habit glorieux me rend à l'espérance.
Ils viennent, en courant, comme ils vont aux combats.
Quel est donc l'officier de ces braves soldats ?
Il paraît animé d'une ardeur incroyable...
Encore mon neveu !... Par ma foi, c'est un diable.

M. ANTOINE.

Dites plutôt un ange et notre ange gardien.

LUSSAN (regardant encore par la fenêtre).

La porte est en débris. Elle tombe. Très-bien.
Ce sera plus commode ; on sortira plus vite.
Bon ! De l'occasion déjà quelqu'un profite.
On l'arrête. Un soldat le saisit au collet.
Pauvre homme ! je le plains. Oh ! non pas, s'il vous plaît.
C'est Laroche... Il pérore, il se fâche, il s'indigne.
Mais le soldat persiste, il n'a que sa consigne.
Je verrais de bon cœur, quoique peu rancunier,
A notre place, ici, Laroche prisonnier.
Il a beau s'agiter comme un énergumène,
Protester, le soldat en prison le ramène.

Je vois, sous la fenêtre, un homme en cheveux blancs.
Ce bon vieillard vers nous lève ses bras tremblants.
Il regarde le ciel avec reconnaissance.
Il est tout transporté de notre délivrance.
Il entre. Mon neveu paraît suivre ses pas.

SCÈNE QUATORZIÈME.

LES MÊMES, LUCIEN, ANDRÉ.

M. ANTOINE.

C'est André.

ANDRÉ (voulant embrasser les genoux de M. Antoine).

Mon bon maître !

M. ANTOINE.

Ah! viens, viens dans mes bras,
Mon vieil ami !

(Il le serre dans ses bras.)

PAULINE.

J'acquitte une dette bien chère.
En embrassant aussi le sauveur de mon père.

(Elle l'embrasse.)

ANDRÉ (montrant Lucien qui arrive).

Son sauveur ! le voilà !

PAULINE (à part).

C'est le jeune officier.

M. ANTOINE.

Nous aurons donc toujours à vous remercier.

PAULINE (à Lucien).

Je vous dois, cette fois, encor plus que la vie.

LUCIEN.

Pour moi, c'est un beau jour. Ma tâche est accomplie.
Ce n'est pas pour nous seuls que ce jour est heureux,
De tous les gens de bien il va combler les vœux.
Il brise des bourreaux le détestable empire.
Libre d'un joug honteux, la France enfin respire.

LUSSAN (se montrant tout à coup).

Bravo, mon cher neveu !

M. ANTOINE.

Quoi ! c'est votre neveu ?

LUCIEN (à son oncle).

Vous m'avez pardonné.

LUSSAN (l'embrassant).

Je le crois bien, morbleu !

M. ANTOINE (à Lussan).

Il est digne de vous.

LUSSAN (bas).

Digne de votre fille.

PAULINE (à part).

Grâce au ciel ! il est donc d'une bonne famille.

M. ANTOINE (à Lucien).

Pour vous, mon cher Monsieur, j'ai là certain dépôt
Que je n'espérais pas vous remettre si tôt.
Voici l'occasion de remplir mon message.

(Il lui remet les papiers dont Lussan l'avait chargé.)

LUSSAN (à son neveu).

C'était de ma tendresse un dernier témoignage,
Tu le verras plus tard.

(A M. Antoine.)

Dites donc, cher ami,
Mon rêve de tantôt se confirme à demi.
S'il se réalisait tout à fait ?

M. ANTOINE.

Oui. J'y songe.
Je crois qu'il pourra bien n'être pas un mensonge.

LUSSAN (lui serrant la main).

Merci !... Ma foi, ce jour, assez mal commencé,
Finira mieux pour moi que je n'avais pensé.

SCÈNE QUINZIÈME.

LES MÊMES, DANIEL, (tenant Laroche par le collet).

DANIEL.

Je cherche un des geôliers.

LEDUR (s'avançant).

Voilà !

DANIEL.

Je te salue.

Je viens pour te remettre...

(Reconnaissant Ledur.)

Aurais-je la berlue?

C'est Ledur.

LEDUR.

Oui, mon cher. Ici, je suis geôlier.

DANIEL.

Ah! vraiment. Je remmène, alors, mon prisonnier.
Il serait mal gardé.

LEDUR.

Sois certain du contraire.

DANIEL.

Les loups ne mangent pas les loups.

LEDUR.

Laisse-moi faire,

Je te réponds de lui.

DANIEL.

Qui me répond de toi?

M. ANTOINE (lui donnant une poignée de main).

Moi.

DANIEL.

Vous! c'est différent.

LEDUR.

Allons ! remets-le moi !
Du citoyen Franval il va prendre la place.

LAROCHE (bas à Ledur).

Souviens-toi !...

LEDUR.

Je ferai ce qu'il faut que je fasse.
Marchons !

LAROCHE.

Ingrat !

LUSSAN.

Les loups parfois mangent les loups.

M. ANTOINE.

O révolutions, ce sont là de vos coups !

(La toile tombe.)

FIN.

Moulins. — Imprimerie de C. Desrosiers.



